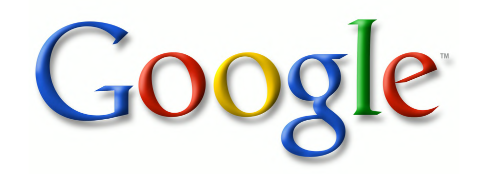
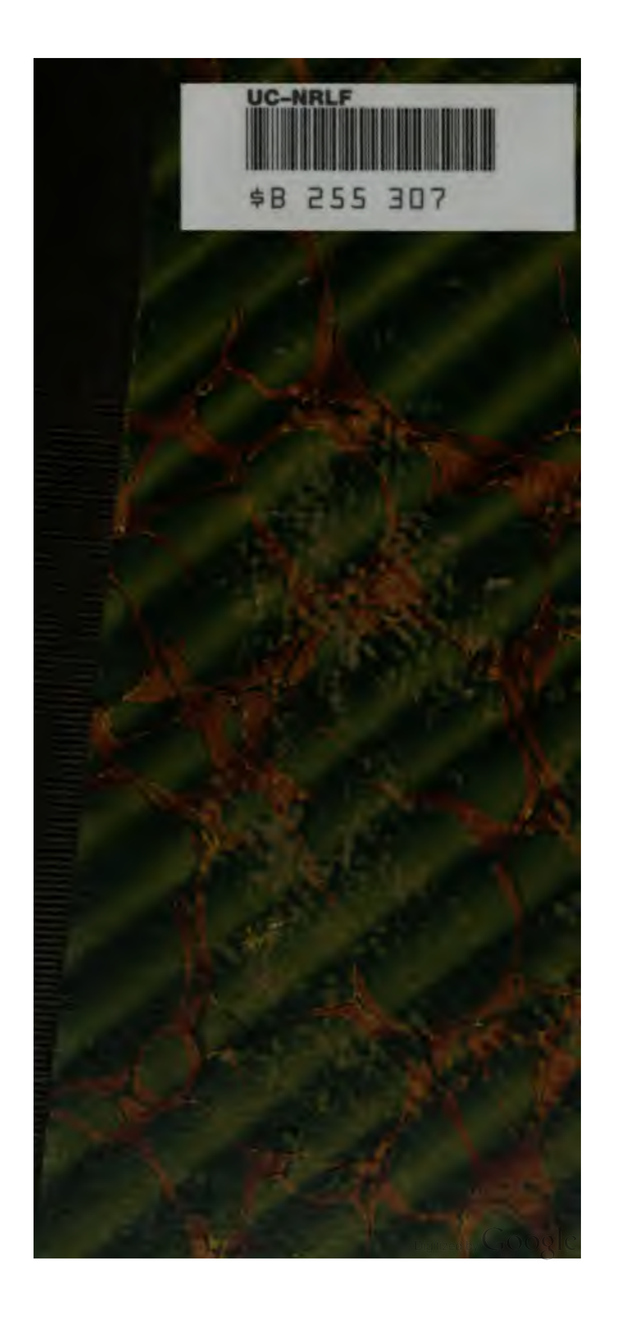
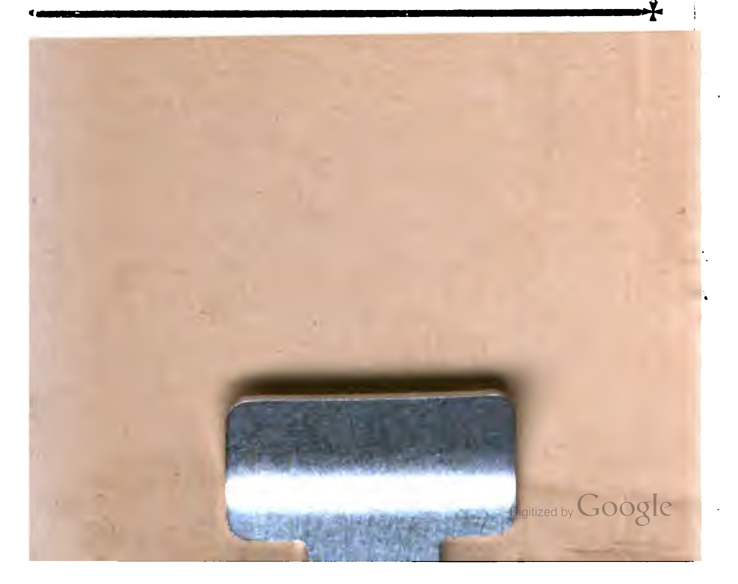






CONTES
SCEPTIQUES
ET
PHILOSOPHIQUES

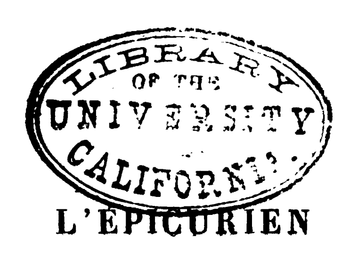
PAR

ÉDOUARD OURLIAC

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 12
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1865

36545

L'ÉPICURIEN



L'ÉPICURIEN

CONTE MORAL

Notre ami Fanfan était le fils de M. Jérôme, un bourgeois enrichi de la province du Périgord.

M. Jérôme, ayant fait heureureusement sa fortune dans le commerce des draps, pensa qu'il serait dommage que son fils en pût faire autant. Il résolut, dès le jour de sa naissance, que Fanfan serait médecin. Il l'éleva hors de sa boutique, et lui donna des maîtres de latin, de grec, de mathématiques, d'histoire, de théologie, de danse, de violon et d'escrime. Les voisins bavardèrent; Jérôme les laissa dire, et le tendre père y gagna ceci, que son fils, qui en savait moins que lui, l'appelait de temps à autre *imbécile*.

Au bout de dix ans, l'enfant lisait couramment et parlait assez mal sa langue; mais s'il ne savait pas fort bien ce qu'on lui avait appris, il possédait à merveille tout ce qu'on s'était efforcé de lui cacher. On lui avait donné un gouverneur pour le surveiller; mais il le décidait aisé-

ment à lui faire la *courte échelle* pour dévaster les vergers voisins, aussi bien qu'à lui acheter de mauvais livres en ville. Ce gouverneur, qui n'était qu'un jeune homme plus âgé de six à sept ans, fut charmé de trouver à qui parler de gravelures. L'élève atteignit le maître dans peu.

M. Jérôme avait répandu ses bienfaits sur toute sa famille. Il avait recueilli son frère cadet, nommé Benoît, ruiné par des entreprises, et les enfants d'un second frère mort à l'armée. C'étaient une fille, nommée Pélagie, qu'il éleva dans la maison, et un garçon qui entra au couvent sous le nom de frère Cyprien. Fanfan, déjà grand et l'esprit convenablement frotté de philosophie, se mit à songer mûrement aux moyens de déshonorer sa cousine.

M. Jérôme était pourtant dévot et l'avait élevé dans la religion ; frère Cyprien lui avait vanté le service de Dieu ; mais depuis cinquante ans de beaux-esprits avançaient que Dieu n'existait pas. Fanfan s'avisa, chose rare et simple pourtant, que les uns ou les autres pouvaient avoir raison. Cette alternative, quand on y songe, n'a rien de rassurant, et Fanfan y songeait souvent. Il tomba dans la mélancolie. Un jour il consultait frère Cyprien ; celui-ci lui dit : — Mon cher cousin, je connais votre mal : vous avez plus d'esprit que vous ne croyez ; vous désirez quelque chose et vous ne savez quoi. Cela est fort naturel, car il n'y a pas grand'chose ici-bas qui vaille qu'on le désire. Vous cherchez le bonheur, vous ne le trouverez pas où l'on dit. Il n'est pas de ce monde, dit l'Évangile. Vous êtes d'un caractère triste et violent ; prenez-y garde,

votre imagination vous jouera de méchants tours si vous lui lâchez la bride. Il faut vivre modérément. Ne vous écartez pas de la religion : elle seule entend quelque chose au cœur humain. Les gens que vous appelez des savants n'en veulent pas convenir par ignorance, indifférence ou orgueil. Ils rêvent la perfection indéfinie, et ils n'essaient pas d'abord d'un bon chrétien, dont ils seraient, je pense, satisfaits s'ils ne sont pas trop difficiles. Ils vont chercher bien loin ce qu'ils ont sous la main. Ils se divisent en quatre ou cinq cents sectes, et je ne sais s'ils ont encore réussi à faire un honnête homme. Humiliez-vous, travaillez, vivez saintement. Vous n'auriez pas tort de vous faire moine. Le couvent est l'hôpital des malades de votre sorte.

— Et ma cousine? dit Fanfan.

— Votre cousine deviendra ce qu'elle pourra ; vous n'y penserez plus chez nous.

— Comment vit-on chez vous? répliqua Fanfan.

— Nous nous levons avec le jour...

— C'est un peu tôt, dit Fanfan.

— Oui, mais nous faisons au chœur une heure de bonne musique qui nous dégourdit l'esprit et l'élève à Dieu pour le reste de la journée. Après quoi nous bêchons, plantons, et nous versons cinq cents cruches d'eau sur les plates-bandes de notre jardin, ce qui est un exercice très-salutaire. Nous rentrons à l'étude ; et à l'heure où s'éveillent vos paresseux, nous avons plus travaillé qu'ils ne travaillent dans tout le jour.

— Après? dit Fanfan.

— Après, nous allons à la messe ; nous offrons à Dieu

un cœur aussi pur que possible, et nous le prions de le maintenir en cet état.

— Après? dit Fanfan.

— Nous retournons au travail.

— Ensuite?

— Nous prenons le repas du matin.

— Ah! dit Fanfan; et que mangez-vous à ce repas?

— Un bouillon d'herbes, deux navets bien cuits et quelques pruneaux.

— C'est bien peu, dit Fanfan.

— Oui, mais nous avons une heure de récréation pour digérer plus commodément.

— C'est au mieux, dit Fanfan, j'irai voir ma cousine.

— Non, vous jouerez aux quilles avec une boule qui pèse un quintal, vous ferez deux lieues en vous promenant de long en large; vous tournerez la roue de la pompe à eau, et vous n'aurez plus envie que de vous asseoir. Nous nous reposons, en effet, dans d'autres exercices, et nous atteignons ainsi le soir où nous allons tout doucement nous coucher, l'estomac et le cœur légers.

— C'est bien, dit Fanfan, mais je ne pourrai m'empêcher de songer à ma cousine.

— Bah! dit frère Cyprien, vous vous aspergerez d'eau fraîche, vous direz votre chapelet, et vous vous coucherez plus gaillard que devant.

— Je réfléchirai, dit Fanfan.

Il n'eut garde d'y penser davantage, et courut plus que jamais après les filles de l'endroit, sans parvenir à se distraire beaucoup.

Un Allemand de beaucoup d'esprit vint prendre les eaux dans le voisinage; c'était un grand philosophe; il s'appelait Paneingot. Sur le bruit de sa réputation, Fanfan l'alla voir.

— Je vous connais, dit Paneingot; vous autres chrétiens, vous adorez un Dieu infiniment bon, et vous croyez que rien ne lui est plus agréable que de se frotter les reins de crin haché. Vous vous moquez des Indiens qui se plantent des clous dans les hanches, et vous caressez les vôtres à coups de houssine et de martinet. Vous jugez que ce Dieu ne vous donna un corps qui palpite à la vue du vieux vin et des jolies filles, qu'afin de le nourrir d'oignons et de nénuphar. Il vous a fait la vue excellente, l'ouïe fine, l'odorat exquis; il vous a donné des fleurs qui embaument, des femmes appétissantes, des grappes dorées, des rossignols grands musiciens; mais vous ne buvez que de l'eau, vous avez inventé le plain-chant, vous vous brûlez sous le nez de l'encens de paroisse, et vous adorez de préférence une image de cadavre crucifié en ivoire ou en os. Vous pourriez, d'aventure, vous bien porter, prendre du ventre et de belles couleurs; mais, peste! vous n'avez garde. Il convient que vous soyez pâles, tristes, déguenillés. Et que dirait votre Dieu, qui est si bon père, s'il voyait ses enfants un peu guillerets et alertes? Il se fâcherait tout rouge, savez-vous bien. Réjouissons-nous donc en lui si nous sommes goutteux, estropiés, cacochymes; tâchons de le devenir pour lui plaire à force d'abstinence et de mortification; s'il nous couvre de lèpre, remercions-le; et s'il nous vient des cors au pied, ap-

puyons dessus en marchant : rien ne le distrait davantage. Mais j'y songe : si je me donnais tout à l'heure un bon coup de marteau sur le crâne? Qui nous tient de nous précipiter sur-le-champ sous une meule? Cela serait plus tôt fait, et je ne doute pas qu'on ne fût ravi là-haut du procédé; mais fi donc! nous en finirions trop vite, nous souffririons à peine; tuons-nous doucement, mourons peu à peu, enterrons-nous tout vifs, brûlons-nous à petit feu, comme il convient à des gens qui ne l'ont pas mérité. Nous avons, il est vrai, les beaux-arts pour récréer nos yeux et parer nos cellules; mais, je vous en prie, accrochez-moi là le supplice de saint Laurent, qui se laissa griller comme un porc plutôt que de jeter une pincée de sel sur une poignée de charbon; que je voie le sang couler, la graisse fumer, les intestins bouillir; mettez-moi ici quelques pendus; là un homme écorché, une hache, un billot, une tête qui roule. Nous pourrions, par hasard, sourire et chanter au soleil naissant, comme les oiseaux et les fleurs; vite un enfant ou deux écrasés sur le sein de leur mère; des bourreaux, du sang, des crânes brisés, des ventres ouverts, et le tout aussi bien peint que possible. Sculptez-moi, sur ce lit, une tête de mort; si nous pouvions l'avoir véritable et toute fraîche, il n'en vaudrait que mieux. Cela fait rêver de mort et de pourriture; il n'est rien de plus doucement lamentable. Surtout plus de joie, point de distraction, pas un geste, pas une grimace; mais la prière, le jeûne et force coups de nerf de bœuf; mordons-nous la lèvre de peur de rire, pinçons-nous le gras des jambes pour nous contenir; usons nos

genoux sur la pierre; abîmons-nous sous les sombres voûtes des temples, où le jour ne pénètre pas; prosternons-nous sur ces parvis sacrés pavés de tombes; frissonnons d'horreur dans cet air de caveaux funèbres; humons-y longtemps la douleur et la mort, chantons de petits refrains à porter les gens en terre; que nos cloches jettent encore le deuil et l'effroi à trois lieues à la ronde, sur les plaines fleuries et les moissons inondées de soleil; tendons de noir nos chambres; couchons-nous le soir dans un petit cercueil pour entretenir cette belle humeur; vivons dans l'éternelle crainte; et si quelque enragé de grosse joie nous divertit d'une gaudriole, consolons-nous dans cette sainte pensée qu'il sera roussi dans l'éternité.

— Cependant, dit Fanfan, frère Cyprien...

— Frère Cyprien, interrompit Paneingot, est un saint homme, s'il mange autant de navets que vous dites; mais je vous avoue que je ne saurais croire qu'il importe à Dieu, comme il le dit, que l'on couche sur un matelas rembourré d'épines. Je ne puis non plus me persuader qu'il ait inventé la chère et les femmes, afin qu'on s'en prive mieux, ni qu'il se réjouisse de voir dépérir misérablement des créatures dont il veut le bonheur; d'ailleurs, n'est-il pas vrai que les jolies filles seraient fort embarrassées de leur rôle ici-bas si nous n'étions jamais occupés qu'à nous tremper dans l'eau fraîche?

— Je le pense aussi, dit Fanfan; mais pourtant, frère Cyprien...

— Frère Cyprien soutiendra peut-être que le monde est plein de misères; que nous sommes sujets à la goutte,

au rhume, à la fièvre, à des incommodités sans nombre; à quoi je répondrais qu'il suffit bien de celles-là sans nous gâter l'estomac par le jeûne et la peau du dos par le cilice. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je préfère un poulet gras à vos prunes et le soleil à vos cierges. J'adore Dieu dans ses ouvrages; je me tiens en joie de peur de l'affliger; je me pare des fleurs qu'il fait éclore sur mon chemin, et je bois à sa santé le bon vin qu'il me donne; ce culte n'a rien de pénible.

— Il me séduit, dit Fanfan, mais...

— Frère Cyprien, s'il sait son métier, niera la matière, et vous dira qu'elle ne mérite point d'être comptée pour rien, ce qui ne saurait l'empêcher de traîner après lui cent vingt livres de chair qui ne peuvent souffrir ni la faim, ni le froid, ni les coups de trique, et qui gênent singulièrement l'esprit de leur voisinage. Frère Cyprien vous dira encore que l'épine est sous la fleur, le ver au cœur du fruit, le fumier au pied de l'arbre, le squelette sous la femme, la lie au fond de la coupe; mais, de grâce, pourquoi s'abattre d'abord sur les ronces et le fumier?

— Sans doute, dit Fanfan, mais pourquoi...

— J'entends; frère Cyprien se trouve bien de ses bouillons d'herbe. Grand bien lui fasse! Il ajoutera qu'il digère mieux : je n'y vois pas grand mérite; il vous dira encore qu'il échappe par la chasteté à bien des petites incommodités, comme si la chasteté n'était pas la plus incommode de toutes. Je vous le conseille donc en ami : aimez bien, mangez dru, buvez sec, et moquez-vous du reste.

— Corbleu! dit Fanfan, je suis de votre religion; je

vous serais seulement obligé de m'en dire le nom en grec.

— Nous appelons cela *réhabiliter la matière.*

— Ah! la jolie idée que voilà, dit Fanfan, de réhabiliter cette aimable portion de l'être dont on fait du noir d'ivoire et de l'engrais à fumer les terres. J'ai toujours été choqué que mes intestins pussent un jour servir, en guise de cordes à violon, à faire danser des maroufles. Il faudrait empêcher aussi le corps de périr et de se détériorer par l'hydropisie, la gangrène, le froid, le chaud, les blessures et la vieillesse.

— On y songe.

— Bah! dit Fanfan, la condition des hommes en sera bien changée. Il vaut mieux tard que jamais.

— Tenez-vous donc en joie, dit Paneingot, couchez bravement avec votre cousine, avalez-moi ceci, et laissez dire les gens.

Il remplit un grand verre de genièvre. Fanfan l'avala d'un trait, et fit une horrible grimace. Cette liqueur lui avait brûlé le palais et l'estomac. Il s'en alla consolé.

Il rentra chez lui d'un air triomphant, mangea comme quatre à souper, et le soir, ayant surpris Pélagie derrière une charmille, il commençait à la fourrager sans rime ni raison, quand il se sentit appliquer cinq à six grands coups de canne. C'était son oncle Benoît qui passait par là, et qui, tout en aimant fort son neveu, ne pouvait souffrir qu'on manquât de respect à sa nièce.

Fanfan s'en retourna vers Paneingot en se frottant l'échine, et lui conta comme quoi on l'avait désagréable-

ment dérangé, tandis qu'il cherchait à cultiver honnêtement la matière.

— Je vois ce que c'est, dit Paneingot, votre oncle Benoît n'est pas de cet avis.

— Je m'en doute bien, répliqua Fanfan.

— Qu'est-ce que cela prouve? ajouta le philosophe.

— Je n'en sais rien, dit Fanfan; cela prouve du moins que tout le monde ne pense pas comme nous, et qu'il n'est pas si aisé de bien vivre qu'on croit. En outre, j'ai vu hier frère Cyprien...

— Encore frère Cyprien! dit Paneingot.

— Oui; mais il m'a donné des raisons qui m'ont replongé dans le doute. Et d'abord il m'a dit qu'il n'était pas vrai que la religion commandât l'extermination de la matière, mais qu'au contraire elle défendait expressément de tuer le corps, soit en le détruisant tout à coup, soit en lui refusant les soins nécessaires; qu'elle prenait seulement la matière pour ce qu'elle valait, et qu'elle ne voulait pas qu'elle prévalût sur l'esprit, ce qui nous rapprocherait trop des bêtes, et ce qu'un homme de sens comme vous ne saurait désirer; qu'on pouvait être bon catholique sans trop de diète et de coups de gaule; qu'il était vrai qu'elle inspirait à de braves gens le courage d'expier les crimes par des mortifications; mais que ces expiations étaient volontaires, et qu'elle était trop sage pour exiger plus qu'il n'appartenait au commun des gens vivant dans le monde; qu'elle était simple et facile, et qu'on exagérait ses austérités pour se donner quelque raison de ne pas la suivre; qu'elle demandait prudem-

ment le plus pour obtenir le moins, et que si l'on se donnait la peine d'étudier ses commandements de modération dans les plaisirs, on verrait que c'était la limite précise où l'on se doit renfermer pour vivre vraiment heureux et bien portant...

— En effet, interrompit Fanfan, je m'enivre et je me donne une indigestion ; je veille au bal, je me lève triste et pesant ; je me jette dans la dissipation et les théâtres, les désirs de toute sorte me dévorent ; si je ne travaille pas, je meurs de faim... Il a dit encore, quant à la mélancolie dont vous parliez, que l'Église avait ses jours de deuil, mais aussi ses jours de fêtes, de chants joyeux et de grandes volées, où tout s'unissait pour enchanter les sens, et qu'en somme un pauvre village n'en serait guère plus gai quand on lui ôterait son église, ses cloches, son assemblée à la messe et ses chants en chœur avec les habits du dimanche.

— Je vous avoue, dit Paneingot, que j'ai oublié mon catéchisme ; mais il me suffit d'examiner les choses en gros

— Frère Cyprien a dit encore que d'ailleurs la désolation et la mort sont écrites partout dans le monde, et nous épouvantent de toutes parts. Le cours de l'histoire, avec ses guerres et ses crimes, n'est, jusqu'à nous, pour ainsi dire, qu'un long ruisseau de sang. La nature tout entière est un vaste champ de funérailles, où la vie elle-même s'alimente de cadavres et de débris. Je regarde autour de moi : les plantes et les animaux s'entre-détruisent, tout ce qui a vie souffre et meurt. Jusqu'aux meubles qui m'entourent, tout me rappelle l'agonie d'une créature vivante et

les douleurs de l'homme qui travaille dans les larmes. Tous les bruits d'ici-bas se fondent en un concert de plaintes et de gémissements. Je me promène, un mendiant m'étale sa plaie hideuse au détour d'une rue ; plus loin une charogne empeste les gazons d'une prairie ; je vois passer une jeune fille, et je pâlis en la voyant accrocher les passants ; ici c'est un hôpital, là une prison, plus haut un gibet ; j'ouvre une gazette, et je vois, d'une part, plus d'inepties, de lâchetés, de calomnies qu'il n'en faut pour désespérer de l'intelligence humaine ; et, de l'autre, grâce à cette mode nouvelle d'empoisonner l'esprit du public, plus de meurtres, de forfaits et de catastrophes qu'on n'en voyait autrefois en cent ans dans une province. Mais qu'est-il besoin d'aller ou venir pour s'abreuver de cette amertume ? Notre grand ennemi, c'est nous-mêmes ; nous sommes piqués au cœur, et nous y portons le ver qui le ronge : l'ennui, l'ambition, la tristesse poursuivent dans les fêtes ; les vains projets, les désirs trompés tourmentent ces heureux aux spectacles, et ce baladin lui-même, qui sue à les divertir, s'essaie à sourire, la honte et la rage dans l'âme. Frère Cyprien ajoute qu'on est bien le maître de demeurer en belle humeur dans cette effroyable harmonie ; mais qu'il ne peut s'empêcher d'en être touché, et que s'il est vrai, comme a dit un grand homme, qu'on ne vit pas, mais qu'on souffre la vie ; s'il est vrai que l'homme ne marche sur la terre qu'en l'arrosant des larmes de ses yeux et de la sueur de son front ; que le mal couvre le monde comme une seule plaie, et que ces cris de détresse sont

arrachés à d'éternelles et véritables douleurs, il était assez bon que la religion se fût accommodée là-dessus pour les guérir et les consoler.

— Je vous ferai lire un livre, dit Paneingot, qui ne répond pas précisément à cela, mais lèvera tous vos doutes. D'ailleurs, je vous ai dit que ces maux passeraient.

— C'est bien, dit Fanfan, ce que j'ai représenté à mon cousin ; mais il m'a répondu que les mêmes malheurs durent depuis six mille ans en somme égale, qu'on ne pourrait s'en débarrasser sans injustice envers les générations passées, et qu'il faudrait non-seulement changer l'homme, mais la terre qui tremble, la mer qui s'entr'ouvre, les fleuves qui sont sujets à de grands écarts, le ciel qui vomit la tempête et la foudre, et refaire ainsi toute la création, ce qui lui semble assez malaisé pour des créatures.

— Nargue du mauvais temps et des humeurs noires, dit Paneingot.

— Ah ! oui, des refrains bachiques, dit Fanfan, ils sont parfois insuffisants. J'étais au bal hier, par exemple ; j'ai mal déjeuné ce matin ; le ciel est gris ; je me sens pris d'une tristesse glaciale ; les sombres idées m'assiégent ; mais tenez seulement, que connaissez-vous de plus refroidissant que cette rêverie sur le temps qui s'écoule ; et cette seule pensée, que voilà une minute, une heure, un jour de passés, et que nous marchons, sans cesse et sans résistance, vers ce je ne sais quoi de sombre et d'inconnu qui s'appelle la mort, n'est-elle pas bien capable d'empêcher

les gens de se divertir? En vérité, à voir les hasards qui nous gouvernent, les périls qui nous entourent, l'ignorance où nous sommes, notre misère, notre faiblesse, notre aveuglement, je ne puis m'empêcher de m'étonner que les hommes ne se jettent point tout d'abord la face contre terre pour implorer, quel qu'il soit, ce pouvoir mystérieux et terrible qui se joue d'eux à son gré, comme l'ouragan de la poussière des chemins. Et comment voulez-vous que je me détourne un moment? Je philosophe, je m'égare, je rentre chez moi, et je trouve ma maison en feu, ma femme expirante, tenant dans ses bras nos deux enfants massacrés; je m'éveille d'un bon somme, et je vois expirer mon père dans la nuit; je m'échauffe à boire avec un ami, il me donne un soufflet, je dégaîne et je le tue; nous chantons sur l'eau par un beau soleil, la barque chavire, mon frère disparaît; je bats un entrechat, et je me casse la jambe; je me frotte les mains, je me foule un poignet; je pousse un cri de joie, et je me crève un vaisseau dans la poitrine.

— Nous n'avons point de consolations à vous donner là-dessus, mais que diable allez-vous songer? C'est le moment du courage, de la constance, de la dure résignation; un homme de cœur n'y faillira point.

— Cela est bon pour ce que vous appelez des philosophes, qui en seraient réduits cependant à la sombre stupidité des bêtes; mais n'avez-vous rien à dire de plus à la foule du peuple, qui n'a pas eu le loisir de se fortifier dans vos études? Et voilà votre seul tort, ô philosophes, il est assez grand; vous ne parlez au plus que pour

dix personnes, et ces idées dont vous vous vantez, vous les avez puisées dans cette société que vous troublez; vous lui devez encore ce que vous dites et ce que vous êtes ; vous déchirez, enfants gâtés, le sein de votre mère, et vous n'oubliez dans vos rêves que l'humanité tout entière. Or frère Cyprien soutient que la religion parle pour les plus grands hommes, et qu'elle parle aussi pour tous. Enfin, ajouta Fanfan, je ne vous cacherai pas que les coups de canne de mon oncle me pèsent encore sur l'échine.

— Eh ! croyez-vous donc, dit Paneingot, que nous n'ayons aucune idée des accidents de la vie, que nous n'ayons point prévu à quoi l'on est exposé? Mettez-vous là, tenez-vous droit, pensez à quelque objet gracieux.

— Bon.

— Souriez.

— Voici.

— De la gaîté.

— Oui vraiment.

— Vous y êtes?

— J'y suis.

Paneingot prit de l'élan, et lui donna un grand coup de poing dans l'estomac.

— Ouf! cria Fanfan.

— Voilà les façons du malheur imprévu; mais tenez, levez la jambe, bien; arrondissez les bras, redressez le corps, frappez dans vos mains, quelques pas de gavotte, quelques soubresauts; vous venez d'apprendre une bonne nouvelle, vous êtes dans l'ivresse.

— Je me le figure.

— Plus d'enthousiasme.

— Je fais mon possible.

— Vous ne vous possédez point.

— Je le crois.

— Les mots vous manquent.

— Il me le semble.

— Bon !

Le philosophe lui détacha un grand coup de pied sur l'os de la jambe.

— Oh! dit Fanfan.

— Ce n'est rien, dit Paneingot. Mais tenez, pour plus de clarté, vous dormez tranquille, couchez-vous là...

— Non, laissez, dit Fanfan.

— Et voilà comment le sort nous traite, reprit Paneingot; mais qu'importe? ajouta-t-il en regardant Fanfan fixement.

— Ah! il est vrai, dit celui-ci; et sauf la peste, la gale, la guerre, la teigne, le vol, la colère, le meurtre, l'air, le rapt, le feu, la lèpre, l'eau, le vin, les femmes, l'âge, l'humeur, le teint, les bêtes, les oncles et quelques autres petites incommodités physiques et morales dont la nomenclature remplit les bibliothèques, rien n'empêche d'être à l'aise ici-bas.

— Qu'allez-vous donc rêver à ces fadaises? C'est déjà la marque d'un cerveau faible et sans philosophie. Vous ne voulez donc pas coucher avec votre cousine? Au surplus, venez ce soir avec nous; je régale des amis, vous trouverez là des dames dont la plus déchirée vaut mieux

dans son petit doigt que toutes les cuisines du monde, fussent-elles cent fois plus fournies de coups de canne que vous ne dites; nous vous apprendrons à vivre, et nous déraisonnerons philosophie entre la poire et le fromage. Si la méthode vous plaît, vous serez mon disciple. »

Fanfan ne manqua point au rendez-vous, qui était dans un cabaret en renom. Il trouva la table mise et la compagnie déjà réunie. Il croyait mettre le pied dans un nouveau monde de délices, et ne plus trouver que des roses dans les voies du docteur Paneingot. Les hommes s'entretenaient froidement avec le philosophe; il y avait aussi des femmes fort parées, fardées, les épaules nues, qui se regardaient entre elles.

On se mit à table, et l'on causa d'abord fort peu ; mais une de ces dames posa son pied sur celui de Fanfan, ce qui l'intéressa à un point extrême, car elle appuyait sur un soulier qui le blessait déjà.

Le philosophe pérorait, la prunelle allumée. Il prêchait la joie d'un ton farouche, et frappait du poing sur la table en promenant sur les convives son regard enflammé. Fanfan n'osait rien dire, la dame lui écrasait le pied, et il souffrait beaucoup.

— Savez-vous une chanson à boire? lui cria Paneingot.

— Hélas non, dit-il.

Le philosophe crut, à son air contraint, qu'il n'approuvait pas ses discours, et, le regardant de travers :

— Buvez donc, lui dit-il d'une voix furieuse.

Fanfan avait bu outre mesure, et dit qu'il n'avait plus soif.

— Vous voulez rire? dit Paneingot.

— Je n'en ai point envie.

— Vous mentez.

— Cela n'est point honnête.

Paneingot lui lança son verre au visage; Fanfan voulut riposter, l'autre l'atteignit d'une bouteille à la tête; on se jeta entre eux. La femme qui s'était occupée de Fanfan l'emmena dans une pièce voisine, et se mit à panser ses blessures. Il n'avait heureusement que deux dents cassées et l'oreille en lambeaux. Il ne put faire de moins que d'embrasser cette femme par honnêteté; mais il avait aussi trop mangé; un hoquet lui vint, il vomit son dîner sur le sein de cette douce créature, et demeura trois heures entre la vie et la mort. La femme s'appelait Angélique. Angélique, à le voir en cet état, passa de la commisération à la tendresse la plus véhémente; elle appela au secours. Paneingot était parti avec ses amis. Les gens de l'auberge accoururent; on prit grand'pitié de ce pauvre jeune homme qui, pour la première fois qu'il s'enivrait, avait si bien fait les choses. Les uns lui passaient des serviettes brûlantes sur le ventre, ceux-là parlaient de le mettre au frais dans la glace; il rouvrit les yeux malgré les uns et les autres. Angélique lui fit du thé, qui acheva de le remettre. Fanfan était reconnaissant; il passa la nuit avec elle pour la remercier; il s'aperçut bien qu'elle n'avait pas voulu demeurer en reste. Dès le lendemain il tomba malade.

A quelques jours de là, il rencontra Paneingot, qui lui tendit la main et lui parla en souriant des vivacités de

l'autre soir, qui n'avaient pas empêché Fanfan, disait-il, de s'amuser comme il faut. Fanfan répondit que oui poliment, et ajouta seulement qu'il souffrait d'un mal qu'il ne pouvait dire. A quoi Paneingot répliqua qu'il fallait se divertir pour ne pas songer à cette bagatelle. Le médecin, que Fanfan alla consulter, ajouta que, s'il se divertissait le moins du monde, il perdrait le nez et les yeux, à moins qu'il ne prît une drogue infecte qu'il lui présenta. Fanfan, pour les mettre d'accord, prit la drogue et continua de se divertir, ce qui fut cause qu'il ne perdit qu'un œil et la moitié du nez.

Cependant, comme il s'était éperdûment attaché à cette bonne fille qui mettait sa vie en péril, il quitta la maison paternelle et s'en alla courir le monde, s'estimant heureux tant qu'il lui resterait l'amour d'Angélique et l'amitié du savant Paneingot.

Or, comme il se disait un jour que ces deux sentiments suffisaient après tout à embellir la vie, il s'aperçut que son amie et son ami étaient aussi fort bons amis ensemble. Il pleura; Paneingot se mit à rire; il voulut se fâcher, Angélique lui jeta un chandelier à la tête, et s'enfuit le lendemain avec le philosophe, emportant l'or et les bijoux que Fanfan avait emportés de chez son père.

Fanfan se désola trois ou quatre nuits, sans avoir à qui se plaindre, et convenant qu'il avait tort de trouver mauvais que les autres se réjouissent comme lui; mais il avait beau faire pour secouer la mélancolie, il fut contraint de s'avouer que, si la matière gênait souvent l'esprit, l'esprit s'opposait parfois aux récréations de la matière.

Mais Fanfan était un esprit fort qui n'avait point pénétré à demi le système de Paneingot. Il résolut de prendre le dessus. Il alla donc trouver ses compagnons de débauche; ses compagnons lui firent entendre qu'ils ne demandaient pas mieux que de le consoler s'il avait de l'argent; et comme il n'en avait point, ils le renvoyèrent à coups de pied. Il alla trouver les compagnes d'Angélique, pour oublier l'infidèle; mais les compagnes d'Angélique lui dirent : « Nous ne couchons pas avec des gens si pelés, allez vous faire panser. » Et, comme il s'obstinait à frapper à leur porte, une servante lui vida sur la tête une eau de senteur qu'il fut étonné de trouver chez des dames si galantes.

Il en fut réduit, pour se distraire, à manger quelques mauvaises herbes, couché sur un fumier au coin d'une ferme, ce qui fut un maigre régal pour un homme accoutumé à une vie délicate.

— Mon Dieu! s'écria-t-il parfois (car Paneingot ne lui avait pas dit positivement qu'il n'existait pas), mon Dieu, si vous ne m'avez donné un corps et des sens que pour les entretenir dans les délices, vous avez bien tort de ne point m'y aider davantage; si votre bon plaisir est de voir vos créatures dans la joie, combien n'est-il pas déplorable que je déjeune si mal, que ma maîtresse m'ait volé mon argent, que mon ami m'ait volé ma maîtresse, et que cet ami soit pourtant si savant! Si vous tenez à nous voir tous heureux, et si notre devoir est de tâcher de l'être, de quel droit Paneingot boit-il de si bon vin, tandis que je mâche une ronce? De quel droit Angélique

dort-elle sur le duvet, tandis que je me roule ici sur la fiente de vache? De quel droit s'égaie-t-on là-bas, tandis que je m'ennuie si fort ici?

Il en vint à comprendre qu'il avait le droit, lui, d'égorger tous ces gens fortunés pour les dépouiller : tant cette morale de Paneingot était appropriée au bien de l'homme! Il se mit à guetter les passants. Le meurtre lui répugnait bien un peu, mais il avait pour lui la logique et la nécessité impérieuse d'embellir sa vie, hélas! si courte!

— Nous n'avons qu'un temps à vivre, chantait-il dans ses dents en aiguisant son couteau sur une pierre; amis, passons-le gaiement!

Une troupe de gens armés qui cherchaient çà et là dans la campagne, l'ayant découvert, l'entourèrent; il reconnut une multitude de ses créanciers au milieu des sergents.

— Que faites-vous-là? lui dirent-ils.

— Je hume les parfums champêtres, je prête l'oreille à cette harmonie lointaine du ramage des oiseaux et du zéphyr dans les feuillages. J'admire l'herbe drue et menue inondée de soleil, et la pourpre éclatante dont la lumière teint les pétales du coquelicot; je...

— Je vous trouve plaisant de prendre le frais quand vous me devez cent mille écus.

— Je vous trouve plaisant vous-même de vous inquiéter de cent mille écus, quand je prends le frais.

— Vous allez donc nous payer?

— Ma foi non, dit Fanfan.

— En prison! dirent les créanciers furieux, et qu'on le pende!

Ils se jetèrent sur lui et le chargèrent de bourrades.

— Connaissez-vous Paneingot? dit Fanfan.

— Je connais que vous êtes un drôle, et c'est assez.

— Quoi! s'écriait Fanfan, nous sommes ici-bas pour y prendre nos aises, et voici qu'on parle de me mettre en prison.

— On n'est à son aise qu'avec de l'argent.

— J'en avais, on me l'a pris.

— Il faut donc travailler.

— Qui dit cela?

— C'est la loi.

— D'où vous vient cette loi?

— Du greffier qui s'appelle Joseph.

— Votre Joseph est un imbécile que je suis content de ne pas connaître; mais de qui la tient-il?

— Du bailli.

— Qui l'a donnée au bailli?

— La nation.

— Qu'est-ce que la nation?

— C'est nous, c'est moi, c'est vous.

— Cela n'est pas vrai, je ne suis pas si sot que cela; mais sur quoi repose votre loi?

— L'équité, l'ordre, la morale?

— Où faites-vous remonter cette morale.

— De l'autorité, je suppose, jusqu'à Dieu.

— Vous en avez menti, dit Fanfan; Dieu, qui ne connaît ni votre loi, ni votre greffier Joseph, et qui n'a rien plus à cœur que de nous voir gaillards, n'a point inventé

une morale semblable. Vous êtes d'étranges marouffles et vous ne devez pas me charger de chaînes.

— On vous fera voir du moins qu'on le peut.

Là-dessus on le houspilla de la belle sorte. Fanfan, fort de son droit, détacha un grand coup de pied au premier qui s'approcha ; mais ils se mirent vingt sur lui, l'accablèrent de horions et l'emmenèrent.

— O Paneingot, s'écria Fanfan, qu'auriez-vous à répondre?

On le jeta dans une forteresse où il passa trois nuits à disputer son corps si douillet à une troupe de rats qui cherchaient à vivre honnêtement de leur côté. Fanfan trouva cela mauvais et en tua le plus qu'il put. Enfin l'un de ses créanciers l'étant allé voir, Fanfan lui dit : « Je pourrirais dix fois mieux ici, et les rats me mangeraient jusqu'à la semelle, que vous n'en toucheriez pas un sou de plus de votre créance. Il vous en coûte même quelque monnaie pour m'empêcher à jamais de vous payer. Relâchez-moi, je travaillerai, et vous recevrez du moins quelque argent.

Le créancier, qui était homme de sens, se rendit à ce propos. Fanfan fut relâché ; mais comme il avait reçu beaucoup d'instruction et qu'il était spécialement un grand philosophe, il ne fut bon qu'à tourner la meule dans une machine, à la place d'un vieux mulet qui venait de mourir ; et même, comme il ne la tournait pas si bien qu'il ne raisonnât encore de temps en temps sur le panthéisme, le culte de la forme et les droits de la matière, on lui appliquait de grands coups de fouet pour lui démontrer l'excellence de son nouveau métier.

Cependant il s'avisa que, ses idées fussent-elles bonnes, comme il n'en doutait pas, il n'était pas en bon chemin de les voir triompher. La misère, les coups, les rats n'étaient point capables de balancer un argument d'un homme comme Paneingot, dans le cerveau d'un homme comme lui. Pourtant tous ses amis étaient parvenus aux honneurs et à la fortune ; ils avaient épousé de jolies femmes et leur avaient fait de jolis enfants ; il les voyait passer en carrosse pour aller aux spectacles, tandis que lui, Fanfan, languissait à l'écart, méconnu, méprisé, et ne pouvant se dissimuler que ce ne fût une des plus tristes façons de réhabiliter la matière que de tourner une meule à coups de cravache.

Il essaya de faire contre fortune bon cœur, ce qui est encore d'un bon philosophe ; mais il est vrai qu'il n'y réussit point ; car pour qui et pourquoi souffrir ? Pour le plaisir ? Il n'y en voyait point. Il découvrit enfin qu'il y avait de la joie à tous prix. Les ouvriers, ses camarades, allaient au cabaret ; il y alla avec eux. Il chanta Momus et Bacchus en buvant un poison noir qu'on leur vendait pour du vin ; il chanta Cypris et les Grâces en embrassant des monstres échevelés qui se donnaient pour des femmes. Ses camarades, les buveurs, parfois en train de rire, lui cassaient des pots sur la tête et le laissaient pour mort sur la place. Les femmes, à propos d'amour et de gaudrioles, le couvrirent de lèpre. Il était borgne, galeux, estropié, perclus de tous ses membres. Le travail lui devint impossible ; il ne pouvait se traîner qu'à l'aide de béquilles ; il se mit à demander la charité aux passants qui n'osaient pas le regarder.

Un jour, des frères-quêteurs, qui ne craignaient pas la mauvaise odeur, le ramassèrent sur le grand chemin, mort de faim, sans couleur, sans forme, sans voix. Ils le menèrent à l'hôpital. Les médecins le condamnèrent, mais on ne le jeta pas à la voirie, comme on l'eût bien pu. Des sœurs charitables, qui n'étaient point de son opinion, le couvrirent de baume et d'emplâtres ; on le coucha, on lui fit avaler quelques cuillerées de bouillon. Il s'endormit ; il était si faible qu'il n'ouvrit l'œil qui lui restait qu'à force de soins, au bout de deux jours ; il le promena autour de lui, et vit bien où il était.

Il y avait sur le lit voisin un malade horrible, chassieux, décharné et rongé d'ulcères jusqu'aux os. Fanfan frissonna rien qu'à le voir. Le lépreux le regarda à son tour, et se détourna avec horreur.

—Hélas! dit Fanfan, à côté de quelle pourriture on m'a mis!

— Il vous sied bien de vous plaindre ! dit l'autre, je ne sais à quoi l'on songe de mettre un amant de la beauté tel que moi à côté d'un monstre tel que vous.

— Ah ! cette voix ! dit Fanfan ; ne seriez-vous pas Paneingot, qui fut autrefois un grand homme ?

— Fanfan ? dit Paneingot.

— Moi-même. Je meurs d'envie de vous embrasser, mais permettez-moi de n'en rien faire.

— J'allais, dit le philosophe, vous demander la même faveur.

— Hélas ! mon cher maître, dans quel lieu je vous retrouve et dans quel état voilà ce corps frais et dodu que vous régaliez avec tant de soin !

— Il me reste ma gaîté, dit le philosophe.

— C'est quelque chose ; mais, avant tout, dites-moi, je vous prie, ce qu'est devenue l'incomparable Angélique ?

— Angélique, qui se portait si bien, comme vous savez...

— Je sais, dit Fanfan, mais continuez.

— Angélique, si pleine de grâce et d'embonpoint, et que j'aimais fort, me quitta, sous prétexte que je grisonnais, pour un officier, qui la céda à son hôtelier, qu'elle abandonna pour un Anglais, lequel l'envoya à son maquignon, qu'elle planta là pour un matelot, qui l'offrit à son capitaine, qui la vendit à un nabad de Perse, lequel en tomba chaudement amoureux et voulut l'épouser, la croyant vierge, pour en faire une mandarine, comme qui dirait une reine.

— Ah ! tant mieux, dit Fanfan.

— Jusque-là elle vivait dans l'or et la soie, des esclaves lui chatouillaient la plante des pieds, des noirs l'éventaient avec des plumes de paon, et elle jouissait toujours de cette santé si robuste qu'elle avalait trois bouteilles de rack sans sourciller, et qu'un régiment des gardes lui eût manqué de respect sans lui déplaire, ce qui fut cause que le nabab l'aimait tant. Mais un jour s'étant piqué le sein avec une aiguille d'or en s'habillant, un grain de poussière entra sous la peau ; elle n'y prit pas garde. La tumeur enfla et lui dévora peu à peu la gorge et la moitié du visage. Le nabab, bien qu'amoureux d'Angélique, ne pouvait souffrir sa tumeur. Il résolut, pour mettre fin à la maladie, de noyer la malade. Comme on l'allait jeter dans le Gange, un brahme la repoussa, de peur qu'elle n'empoisonnât le

fleuve devant la pagode. Les porteurs la laissèrent sur le chemin, et un paria l'alla reporter sur le navire du capitaine. Le capitaine, par un reste d'affection, la renvoya se faire panser dans un hôpital d'Europe. Elle retrouva son matelot qui la renvoya au maquignon, qui l'envoya à tous les diables. On lui conseilla de se faire voir pour de l'argent, mais on en eût donné plutôt pour ne la voir pas. On lui proposa d'entrer en religion, mais elle répondit, avec quelque raison, qu'il était trop tard pour offrir à Dieu des charmes dont ne voulaient plus les hommes du port. Elle alla trouver enfin un médecin célèbre. Le médecin lui dit qu'il n'y avait plus qu'un remède à son mal, qui consistait en une opération dont à la vérité on ne revenait jamais.

— Et il ne fit point cette opération ? dit Fanfan.

— Excusez-moi, il la fit, et le corps de la belle Angélique figure, à l'heure qu'il est, comme une monstruosité des plus rares, au musée royal de l'académie de Montpellier.

— Hélas ! dit Fanfan, et que dites-vous de cela, mon cher maître ?

— Je dis qu'il eût peut-être mieux valu pour elle qu'elle s'habillât ce jour-là sans aiguille, ou qu'on eût du moins épousseté sa toilette.

— Je le crois aussi, répliqua Fanfan ; mais nous n'en serions pas moins, vous et moi, en si triste équipage.

— Quant à nous, c'est une autre affaire.

Paneingot râclait nonchalamment la peau de ses bras qui tombait en copeaux à belles poignées. Fanfan considérait ses membres en aussi mauvais état, et dit, en s'arrachant une dernière poignée de cheveux tout emmêlés :

— C'est égal, maître, convenez que nous sommes bien peu de chose, et qu'on a tort de faire grand état d'une machine qu'un grain de sable peut réduire à l'état où je me figure la belle Angélique; voyez, voyez, continuait-il en s'épluchant le crâne comme un fruit mûr, quelle fragile apparence que notre moitié charnelle.

— Sans compter, dit Paneingot, que nous n'en avons peut-être point d'autre.

— Hélas! ajouta l'élève, quel triste séjour qu'un hôpital pour la matière! Le meilleur s'en perd dans les bassins à saigner; il en passe une bonne portion par les vases de nuit; le bistouri des chirurgiens en rogne tous les jours quelque tranche; puis enfin on hache le reste comme chair à pâté, à l'amphithéâtre, et l'on va le jeter dans un trou de cimetière.

— Où cela fait pousser, dit Paneingot, des fleurettes et des escargots.

— Ah! cela m'est bien égal, dit Fanfan; quant à moi, je ne puis supporter cette idée, que ma jambe que j'avais assez bien faite, sans vanité, et ce nez retroussé, qu'Angélique aimait tant, s'en vont aller pourrir à jamais sous la terre.

— O soleil, disait Paneingot dans sa rêverie, de combien d'émanations putrides sont chargés les plus purs de ces rayons qui réjouissent le monde! Le fumier infect et la chair pourrie se fondent dans le zéphyr qui vient caresser sous les saules le front rougissant de la bergère. La mort nourrit la vie, et cependant la blonde Cérès, éternellement parée, nous berce en chantant sur ses larges mamelles. Le

firmament étoilé toujours en fête, les côteaux jaunissants où la vigne pend en festons, les flots étincelants des feux du jour, les chants infinis de la cigale, les vergers arrondis en berceaux sur le passage du vieux laboureur, la violette embaumée qui éclot sous nos pieds, les colombes qui palpitent d'amour sous les branches, et les chœurs des jeunes filles qui dansent des rondes sur les pelouses, nous font honte de notre abattement...

La peste soit, dit Fanfan, de vos fêtes et de vos plaisirs? Je n'y ai jamais goûté que je ne m'en sois repenti. Vous goûtez d'un vieux vin, vous vous réveillez de l'extase en donnant du nez sur une borne; vous caressez une jolie fille, elle vous tue, ou on l'enterre; on s'endort sous vos arbres, on se lève perclus; amusez-vous donc, mon cher maître.

— Je vous reconnais bien là, spiritualiste chagrin; vous avez l'esprit faible, mon ami.

— Permettez-moi de vous dire, ajouta Fanfan, que si vous comptez sur votre corps, il ne me paraît pas bien robuste.

— Il y avait peut-être un moyen de l'entretenir autrement.

— Lequel? dit Fanfan.

— Se coucher tôt, se lever tard, manger peu, boire moins et bêcher un peu la terre tous les matins.

— C'est la règle de frère Cyprien que vous me dites là. Où voyez-vous donc des jouissances dans la simple satisfaction des besoins, ô mon maître? Vous avez bien changé d'avis.

— Vous voyez que je n'ai pas suivi celui-là.

— Aussi, corbleu, dit Fanfan, vous voilà dans un bel état!

— Au reste, dit Paneingot, il y a un remède à tout ceci, dont force honnêtes gens usent à présent.

En disant ces mots, il passa la main sous son oreiller, et montra à Fanfan le canon d'un pistolet.

— Ah! diable, dit Fanfan, en sorte que la mort est votre meilleure façon de vivre?

— Vous avez raison, reprit Paneingot, c'est bon pour les âmes pusillanimes; je ne crois pas d'ailleurs qu'une balle de plomb chatouille bien agréablement la cervelle. Il ne faut pas mal finir quand on a si bien commencé. J'ai mieux que cela là-dessous. C'est un autre dictame qui n'a jamais fait défaut.

Il repassa la main sous l'oreiller avec grand effort, car le malheureux tremblait de la fièvre, et en tira un flacon d'eau-de-vie.

— Quoi! dit Fanfan, n'êtes-vous pas à la diète?

— Faites excuse; je n'ai pas la force de manger, et l'on m'a donné là une manière de drogue puante que je n'ai pas le courage de boire. Je m'accommoderai de ce nectar qui cadre mieux à mes vues.

Il souleva le flacon en chancelant, et le vida en trois gorgées.

— Vous allez vous faire mal! dit Fanfan.

Paneingot tourna les yeux jusqu'au blanc, et retomba sur son oreiller. Il venait de trépasser. Fanfan retomba de son côté en s'écriant :

— Paneingot est mort! Ah! ne faut-il qu'une goutte d'eau-de-vie pour tuer un si bel esprit!

En ce moment-là un religieux, étant averti que les deux malades ne pouvaient aller loin, arrivait avec l'huile sainte et un crucifix. C'était un vieillard vénérable, encore frais et nerveux, avec une grande barbe blanche. Il s'approcha du lit de Paneingot.

— Ah! mon père, dit Fanfan, ne prenez pas la peine, il n'y a plus rien à faire là : Paneingot n'y est plus; il vient de se laisser mourir comme un chien; mais c'était un grand philosophe.

— Je vais donc m'occuper de vous, dit le religieux.

— Moi, reprit Fanfan je ne vaux guère mieux.

Le moine vint à lui, et Fanfan l'examinant un instant :

— Ah! dit-il, n'étiez-vous pas autrefois mon cousin, frère Cyprien?

— J'étais le cousin de Fanfan, dit le moine.

— Hélas, c'est moi qui suis Fanfan.

— Vous avez donc bien changé, mon cousin?

— Qu'est devenue ma cousine Pélagie?

— Elle est mariée, et elle a fait huit enfants.

— Grand bien lui fasse, et mon père?

— Il est mort de chagrin.

— Et vous?

— Je me porte assez bien; mais vous-même? Vous avez vécu vite, à ce que je vois?

— Assez, dit Fanfan.

— Vous avez du moins nagé dans tous les plaisirs de ce monde.

— Pas extrêmement, dit Fanfan ; mais vous, mon cousin, vous vivez longuement ?

— J'ai l'estomac bon et les membres encore dispos, Dieu merci !

— Que d'amers combats, que de tristesse et de découragement vous a dû coûter cette vie ?

— Pas tant qu'on croit, dit le moine ; il est impossible d'être bien joyeux ici-bas ; mais je travaillais, ma vie est réglée, je suis content de moi, et les jours passent vite.

— Il serait singulier, ô mon cousin, que cette vie, dont Paneingot disait tant de mal, fût la plus longue et la meilleure.

— Contez-moi donc la vôtre.

— Ah ! n'en parlons plus, mon cousin, vous aviez trop raison en ce monde pour avoir tort dans l'autre. Je me suis fourvoyé ici-bas ; faites, je vous en prie, que je sois mieux là-haut.

Le moine, s'étant laissé tomber à genoux, lui parla longuement, et lui montrait le crucifix en pleurant. Fanfan se mit à réciter la prière qu'il disait tout enfant avant de s'aller coucher ; puis il se confessa, pria Dieu pour lui et pour son professeur, et mourut deux jours après en bon chrétien, dans les bras du moine.

LA CHIMÈRE

LA CHIMÈRE

« S'il n'y avait que trois hommes au monde, ils s'organiseraient. L'un ferait la cour à l'autre, l'appellerait Monseigneur, et ces deux amis forceraient le troisième à travailler pour eux; car, c'est là le point. »

PAUL-LOUIS COURIER, *Lettres*, tome III, page 105.

J'aime les républicains quand ils sont honnêtes, raisonnables, gens d'esprit, et qu'ils parlent français. Si jamais j'en trouve de cette étoffe, nous ne disputerons point, fît-il très-chaud ce jour-là; il n'en est pas question pour le moment.

Paillenlœil, lui aussi, se disait républicain sans savoir ce qu'il voulait dire. Si, par hasard, on lui eût demandé quelle différence il faisait entre l'oligarchie, la monarchie et la république, il n'aurait trop su que répondre.

La république, pour lui, c'était un bon pavé lancé à tour de bras dans l'uniforme d'un sergent-de-ville ou sur un reverbère du gouvernement. Remarquez, à ce sujet, que tous les prétendus amis des lumières aiment à casser les

lanternes. Les plus chauds les décrochaient jadis pour pendre des hommes à la place; à quoi l'abbé Maury disait ingénûment: « En verrez-vous plus clair? » Et c'était fort bien dit.

Paillenlœil, bel enfant d'un bon fermier de la Beauce, vint à Paris pour étudier. Il n'aimait pas les sergents-de-ville, parce que les sergents-de-ville le gênaient souvent, non dans ses études, mais quand il voulait casser les lanternes.

Il aimait la république, parce qu'il avait lu dans son journal que la république était aimable; la Révolution française, il la connaissait autant que l'histoire ancienne, qu'il n'eut pas le temps d'apprendre ; mais il n'était point de ceux qui blâment les excès de cette révolution. Tout en admirant ses commencements, il disait avec raison que c'était séparer la cause de l'effet, chose absurde.

Il tenait Marat pour un galant homme, et Robespierre pour un philanthrope calomnié. Son journal pensait ainsi. Pour le fond de sa conduite politique, c'étaient le punch, la pipe et de sourdes conspirations entre la poire et le fromage. Dans sa pensée, le salut de la France fut inséparable d'une côtelette et toujours d'une bouteille à cachet vert.

S'il avait à s'expliquer sur l'ensemble de ses opinions, il se vantait d'être du mouvement; cela voulait tout dire, attendu que le mouvement c'est le contraire de tout repos, de tout établissement, de tout état politique, et cela mène loin.

Au demeurant, Paillenlœil était bon, généreux, sensible, d'humeur facile, se laissant volontiers duper. Ses opi-

nions furent respectables, car il y voyait le bonheur du peuple; compatissant et secourable, il ressentait les maux des pauvres gens, il voulait qu'il n'y en eût plus, de pauvres gens; le journal le promettait, c'est par là que Paillenlœil fut séduit. Les hommes du parti se rassemblaient, soit au café pour jouer la poule; soit dans les cabarets hors barrière, où l'on conspirait le dimanche en buvant un vin révolutionnaire qui mettait la tête à l'envers. C'est là que Paillenlœil fit la connaissance d'un grand coquin de cinq pieds huit pouces, tout débraillé, tout velu, la botte béante, le collet gras, mais démocrate à ravir et plus ennemi de la propriété qu'un voleur de grand chemin.

Il s'appelait Ledrôle; on l'estimait dans le parti; Paillenlœil, en cette considération, lui payait à boire, et Ledrôle, reconnaissant, lui fit connaître le chef de la secte, le célèbre Torquatus-Nasica-Salsifis-Ventôse-Guillotin, issu de bonne souche jacobine, comme l'attestaient ses pieux prénoms, et rédacteur en chef du *Bien d'Autrui.*

Il faut croire que Guillotin fût un habile homme, assez du moins pour en établir la réputation dans son parti, mais le parti n'était pas nombreux. De plus, Guillotin trouvait à vivre fort doucement au milieu de frères et amis qui mouraient de faim : autre preuve d'habileté. On l'accusait, il est vrai, de toucher secrètement de l'argent du gouvernement qu'il voulait détruire. Mais Guillotin s'en défendait; on l'en crut, comme on l'osait bien croire quand il disait que tous les pauvres honteux auraient un jour leur loge à l'Opéra.

—Et puis, s'écriait Guillotin, est-ce que la morale est faite pour les fortes têtes, pour les bons politiques et les grands révolutionnaires? Voyez Mirabeau, voyez Danton, payés par la cour et par les factions. Notez que Desmoulins en faisait autant. Coquins, si vous voulez, mais grands coquins!

Il était néanmoins si considéré, que Paillenlœil, se voyant admis à l'honneur de paraître en sa présence, fut saisi de respect et de ravissement; il pensait admirer un prophète, un génie, Marat en personne.

— Je l'aurais cru plus grand, dit-il seulement à Ledrôle.

Il fut question de déjeuner ensemble; Paillenlœil ouvrait de grands yeux, avec la mine hébétée qui convient en de tels honneurs. Surtout il fut émerveillé de voir ce grand homme, dévorant une gibelotte, tremper son pain dans la sauce, et lécher ses doigts comme un simple et sale mortel. Jamais il n'aurait cru qu'un si fort publiciste eût si bonne grâce dans un cabaret. Ce fut bien autre chose quand il le vit boire, sans aucun dégoût pour la litharge dont les vins étaient infectés. Mais tout à coup le grand homme se tournant vers lui : Tonnerre! jeune homme, votre figure me revient.

Paillenlœil laissa percer un rire pudique, et dit tout bas à Ledrôle :

— Il est gaillard.

—Je vous l'avais dit, la simplicité même. Vous le verrez, après boire, chanter des gueulées comme le premier venu. Il sait l'argot. S'il n'était tenu, par état, d'être un homme sérieux, vous en verriez bien d'autres. Il doit tout à ses talents, car il vendait jadis des contremarques.

Paillenlœil, un peu familiarisé, reporta ses yeux ravis sur Guillotin, qui lui dit :

— Avez-vous lu Bentham ?

— Non, fit Paillenlœil.

— Tant pis ! lisez-le ; ne sortez pas de là. Quand vous l'aurez compris, nous en causerons.

Puis se penchant à l'oreille de Ledrôle :

— A-t-il de la fortune?

— Bentham?

— Qui te parle de Bentham, animal? Ce jeune homme est-il riche?

Guillotin, apprenant que Paillenlœil était l'unique héritier d'un si gros fermier, lui fit mille grâces, lui versait à boire le premier, et quand vint la carte à payer, la lui laissa payer fort galamment ; délicat procédé que Paillenlœil tint à grand honneur, ne se figurant pas qu'il fût donné à tout le monde de régaler Guillotin.

Jeune homme, lui dit ensuite le publiciste, je vous l'ai dit, votre physionomie me plaît ; je ne doute pas que vous ne teniez bien la plume ; je vous ferai mettre la main dans le *Bien d'Autrui ;* vous y rendrez compte des mélodrames; mais lisez Bentham. Nous dînerons chez vous demain.

Paillenlœil demeurait tout étourdi de tant de condescendance. Guillotin alla jusqu'à lui prendre le bras amicalement pour rentrer chez lui, ayant besoin d'aide au sortir de table. Le long du chemin, Paillenlœil admirait comment les intérêts de la classe pauvre étaient momentanément obscurcis dans cette vaste tête par les fumées d'un vin frelaté.

Le lendemain Ledrôle dit à Paillenlœil que Guillotin ne viendrait pas au jour dit, pour cause de terribles affaires qu'il avait sur les bras. L'étudiant déplora de tout son cœur les accidents qui traversaient les desseins d'un homme si dévoué.

Les affaires étaient, en effet, terribles. Premièrement un autre chef du parti, non moins dévoué que Guillotin, mais jaloux de ses talents, le supplantait dans la rédaction du *Bien d'Autrui* Secondement des malheureux, emprisonnés par suite des complots et menées de Guillotin, commençaient de trouver mauvais qu'il fût si bien en son particulier avec les agents du pouvoir qui les tenait sous les verroux.

En troisième lieu l'honorable capitaliste qui fournissait les fonds du *Bien d'Autrui* s'avisa que Guillotin mangeait son bien à lui, sans attirer un abonné. Il fit mine de fermer sa caisse.

Enfin, Guillotin ayant poussé un libraire à publier un libelle abominable et anonyme, le livre fut saisi et le libraire jugé. L'infortuné marchand, pour se tirer d'affaire, faisait prier Guillotin de se déclarer l'auteur du pamphlet, que lui, libraire, n'avait pas lu. Mais Guillotin jugeait plus à propos de se tenir à l'abri, tandis que l'éditeur ferait pour lui cinq ans de prison ; les contre-temps mis ensemble ne laissaient pas d'inquiéter le publiciste, qui jugea prudent de quitter Paris. Il arrive chez Paillenlœil, la mine abattue, et commence les doléances dès le potage :

— Savez-vous, dit-il aux deux amis, d'où viennent les

déchirements du parti? Pourquoi tant d'égoïsme, tant de divisions? C'est que la plupart de nos amis ne sont pas d'un mouvement assez avancé.

— Voilà le mal, dit Ledrôle.

— D'un mouvement assez avancé? dit Paillenlœil, qui n'entendait pas un mot si familier et qui craignait de le laisser voir.

— Oui, reprit Guillotin, on se dit du mouvement le plus avancé, et il se trouve qu'on est encore à cent mille piques du point convenable. Vous, par exemple, Paillenlœil, qui êtes du mouvement, qu'entendez-vous par là?

Paillenlœil, troublé, vit qu'il fallait dire quelque chose de fort.

— Pour le mouvement, je doute qu'il y en ait de plus avancés que moi, et je vais tout aussi loin qu'il est possible d'aller.

— Mais enfin, Paillenlœil, quelles réformes vous dicte cette opinion?

— Quelles réformes! toutes réformes. Je veux que tout soit réformé de fil en aiguille, du sud au septentrion, de l'alpha à l'oméga; qu'il n'y ait plus ni rois, ni grands, ni riches, ni commissaires, ni caporaux, ni généraux, ni portiers; mêmes droits, mêmes biens, mêmes dignités; que tout soit décimé, fauché, rasé, nivelé, raboté, plat comme la main. J'imagine que je dis bien.

Ledrôle consulta des yeux Guillotin sur cette déclaration, et, voyant qu'il en souriait de pitié, il s'écria :

— Tu n'y es point, Paillenlœil. Voilà donc ce que tu nous donnes pour un mouvement avancé? Belles fadaises! Tu

ne te mets point seulement en marche; tu n'es qu'une tortue, une chenille, une huître, le plus rampant et le plus tardif de tous les êtres. Pour moi je me figure, en fait de mouvement, un train accéléré de chemin de fer, un ouragan, un tourbillon qui met tout pêle-mêle, et s'en va d'abord jusqu'au fond de tous les espaces imaginables. Je ne veux ni société, ni institutions, ni police, ni lois; car toute loi est un joug, prenez-y garde, c'est-à-dire la chose du monde la plus opposée à la liberté. Je veux la liberté entière, sans frein et sans limites. Point d'agriculture, point d'industrie; point de travail. Tout travail est une servitude. Vivre aux bois d'herbe et de chair crue, sans gêne et sans culotte, libre et fier comme les loups et les lapins. Voilà, Paillenlœil, ce que j'appelle un mouvement avancé.

Paillenlœil baissa les yeux sous le regard triomphant de Ledrôle, et tous deux reportèrent la vue sur Guillotin, pour le consulter; celui-ci haussa les épaules.

— Vous n'êtes l'un et l'autre que des enfants; votre mouvement n'est qu'un premier pas : les peuples ne s'arrêtent jamais.

— Où vont-ils donc, dit Paillenlœil abattu.

— J'avouera pourtant, reprit Guillotin, que Ledrôle s'est montré conséquent; c'est quelque chose en ces matières; mais Ledrôle, mon ami, je te conjure d'y réfléchir. Ta liberté absolue n'est qu'une négation de la liberté même, puisqu'elle contient la liberté de se détruire. Si le peuple en pareil état veut se donner un maître, qui est-ce qui peut l'en empêcher? Il est libre, en un mot, de n'être

pas libre. C'est une difficulté qui ne peut manquer de se présenter; car les plus forts ou les plus habiles, selon l'usage, opprimeront les plus faibles et leur feront croire qu'ils y consentent. Je m'occuperai de cette question. Peut-être si l'on crevait les yeux à tous les citoyens, ou qu'on leur taillât les bras et les jambes à la même longueur, on serait plus près de l'égalité véritable. En somme, il n'est pas aisé, comme vous voyez de déterminer la mesure du mouvement le plus avancé; c'est la faute du mot qui ne signifie rien. Quoi qu'il en soit, j'ai résolu de tenter une application de mes théories. La république n'est pas possible en France dans le temps où nous vivons; les esprits sont trop corrompus : il faut de la vertu pour une république.

— Il faut de la vertu? dit Ledrôle étonné.

— Hélas! oui, reprit Guillotin.

— Je ne m'étonne plus de la difficulté! Plût au ciel que tous nos frères fussent aussi vertueux que Paillenlœil, qui ne m'a jamais refusé un écu!

— C'est encore à lui, dit Guillotin, que nous aurons recours, c'est à lui que reviendra l'honneur d'avoir doté l'univers d'une démocratie véritable. Je le connais, il ne craindra point d'y employer sa fortune. Réalise tes capitaux, mon ami, et partons pour le Nouveau-Monde; nous y trouverons quelque terre vierge, comme il nous la faut; des hommes primitifs, comme on nous en souhaite. Un petit pays suffira; il faut, disent les philosophes, qu'une république soit petite. Il en est d'une démocratie, révérence parler, comme d'une plaie; moins elle gagne mieux en vaut. Nous aurons là nos petites lois, nos pe-

tites vues, nos petits grands hommes. Tout ce qui est petit convient à la république. Voyez Sparte, on en a fait du bruit ; ce n'était qu'une poignée de goujats qui triomphaient à voler des mouchoirs. Dès que Rome s'agrandit, ce fut une oligarchie, la tyrannie, l'anarchie, tout ce qu'il vous plaira, excepté une république. Je ne vous dis rien des États-Unis, où le roi électif s'appelle Président. Mais je vous recommande la république de Saint-Marin qui ne laisse pas de jouer un beau rôle. Il s'agit pour nous, avant tout, de trouver un peuple vierge.

— Qu'entends-tu par un peuple vierge ? interrompit Ledrôle.

— Oui, dit Paillenlœil, je crains que nous ne trouvions pas de peuple vierge.

—J'entends des hommes sortant des mains de la nature, des nations neuves qu'un législateur peut façonner comme une cire molle; tels, par exemple, que les Spartiates qui crevèrent un œil à Lycurgue, ou les Romains qui dépecèrent leur fondateur dans le Champ-de-Mars, sauf à dire plus tard qu'ils le voyaient parmi les astres. Il nous faut, vous dis-je, des hommes neufs, c'est-à-dire ignorants, brutaux, sauvages, et tenant plus de la bête que de l'homme, s'il est possible; cela est indispensable à cause des principes qu'il convient de leur proposer.

Pensez-vous qu'il soit si aisé de me croire, quand j'irai leur dire que tous les hommes sont égaux : le fort et le faible, le fou et le sage, le tortu et le droit; qu'un brave guerrier ne peut se distinguer d'un lâche ; qu'un cultivateur laborieux doit partager son bien avec le fainéant

et le veûle; que le fils d'un magistrat illustre, d'un fameux général, n'est ni plus ni moins respectable que le fils d'un simoniaque ou d'un traître; quand je leur apprendrai qu'ils ne sauraient reconnaître un maître et qu'en même temps je leur offrirai d'être le chef du gouvernement? Je vous dois après moi les premières places de l'État. Comment croire à notre désintéressement, s'ils ne sont les plus simples des hommes? Mais, de plus, en dépit de ces règles qui donnent le pouvoir à tous, le pouvoir est toujours unique et qu'il faut que quelqu'un l'exerce, et que ce quelqu'un sera moi quand je leur dirai qu'ils gouvernent eux-mêmes, faut-il encore de bons badauds pour le croire. Vous voyez donc bien qu'il nous faut des peuples neufs.

— C'est clair, dit Paillenlœil, les plus vieillis ne donnent plus là-dedans. Il est vrai qu'on ne parle plus aujourd'hui de jeune France, de jeune Italie, de jeune Allemagne, etc.; symptômes de décrépitude! dit Guillotin. Qui est-ce qui peut vouloir se rajeunir; sinon les vieux? Je crois voir un octogénaire poussif, replâtré de fard et de cheveux blonds, qui se fait appeler le jeune Oscar. Vous figurez-vous le Bas-Empire travesti en jeune Rome? Quand on est vieux, on radote; on ne rajeunit pas; aussi voyez les belles vieilleries que nous rabâche la jeune France et consorts, Barbarisme en tous sens. Il nous faut donc un peuple neuf.

— Je ne connais que ça, dit Paillenlœil tout résolu.

— Mais il nous faut aussi des fonds, et nous comptons sur toi, reprit Guillotin, qui le tutoyait en ses bons moments, c'est-à-dire quand il lui empruntait de l'argent.

— Je réfléchirai, dit l'étudiant; j'ai un père qui n'est pas plus républicain qu'il ne faut quand on lui veut tirer de l'argent.

— Ils sont tous faits de même, poursuivit Guillotin, et, pour le dire en passant, c'est ce qui retarde le triomphe de la démocratie dans nos sociétés, de quelques semaines pour le moins. Mon ami, tu réfléchiras, s'il est possible.

Huit jours se passèrent qui ne furent pas trop de temps pour fixer la résolution de Paillenlœil. Guillotin d'un côté, Ledrôle de l'autre, ne ménagèrent pas les exhortations, ne regardant point à cette monnaie en échange des bons écus du fermier. Enfin l'étudiant put extorquer à son père une centaine de mille francs avec une malédiction en bonne forme; et l'on peut dire que l'une coûtât moins que l'autre au bonhomme.

Paillenlœil, sa fortune en poche, courut chez ses amis, dont l'accueil l'étonna; Guillotin lui trouva de l'esprit dès qu'il eut dit bonjour. Ledrôle fit la remarque qu'il était bien coiffé et lui reconnut je ne sais quel bon air ce jour-là. Le publiciste, ennemi de la politesse par amour de l'égalité, lui cédait le pas aux portes, lui donnait le haut du pavé, et si l'étudiant venait à éternuer, lui disait: Dieu vous aide! quoiqu'il ne crût pas en Dieu.

Ledrôle, si détaché des mollesses du monde, lui grattait des taches qu'il découvrait sur son collet, l'invitait à se couvrir, de peur des rhumes, et le garait dans la rue des gens qui l'auraient pu coudoyer.

Paillenlœil, désormais, eut toujours raison et ouvrit le

meilleur avis. Guillotin, si violent et si absolu, se rangeait à son opinion, et, s'il en avait d'abord lâché de contraires, les faisait plier aussitôt.

Paillenlœil, d'abord étonné de ses égards, s'y habitua vite.

Il est fort doux d'être admiré; comme il est aisé de croire qu'on est digne de l'être, il se laissa faire doucement, et cela précipita son dessein.

En cinq jours tout fut disposé. Les paquets de Ledrôle furent bientôt faits : il ne possédait au monde qu'une chemise que lui avait prêtée Paillenlœil. Guillotin emporta, de plus, un portefeuille plein de vieux articles qui pouvaient reparaître chez un peuple neuf.

Ils prirent la diligence jusqu'au Havre. Les principes passaient dès lors de la théorie à la pratique. On mit les biens en commun. Paillenlœil fournit tout, ses amis rien; cela ne se pouvait autrement. L'égalité souffrit encore quelque atteinte dans les auberges. Les amis mangeaient beaucoup, Paillenlœil peu. Purs caprices de la nature qu'il faut bien laisser faire, et qui se plaît parfois à déranger le niveau théorique!

Par compensation, l'étudiant, intendant et bailleur de fonds, eut charge de traiter avec les cochers et crocheteurs, déférence qu'il fallut acheter par quelques coups de pied qu'il reçut en débattant les prix.

Sur le point de s'embarquer au Havre, il ne manquait plus à nos gens que de savoir où ils iraient, Guillotin proposait une île, quelle île? Ledrôle songeait, à part lui, à l'île d'Amour de la Courtille, les biens demeurant en com-

mun; mais il n'osa montrer le fond de sa pensée. Guillotin savait boire, jurer et insulter les honnêtes gens, mais il ne savait pas la géographie. Paillenlœil fut obligé de consulter un capitaine marchand qui n'avait point étudié les cartes, mais le monde, ce qui vaut tout autant.

— Monsieur, dit Paillenlœil, nous cherchons un peuple à civiliser.

— Monsieur, vous avez bien de la bonté, je vous en remercie pour lui.

— On m'a dit que vous pourriez nous ouvrir des vues sur le but de notre voyage?

— A mon avis n'avez qu'à rester ici, où vous aurez assez à faire. Vous n'ignorez pas qu'il y a deux sortes de barbarie, l'une qui précède les siècles civilisés, l'autre qui les suit. Nous tombons à bride abattue dans la seconde.

Paillenlœil, embarrassé, expliqua les désirs de Guillotin :

— Je vois ce qu'il vous faut, dit le marin, vous voulez un peuple imbécile? Cela se trouve encore; allez chez les Papous, ce sont d'aussi lourdes brutes qu'on puisse le désirer. Ils aiment les étrangers puisqu'ils les mangent; s'ils ne vous font pas cuire à première vue, vous verrez merveilles. Peuple neuf s'il en fut. Je ne connais au-dessous que l'huître.

— Mais, dit Paillenlœil, s'ils nous mangent?

— S'ils vous mangent, ils feront un mauvais repas et vous serez vengés.

— Comment dites-vous, la terre de Pa...?

— La terre des Papous, dans la mer des Indes, à peu

près sous la ligne, entre les grandes Moluques et la Nouvelle-Guinée dont c'est une presqu'île. Le premier mousse vous indiquera l'endroit les yeux fermés, et je vous indiquerai, moi, un joli brick qui vous portera là-bas en touchant à Valparaiso. Il est commandé par le capitaine Latrique, un de mes amis.

— Le nom me plaît, dit Paillenlœil son calepin à la main, il sent son prolétaire et son ami de l'égalité.

— Quant à cela vous serez contents ; c'est un homme à vous traiter comme ses matelots, qui sont des nègres.

Paillenlœil écrivit ces indications et remercia le capitaine.

Il n'y avait point de temps à perdre, le brick était sur le point de partir. Les trois amis coururent chez le capitaine Latrique, qui leur parut bref dans ses discours.

— Capitaine, dit Paillenlœil, nous allons à la Nouvelle-Guinée former de grands citoyens?

— Il vous en coûtera mille écus par personne.

— Mille écus par citoyen?

— Je parle du passage.

— Daignez prendre en considération la mission philanthropique dont nous voulons bien nous charger. Demandez à mon ami Guillotin, nous allons là-bas répandre la lumière, proclamer les droits de l'homme, créer des gazettes et destituer des mouchards.

— Ce sont vos affaires.

Paillenlœil vit bien qu'il n'avait plus qu'à compter les mille écus par passager ; ce qui faisait pour les trois neuf mille livres, vieux style, première dépense assez forte pour

l'émancipation des Papous. Il sentit que la liberté est le plus cher des biens.

Le lendemain, par une brise gaillarde, soufflant de terre, le capitaine Latrique mit à la voile. Nos amis furent occupés des premières distractions du voyage, et notamment le mal de mer qui faillit leur tirer les entrailles du corps à force de vomissements.

Paillenlœil ne put s'empêcher de penser que de si grosses coliques étaient trop payées de neuf mille francs.

Ledrôle, changeant d'avis, s'écriait qu'on le redescendît à terre; mais comme on était déjà loin, on lui offrit de le descendre dans l'eau, ce qu'il refusa; pour Guillotin, il ne remuait point et ne soufflait goutte, raide, pâle et puant comme un mort, rouvrant à peine un œil égaré, et ne tenant plus à rien dans le monde. Dans cet état, il eût volontiers avoué qu'il ne savait pas la grammaire, qu'il ne croyait pas du tout qu'on pût affranchir les cochers de fiacre, que c'était se moquer de parler de république en nos temps; qu'il y avait trop de gens près à trahir leur conscience pour une pièce de quinze sous; qu'il n'avait de sa vie réfléchi à ses opinions; qu'il les soutenait sans savoir pourquoi ni comment, et qu'il était, lui nommément, le plus ignorant et le plus méprisable de tous les drôles, y compris Ledrôle là présent. Heureusement pour Guillotin, nul ne s'avisa de l'interroger.

Le mal eut son cours et que trop, puis il cessa, et, comme dit l'Italien, *passato il pericola*... L'insolence renaît. Les trois amis, à peine guéris, trouvèrent que lorsqu'on avait le bonheur de n'avoir plus le mal de

mer, à bord d'un navire, on s'ennuyait encore beaucoup.

Pour se distraire, ils regardèrent de quelle façon le capitaine gouvernait son équipage, parce que, disait Guillotin, on trouve à s'instruire partout ; on peut conclure du petit au grand, et qui mène bien vingt hommes en pourrait mener mille, ce qui revient à la maxime alimentaire qu'un plat de deux suffit pour sept, laquelle s'est tant trouvée démentie dans tant de dîners bourgeois.

Ils virent donc, en étudiant les manières du capitaine, dont ils auraient attesté le civisme, qu'il procédait volontiers par coups de pied et coups de poing, moyennant quoi il était exactement obéi. Mais Paillenlœil fut révolté de ces traitements ; on tomba d'accord qu'ils attentaient à la dignité humaine aussi bien qu'à l'économie animale de l'indivision. Guillotin reconnut les restes du hideux despotisme qui avait si longtemps pesé sur l'Europe ; il en prit occasion de déclamer contre l'incurable corruption de nos États vermoulus.

A ce sujet, il rappela qu'en de pures républiques et dans les démocraties les plus parfaites qui eussent réjoui l'univers, aux beaux temps de Rome et de Sparte, qui, à la vérité, n'avaient point alors de marine, le centurion, en cas pareil, ne détachait au délinquant que cent coups de son cep de vigne, bois dur et noueux, mais spécialement consacré aux corrections militaires, ce qui est toujours honorable.

Quant à Sparte, ajoutait Guillotin, le magistrat chargé de l'éducation des fils de famille, les envoyait voler de la viande et du bois pour faire la cuisine. S'ils volaient

adroitement, tout allait bien ; s'ils n'étaient que de petits voleurs timorés qui se laissent surprendre, ce même magistrat leur appliquait également une centaine de coups de verges, peu plus, peu moins. Voilà comme j'entends la correction dans un État bien policé.

— Cent coups de verges! dit Paillenlœil, je ne vous cache pas que cent coups de verges m'étonnent dans une république.

— Ils sont indispensables ; faut-il bien que le supérieur soit obéi : il ne saurait l'être toujours sans quelques coups de verges.

— Voilà ce à quoi la république devrait pourvoir, si c'est possible. Autrement, je préfère le simple coup de pied de Latrique.

— Malheureux! tu blasphèmes! Latrique n'a aucun droit de te donner son coup de pied ; tu le reçois, ce coup de pied monarchique, du consentement d'un seul, tandis que la république te l'applique du commun consentement, ce qui le légitime à tes yeux. Tout le monde d'un commun accord veut qu'on te donne des coups de pied.

— Tout le monde est un sot.

— Sot toi-même, puisque ta volonté particulière est comprise dans cette volonté générale. Tu consens toi-même à ce qu'on t'assomme de coups de pied.

— Ils en ont menti, je ne consens pas, je retire ma volonté particulière, et je rends les coups de pied à tout le monde que tu dis.

— Oui, sans doute, dit Guillotin pensif, c'est une de ces petites difficultés qui inquiétaient Jean-Jacques quand il

avouait à la fin du *Contrat social*, qu'il n'avait écrit qu'une rêverie impraticable, et qu'on ferait bien de n'en pas croire un mot. Peut-être alors diras-tu qu'il était inutile de l'écrire, et qu'il en est comme d'un prédicateur qui ajoute après un sermon chaleureux : Prenez-y garde! je vous ai menti. Mais qu'importe ? Jean-Jacques est conséquent quand il insinue doucement de marcher à quatre pattes. Ledrôle avait raison ; retiens-le, Paillenlœil : toute loi est un joug. La liberté absolue est impossible, parce qu'elle contient la liberté de se détruire. Tu trouveras toujours de grandes majorités qui ne voudront point être libres. Consulte les portiers là-dessus. Il faudrait détruire l'influence de la force et de l'or, l'espérance et la crainte. Jean-Jacques sentait tout cela et ne savait qu'y faire ; c'est pourquoi il avoua sur la fin de sa vie qu'il avait écrit tant de sottises. Ce fut son mot. Néanmoins je ne saurai souffrir les abus de pouvoir de cet impertinent capitaine.

Il fut interrompu par une scène qui donnait matière à la glose. Le second du capitaine s'étant enivré mettait le désordre à bord, Latrique se jeta sur lui ; le second résista. Mais le capitaine fut le plus fort et jeta son homme à fond de cale comme une balle de coton. La lourde chute du corps glaça d'horreur les passagers ; mais, la chose faite, le capitaine, homme apoplectique, épuisé par l'effort, tomba lui-même comme un bœuf sur le pont du navire, privé de sentiment.

— Il fait bien, s'écria Guillotin le voyant par terre, de se soustraire au châtiment : j'allais l'assommer. Eh quoi donc ! vous êtes ici vingt matelots bien taillés, bien tra-

pus, bien trempés, et vous vous laissez mener à la gaule, comme un bétail, par cet ignoble argousin qui râle sur ces planches. Tudieu, mes amis! ne sommes-nous pas tous égaux? N'a-t-on point inventé les droits de l'homme? N'avez-vous pas lu Babeuf? Je ne l'ai pas lu non plus, mais le simple bon sens vous marque votre conduite. Un philanthrope demanderait cinq cent mille têtes; je ne vous demande que d'achever ce misérable; de quel droit vous rosserait-il plutôt que vous, lui? Nous sommes tous frères, que diable! Je conclus qu'il faut qu'on le pende, tandis qu'il n'y songe pas.

Cette allocution fut accueillie par ces mines hébétées d'une multitude grossière à qui l'on propose quelque chose d'extraordinaire. Quelques matelots grommelèrent qu'ils se régaleraient volontiers de piétiner un peu le patron, n'était la crainte que le commissaire Guillotin descendît auprès du second, dans l'espoir de s'entendre avec lui, s'il lui restait le souffle. En effet, celui-ci goûta les théories républicaines autant que le pouvait un homme si assommé.

Mais tandis que Guillotin était à la cale, un homme de l'équipage, qui se mêlait de chirurgie, jugea plus charitable, malgré la harangue du publiciste, de saigner le capitaine. Guillotin remontant, trouva donc M. Latrique, revenu de sa pamoison, humant l'air doucement comme si de rien n'était; sur quoi Guillotin, comme tous les traîtres, dissimula. Je crois que Latrique dissimulait.

Un matin, les passagers s'éveillèrent en vue d'une terre. Le capitaine, qui envoyait chercher de l'eau, fit demander

aux trois amis s'ils ne seraient pas bien aise de visiter la côte : c'était les prier de noces.

L'île n'était pas des plus riantes, ce n'était qu'un rocher : un sol âpre, inégal, couvert de mousses et d'arbres chétifs; mais les matelots, ayant à s'occuper, invitèrent les passagers à s'avancer dans l'intérieur. Ceux-ci donc coururent de çà, de là, sans trouver qu'une végétation malingre, des terrains rocailleux, point de gibier, rien de plaisant.

Le soir, ils revinrent harassés de fatigue; mais le canot avait disparu. Ils trouvèrent au lieu du débarquement leurs paquets et leurs malles proprement rangés, avec une lettre cachetée au goudron où ils lurent ceci :

« Mes Frères,

» Averti du soin charitable que vous preniez d'établir l'égalité parfaite à mon bord, je vous fais savoir que mon équipage n'est pas digne de vos bienfaits. Nous ne sommes que des égoïstes incapables de vous écouter.

» Puisque vous êtes si pressés dans l'application de vos principes, vous ne serez pas fâchés de les développer, au détriment des Papous, sur cette terre où je prends la liberté de vous déposer. Le peuple y est d'autant plus neuf qu'il n'existe pas encore; mais vous y trouverez beaucoup de pingouins. La chair de cet oiseau n'est pas bonne à manger.

» Je ne doute pas que vos soins ne viennent à bout d'accroître la population du nouvel État. C'est le précepte capital de vos grands politiques.

» Bien du plaisir,

» Signé Latrique, pour vous servir. »

Dire le désespoir de ces pauvres gens, c'est chose impossible : ils ne pouvaient croire d'abord à cette cruelle plaisanterie ; ils courent les baies, les criques, tous les détours de la côte ; point de canot. Enfin, montés sur un morne, ils virent à l'horizon un point noir, qui n'était autre que le joli brick *la Chimère*, capitaine Latrique, s'éloignant à toutes voiles.

Guillotin se renversa sur le sable dans un accès de male rage qui le laissa perclus. Ledrôle fut frappé de stupidité, mais cela fut peu sensible, ne tranchant guère de son état ordinaire. Paillenlœil vérifia le nombre de ses paquets, puis dit à Ledrôle :

— Mon ami, ce Latrique n'est pas sans délicatesse : après un tel procédé contre les personnes, il n'en coûtait rien de garder les paquets.

Mais, retrouvant jusqu'au portefeuille qui contenait en papiers toute sa fortune, il poussa un cri de joie :

— Nous sommes sauvés ! Ils ont laissé l'argent, et j'ai ouï dire à mon père que l'argent suffisait partout !

— Ne sais-tu point, imbécile, que l'île est déserte ; des millions ici ne te serviraient point à prendre seulement un pingouin, quoiqu'ils ne soient pas bons à manger.

Là-dessus, nouvelles larmes. Le chagrin même empêcha Paillenlœil, si accoutumé jusque-là aux déférences de ses amis, de remarquer les crudités nouvelles de Ledrôle.

Ils partagèrent ensemble une boîte de pastilles au chocolat qui se trouvait par hasard dans une valise. Ce fut leur souper. Mais la douleur ferma leur estomac. Ils se

couchèrent sur les ballots et tombèrent dans un sommeil qui n'était qu'un excès d'accablement.

Guillotin ne se ranima que le lendemain. Livré, tandis que ses compagnons dormaient, à des réflexions de tout point fort pénibles, il fit un retour sur lui-même. A quelque chose malheur est bon, dit le peuple. Cela fut vrai de Guillotin; jamais révolution plus subite, plus radicale, plus salutaire, ne s'opéra chez un révolutionnaire; il se jeta à genoux, levant les mains au ciel, détesta ses égarements, et demanda pardon à Dieu d'avoir vécu jusque-là sans s'inquiéter de la belle figure qu'il ferait au moment de la mort, qui est toujours, quelque opinion qu'on ait, un passage fort délicat.

Il réveille ses compagnons, les embrasse en pleurant, toutefois les console et leur tient ce discours :

— Ah! mes pauvres amis, tout masque tombe dans une telle extrémité. Regardez-moi, je suis un misérable, et sans doute vous ne valez pas beaucoup mieux. Il n'est guère d'opinion dans le monde qui ne soit doublée de passions et d'intérêt. On n'est que des coquins pétris de bassesse et de vanité, et l'on parle de dévoûment, d'honneur, de patrie, de bonheur du peuple! Je ne saurais plus vous cacher que je n'ai jamais voulu, dans le fond du cœur, que de l'argent, du crédit, des honneurs, et ne rien faire; c'est-à-dire tout ce qui tend à l'oppression du prochain. Ledrôle, s'il veut être franc, dira qu'il marchait sur mes traces, selon ses petits moyens. Et toi, Paillenlœil, quoique moins mauvais, tu n'étais qu'une bête; souffre cette franchise dans cette heure suprême. Le ciel nous a punis;

nous sommes, pour ainsi parler, retranchés du monde, n'en gardons aucune misère : vivons en frères, aimons-nous, soutenons-nous; aussi bien est-ce le seul moyen de supporter la vie misérable qui nous est réservée, si l'on peut encore appeler cela une vie. Plus de détours, d'égoïsme, de méfiance, de prétentions : l'amour, la paix, la concorde, la fraternité. Notre intérêt est le même, ne soyons qu'une âme en trois corps. Le malheur rapproche les hommes; tout le premier je me sens pris pour vous d'une tendresse incroyable : vous êtes véritablement désormais, mes amis, mes parents, ma chère et unique famille; partagez donc ce sentiment, et Dieu satisfait nous prendra peut-être en pitié.

Il pleurait fort, disant cela. Ledrôle lui-même semblait tout contrit; tous trois alors, ouvrant les bras, s'embrassèrent avec effusion. Paillenlœil, qui n'était point au fond sans principes, fut touché surtout de la fin de l'allocution.

— J'aurais cru, dit-il à Guillotin, que tu n'avais nulle crainte de Dieu.

— Comment ne craindrais-je pas Dieu, mon ami, moi qui crains les coups de bâton?

— Tu te vantais au moins de n'y pas croire. Je ne parle pas des coups de bâton, tu en as assez reçu. Voici toujours un beau changement; il n'est plus question apparemment de mouvement, du bonheur des masses et de réformes électorales.

— Tu me fais honte de mes observations; laissons cela aux pays malheureux qui ont des journaux, des factions, des consciences à vendre et du temps à perdre.

— Oh! mon ami! au contraire, s'écria Paillenlœil, c'est ici le cas ou jamais d'expérimenter nos spéculations. La fraternité que tu nous proposes n'est-elle point ce qu'on a rêvé de meilleur en fait de démocratie, d'égalité de droits, de parfaite constitution politique? Il est vrai que nous ne sommes que trois, mais notre bonheur n'en est que plus sûr. Çà, çà, nous allons résoudre le problème. Prenons courage, et procédons à la pratique par l'inventaire des bagages, que nous partagerons fraternellement.

Paillenlœil en ceci fut d'autant plus généreux, que tous les bagages lui appartenaient. Guillotin n'avait pas ses manuscrits; Ledrôle, rien : l'un valait l'autre.

Ils trouvèrent dans les valises quelques couteaux, des canifs, des rasoirs, une paire de pistolets, qui acquéraient un prix inestimable; le tout fut équitablement partagé.

— D'ailleurs, dit Paillenlœil, partagé ou non, il n'y a plus ici ni tien, ni mien : toute proie, toute chasse, toute conquête sur ce sol ingrat nous doit profiter également; partant plus de cérémonies.

Ledrôle et Guillotin, touchés à leur tour, embrassèrent le bon Paillenlœil. Autrefois ce n'eût pas été sans grimace et sans arrière-pensée; mais ils étaient pour le présent de la meilleure foi du monde, et ce résultat valait bien la peine d'être abandonné sur un roc.

Cependant ils utilisaient fort à propos les menus ustensiles qu'ils avaient retrouvés. Avec les couteaux et les rasoirs ils coupèrent de petits piquets qui devaient soutenir un toit; ils allumèrent du feu avec leur briquet. Au moyen de fils et de cordons, ils tissèrent de mauvais engins à

prendre du poisson sur la côte. Ils taillèrent aussi des bâtons pour chasser aux pingouins, et, quoi qu'en eût dit Latrique, il fallut bien les manger.

Tant que durèrent ces premiers travaux, la plus parfaite union régna parmi les colons, et Paillenlœil conserva l'espoir de supériorité que lui avait acquise ses cent mille francs jadis, et tout récemment sa belle conduite.

Or les hardes et les outils s'usaient dans les rudes travaux que commandait la nécessité; il est vrai que nos hommes avaient trouvé par compensation une grotte sèche, qui leur servait de maison; ils s'avisèrent de tresser le varech et d'en façonner des habits suffisants; ils remplacèrent les outils les plus nécessaires avec des pieux durcis au feu et des cailloux aiguisés ; enfin ils s'accoutumèrent à leur misère, comme il arrive dans les pires conditions; mais le tout se fit, je ne sais comment, au préjudice de la considération de Paillenlœil, laquelle ne fit que décroître au profit de celle de Guillotin.

On se doute que Ledrôle, en son temps, était un notable et lâche fainéant. Le naturel ne se réforme pas, comme il y parut dans les travaux que les amis faisaient ensemble ,ou plutôt que Ledrôle laissait faire aux autres. Il en cédait volontiers sa meilleure part à Paillenlœil; et si ce dernier portait plainte, l'autre cherchait chicane, alléguait sa santé, son peu d'habitude, et que d'ailleurs rien n'était réglé entre eux là-dessus.

Au demeurant, Paillenlœil se montrait bon diable, toujours content et pliant aisément. Mais, tandis qu'il taillait, piochait, pâtissait et chassait vaillamment pour la com-

munauté, Ledrôle, recherchant Guillotin, lui tint ces propos et autres semblables :

— Corbleu, mon noble ami, je trouve de tout point ta conduite héroïque. Ta générosité à nous ouvrir ton cœur en arrivant, ta condescendance, ta modestie, sont des choses que je ne me lasse point d'admirer. Nous te sommes si inférieurs à tous égards! Quelle sagesse n'as-tu pas mise à régler nos rapports communs! L'ancien avait raison qui disait : *Omnia mecum porto;* ce qui signifie, je crois, qu'il n'avait pas de bagages. Le mérite surnage partout. Nous sommes assurément égaux, puisque tu le dis, mais tu nous dépasses, même en ce désert, de toute la hauteur de ton génie.

— Ledrôle, dit Guillotin avec dignité, ton amitié s'exagère peut-être mes faibles talents.

— Allons, point de cérémonie avec moi. Je te connais de longue date: il serait absurde de nier que tu ne sois le plus habile de nous trois.

— C'est un mince mérite, mon ami; je crois, en effet, que j'étais né pour les grandes affaires. C'est l'étude qui m'a manqué.

— Vois pourtant comme tes talents se sont fait jour ici, malgré les circonstances. Nous formons une république, mais tu es la tête de cette république. Je veux dorénavant te donner ton titre, je t'appellerai président.

— Doucement, Ledrôle, tu vas tout de suite aux qualifications; sais-tu qu'elles portent atteinte à l'égalité?

— L'égalité détruit-elle la vérité? Est-il vrai que tu nous diriges? est-il vrai qu'aucun État ne se passe de directeur?

Est-il vrai que cet honneur te revient justement à cause de ton mérite; réponds à cela, président.

— Je vois que tu profites dans nos entretiens, mais il est convenable de prendre là-dessus l'avis de Paillenlœil.

— Paillenlœil sera de mon avis; et puis, que parles-tu de Paillenlœil! C'est un homme, entre nous, qui n'est bon qu'à fagoter, charrier, fendre du bois; un être tout matériel qui est trop heureux d'être tombé dans une association juste et désintéressée comme la nôtre. Réduit à ses seules ressources, dans tout autre État il eût porté les crochets.

— Il y a du vrai dans ce que tu dis; mais tous les hommes sont également honorables dans une police bien réglée.

— Règle donc la nôtre, car je ne puis venir à bout d'honorer Paillenlœil. On ne sait d'ailleurs sur quel pied danser; il faut tout régler, afin qu'on ne puisse plus tard revenir sur le contrat.

— Eh bien! oui, Ledrôle, ton souci est d'un bon politique, j'y rêverai.

Cependant tout allait pour le mieux dans la meilleure des républiques possibles, et si Paillenlœil se plaignait encore, Ledrôle avait à dire que rien n'était marqué par le règlement, mais qu'on l'allait faire; ce qui fit aussi désirer à Paillenlœil qu'on le fît.

Guillotin ayant pris jour, les trois amis se réunirent solennellement en manière d'États généraux, sur un quartier de roc et dans le plus grand ordre, malgré le tumulte presque inévitable dans ces sortes d'assemblées.

Guillotin ouvrit la séance par l'exposition des matières

qu'on allait traiter; mais Ledrôle demanda la parole après lui, pour exprimer le premier vœu des parties contractantes.

— La première chose à fixer, dit-il, c'est la forme de l'assemblée, qui doit être présidée comme toutes les assemblées du monde. Autrement, nul ordre. La présidence te revient, ô Guillotin, comme au plus habile de nous trois. C'est la volonté générale, car Paillenlœil est de mon avis.

— Volontiers, dit Paillenlœil.

— Il faut pareillement, poursuivit Ledrôle, un magistrat suprême, électif, révocable ou non, pour diriger la chose publique. La communauté confère cette dignité à ce même président pour les mêmes considérations.

— N'est-il pas vrai, Paillenlœil?

— Qu'à cela ne tienne.

— Tu es donc, ô Guillotin, proclamé, d'un vœu unanime magistrat suprême de la commune : Vive la république et meurent les tyrans!

Paillenlœil, échauffé par ce transport, laissa pareillement éclater son enthousiasme. Guillotin essuya une larme.

— Mes amis, dit-il, je suis touché du choix dont vous m'honorez d'un si bon accord, je m'efforcerai de me rendre digne de votre confiance. Mais il faut, pour mon soulagement et ma garantie, que je sois aidé dans mes délicates fonctions par un homme actif, intègre, zélé pour le bien de l'État, et qui sera comme une espèce de pouvoir administratif. Je crois que cette charge convient à Ledrôle.

— Elle me convient, dit Ledrôle.

— Et moi, dit enfin Paillenlœil, qu'est-ce que je suis? quel pouvoir?

— Toi? tu es le souverain, tu es le peuple, tu es le pouvoir comme nous, puisque nous ne faisons qu'un; tu est même au-dessus de nous, puisque nous te servons; nous t'épargnons la peine, et notre besogne n'est que pour ton bien. Toutes les terres t'appartiennent : tu n'as qu'à les cultiver; tu ne nous dois que la subsistance, car il est vrai que toute peine mérite salaire. Si tu n'es pas content, tu nous casses aux gages. Tes réclamations seront toujours écoutées. Au besoin, l'insurrection est à ton service; l'insurrection est le plus saint des devoirs, quand on est le plus fort, s'entend; sinon, c'est une sotte chose, car on est pendu. Nous tâcherons de ne pas te pendre, cela ne sied pas entre amis. Mais ne t'insurges pas, c'est le plus sûr. Au reste, jouis de tous tes droits, tu as le droit de planter, bêcher, chasser, bâtir pour le bien de la commune. Ton travail y sera organisé, j'en réponds, ou jamais. Tu as le droit d'émettre librement tes opinions sur tous les sujets et par toutes les voies possibles. Tu jouis de la liberté de conscience et de toutes sortes d'autres libertés précieuses et satisfaisantes. Tu es libre comme l'air. Que veux-tu de plus?

— Moi, rien : je suis satisfait.

— Eh bien, dînons, que nous apportes-tu aujourd'hui?

Paillenlœil humblement présenta trois crabes et six petites huîtres qui lui avaient bien donné de la peine à les aller détacher parmi les roches.

— Cet animal se néglige, dit Ledrôle. Peux-tu bien offrir un si piteux dîner à notre président? Dorénavant, me voilà autorisé : je te surveillerai.

— Çà, çà, dit Guillotin, selon le partage équitable des charges, c'est à mon tour aujourd'hui de faire la cuisine. Je tiens à donner l'exemple de l'exactitude et de l'obéissance aux lois. Passez-moi le coquemard.

— Comment ! s'écria Ledrôle, le président faire la cuisine! Une telle dignité, un si rare esprit ravalés à cette œuvre servile! c'est ce que je ne souffrirai jamais.

— Laisse, mon ami ; le mérite n'a rien à faire ici, dit le généreux Guillotin, et si ma dignité semble m'exempter de cet office, la tienne t'en exempte de même.

— Mon Dieu! que de raisons, dit le bon Paillenlœil, laissez cela tous deux : j'aurai fait en un tour de main.

On se garda de le contredire. Les apprêts ne furent pas longs. Les trois amis prirent place au festin, assis sur des billots, et l'on but à la nouvelle constitution de l'eau d'un ruisseau voisin, puisée en des écailles d'huîtres; à quoi Ledrôle ajoutait parfois amoureusement :

— A la santé de M. le président! Puisse le ciel combler de biens ce grand homme!

Paillenlœil l'imitait volontiers, sans malice; mais il ne laissait pas d'être surpris de ces grandes politesses.

Après le repas, de M. le président et son adjoint s'étendirent mollement sur la mousse, pour faire la méridienne, et Paillenlœil, pressé dans ses travaux, s'en retourna ficher des piquets, prendre des pingouins et pêcher des huîtres pour le souper. L'ouvrage, d'ailleurs, ne lui man-

quait pas, car il devait construire une hutte spacieuse pour Guillotin, n'étant pas convenable que le premier magistrat logeât sans dignité dans une caverne. Ledrôle même voulait loger à part ; c'est pourquoi, se levant de temps à autre pour examiner la besogne de l'administré, il le gourmandait, disant à tout propos : — Le président l'entend ainsi... M. le président veut être bien servi... Il convient de faire honneur à notre président.

— Ah çà ! lui dit un jour Paillenlœil d'un grand sang-froid, que veux-tu dire avec tes honneurs à M. le président? Guillotin a-t-il fait peau neuve? N'est-il plus notre frère et ami, et tant de flagorneries ne blessent-elles pas la stricte égalité?

— Tu n'as pas lu l'histoire, répliqua Ledrôle, car tu sauras que tout magistrat était glorifié dans les bonnes républiques. Le consul, à Rome, marchait précédé de haches, appareil paternel et significatif. Les archontes d'Athènes étaient, je crois, escortés de cent-suisses. Le magistrat représente la loi : on lui doit des honnêtetés. Tu m'en dois à moi-même, car je suis aussi magistrat.

— Une honnêteté en vaut une autre, et, s'il faut le dire, je trouve qu'on me traite bien cavalièrement.

— C'est dans l'ordre, tu représentes la foule du peuple.

— Mais, malheureux, est-ce à toi de te plaindre, toi l'unique objet des soucis du gouvernement?

— Oh! dit Paillenlœil jetant son outil, puisque le gouvernement s'intéresse à moi, il me permettra de me reposer. C'est assez d'ouvrage pour aujourd'hui.

— Paillenlœil, il vous est enjoint d'achever ce paillis;

— Achève-le, si tu peux ; pour moi, je m'en vais. Chacun son tour.

— Je t'assigne, s'écria Ledrôle, par devant Guillotin, comme rebelle aux lois et refusant les contributions à l'État.

Mais Paillenlœil s'en alla comme il l'avait dit. Comme il l'avait dit aussi, Ledrôle porta la plainte au président, lequel, quand le délinquant vint souper le soir, lui lava la tête et lui représenta comme quoi il avait manqué à la chose publique. Peu s'en fallut qu'on ne l'envoyât coucher sans souper. Paillenlœil convint de ses torts et promit de mieux faire.

A quelque temps de là, un monstre inconnu, qui n'était autre qu'un veau marin, s'étant montré sur la côte, Paillenlœil fut requis de prendre les armes pour voler à la défense de la commune. En sa qualité de peuple, il fournissait l'armée.

Il se trouva qu'au lieu d'un phoque, c'en était une troupe ; il en tua quelques-uns, mais ils faillirent lui rompre les jambes à grands coups de queue.

A son retour, il obtint le grand et le petit triomphe.

Guillotin le harangua. Ledrôle battit des mains, et le triomphateur s'alla coucher éclopé pour huit jours. Ses amis mangèrent les ennemis morts à l'huile, car la chair des phoques en rend beaucoup.

A peine rétabli, Paillenlœil dut reprendre ses travaux à la hâte, qui ne laissaient pas d'être multipliés, d'autant qu'on avait résolu tout récemment de défricher quelques acres de terre. Il eût pris son mal en patience si Ledrôle

n'avait mis, fort mal à propos, de grandes rigueurs dans son contrôle, par excès de zèle à bien remplir sa charge.

— Mon ami, lui dit un jour Paillenlœil, je te déclare que tu m'ennuies et je prétends que tu me laisses travailler à ma guise.

— C'est-à-dire que tu ne ferais rien.

— Mais vous autres, magistrats, travaillez-vous donc tant, et n'est-il pas fort inégal entre nous, tant à l'égard du travail que des mauvais traitements?

— Tu es un insolent raisonneur, déjà jugé pour ce fait et dûment admonesté. On ne sera pas si clément à l'avenir, et je saurai bien te plier à ton devoir, moi, ton supérieur.

— Tu le prends bien haut, mon ami Ledrôle, avec un homme qui t'a prêté des souliers.

— Je vais te les rendre, dit l'autre en levant le pied.

— Il fit mine, en effet, de charger le peuple; mais Paillenlœil, qui s'était fortifié dans les travaux tandis que ses maîtres s'amollissaient dans la paresse, Paillenlœil, dis-je, le prévint, saisit sa jambe en l'air, le jeta par terre, et s'apprêtait à lui fouler le ventre quand Guillotin parut fort à propos.

— Eh quoi! s'écria-t-il, quel attentat contre la fraternité? Tu te révoltes, Paillenlœil?

— Serviteur à la fraternité, je ne suis pas le frère de ce butor, et quant à l'égalité il a pu voir si ses poignets valent les miens.

— La question n'est pas là; quel est le sujet du différend?

— Le sujet est que ce grand lâche prétend que je travaille comme un nègre et qu'il ne fait rien, lui, que me

tourmenter, à quoi je pourrais ajouter que tu l'imites passablement.

— Doucement, mon ami, point d'injures à l'autorité; faut-il prouver encore que le gouvernement a ses charges et qu'il travaille incessamment à ton bonheur? Il sera pourvu à la difficulté présente. En attendant, je te déclare qu'il ne t'es permis, sous aucun prétexte, de te faire justice toi-même; ces attentats seront à l'avenir réprimés comme il convient.

— Que diable veux-tu que je fasse contre des injustices si manifestes?

— N'as-tu pas le droit de remontrances. Porte ta plainte; mais avec calme, entends-tu bien, en forme solennelle et devant la commune assemblée.

— Si tu me promets qu'on y fera droit, je me rends; je conviens que je fus un peu vif, mais le cœur n'y était pour rien. Oublions cette scène, Ledrôle, et sans rancune.

Il tendit la main au malheureux administrateur qui bouillait de honte et de colère, mais qui n'en laissa rien voir.

On aurait pu croire les différends apaisés; il s'en fallait de beaucoup. Ledrôle, qui doublait pour Guillotin son vocabulaire de titres honorifiques, lui représenta la difficulté de mener un homme aussi indocile que Paillenlœil. Il n'épargnait nulle occasion de dauber son concitoyen. Les charges de Paillenlœil allaient croissant au lieu de diminuer; non-seulement il eut tout le soin de la chasse, de la pêche, de l'agriculture, des bâtiments

et du service militaire, mais ces messieurs raffinaient de plus en plus sur la cuisine et devenaient fort difficiles. Ledrôle, en outre, était ulcéré par le souvenir de l'affront qu'il avait reçu.

— Il est vrai, disait Paillenlœil, que j'ai la ressource des remontrances. Oh! bien, je ferai des remontrances, et de belles, j'en jure.

Il passa huit jours sans ser tenir sa promesse; mais enfin un matin, n'en pouvant plus de lassitude et d'indignation, il annonça, vers l'heure du repas, qu'il avait résolu de faire des remontrances, et qu'on n'avait qu'à les accueillir solennellement.

— Remontre, mon ami, remontre, dit Guillotin, ne te gêne pas; mais tu ferais mieux d'attendre que nous ayons déjeuné. Que nous donnes-tu ce matin? je suis bien dégoûté du pingouin; ah! Paillenlœil, tu nourris bien mal ton gouvernement, qui te nourrit pourtant du lait des saines doctrines.

Paillenlœil mangea sans rien dire, à son tour toutefois, car Ledrôle présentait d'abord les meilleurs morceaux à M. le Président, et choisissait après lui.

Quand on eut mangé, Guillotin voulait rire, mais le plaignant revenant à son propos :

— Voyons, dit le Président, les remontrances de Paillenlœil.

— Elles ne seront pas longues, j'ai seulement à dire que je travaille trop, par la raison que vous ne faites rien; qu'il y a entre nous l'égalité de l'âne à son maître. J'ai les charges, vous les biens, ce train-là me blesse.

— Voilà parler bien insolemment, dit Ledrôle.

— Tais-toi, lui dit Guillotin, la modération sied à l'autorité, même quand on en manque envers elle. Je vous donne à savoir, citoyen Paillenlœil, que tous les États du monde, démocratiques ou non, en usent comme nous. Les magistrats gouvernent, le peuple laboure, fabrique et trafique.

— Les arts libéraux même lui sont permis. Qui t'empêche, Paillenlœil, de cultiver les arts libéraux? Oh! que l'on dit bien que les peuples sont indociles! que devenait le peuple romain en désaccord avec les magistrats? il se retirait sur le mont Aventin et déchirait le sein de la patrie. Je conclus, Paillenlœil, qu'il faut rentrer dans le devoir.

— Vous m'aiderez à tailler mes bûches?

— Mon ami, considère la loi des capacités que tu connais bien. Voudrais-tu qu'un homme comme moi, qui se pique de hautes spéculations et dont la force d'esprit s'est accrue aux dépens du corps, voudrais-tu que ton supérieur à tous égards, consumât son temps en quelque basse besogne? J'en dis autant de Ledrôle, qui aspire à me comprendre et qui peut-être y réussira. La nature, en te refusant les dons de l'esprit, t'a prodigué ceux de la matière; tu as le poignet ferme et les reins robustes, c'est à toi de charpenter.

— Et vous ne me donnerez point un coup de main?

— Non, en vérité, car nous ne saurions renverser les lois de la nature.

— Oh! bien, dit Paillenlœil, je me retire sur le mont Aventin.

Cela dit, il disparut, laissant les magistrats fort pantois, car ils prévoyaient qu'il se suffirait bien à lui-même, non pas eux; là-dessus, ils tinrent conseil, mais ils ne trouvèrent nul expédient; tandis qu'ils se consultaient, la nuit vint et tout ensemble l'heure du souper. Paillenlœil n'était plus là pour fournir ses œufs de tortue. Il fallut se coucher sans souper, chose toujours cruelle pour des législateurs. Ceux-ci, d'ailleurs, ne savaient ni fermer, ni fortifier les palissades qui mettaient, la nuit, la commune à l'abri des bêtes.

Une nuit qu'on passe l'estomac vide et l'œil ouvert, est d'ordinaire assez mauvaise. Les roses du matin ne furent pas plus riantes. L'appétit se fit sentir, aiguisé de frais, et rien à frire, comme la veille.

Guillotin fut d'avis que la situation n'était plus tenable, et Ledrôle s'écria qu'un tel outrage à la foi jurée criait vengeance.

— Mon président, écoute, Paillenlœil est vigoureux, je l'avoue : il nous rosserait l'un et l'autre séparément; mais à nous deux, nous le mâterons. L'union fait la force : les pièces de deux sous le disent en France. Tel que tu me vois, j'ai appris la savate du temps que j'étudiais à Paris le droit des gens. Dans les émeutes j'ai assommé un grand garde municipal d'un seul coup de pavé. Il est vrai que je lançais ma pierre d'un sixième étage. Toi-même tu manies la canne plombée non moins légèrement que la plume; tu connais l'escrime du bâton, et quoique tu sois entré en connaissance par les épaules, ces premières expériences ne marquent que mieux. Paillenlœil se révolte, déclarons la guerre.

— Il est vrai que, malgré ma répugnance, c'est le seul parti qui nous reste. Tout gouvernement a le droit de se conserver; c'est une maxime qu'on n'apprécie que lorsqu'on gouverne. Prenons les armes pour le maintien des lois, Ledrôle, et de la cuisine.

Ils prirent des crocs qui leur tombèrent sous la main et se mirent en quête de Paillenlœil.

Comme l'île n'était pas grande, ils l'avisèrent bientôt, perché sur un morne, où il s'était fortifié, muni de cailloux. Mais Guillotin s'avança d'un air attendri :

— Mon ami Paillenlœil, les bons sentiments que nous t'avions voués veulent que j'emploie premièrement les moyens de persuasion. Je te somme, par trois fois, de ne plus former d'attroupements séditieux; tu me fais faire là le métier d'un commissaire de police, ce que tu auras à te reprocher. Ne nous réduis point à employer la force. Si tu es vaincu, comme je l'espère, tu t'exposes à la rigueur des lois. Nous en ferons tout exprès. Descends de bonne grâce et embrassons-nous.

— Scélérat ! s'écria Paillenlœil, tu n'as que faire de bavarder. Je ne veux répondre à tes raisons qu'à coups de cailloux qui les valent bien.

— Ledrôle ! je te prends à témoin de l'obstination du rebelle. En avant !

Ledrôle ne se pressait point de prendre le premier rang; néanmoins, s'appuyant l'un l'autre, ils firent mine d'escalader; mais Paillenlœil jouant des mains comme une baliste, ils reçurent en un clin d'œil une grêle de pierres qui les mit en déroute.

Ils se retirèrent au loin pour se panser mutuellement et reprendre meilleur conseil sur l'attaque. Mal servis par la force, ils eurent recours à la ruse. C'était l'avis de Ledrôle de quitter en apparence les hostilités et de s'embusquer un jour ou l'autre pour tomber à l'improviste sur l'ennemi. Guillotin approuva cette tactique, laquelle ne réussit que trop.

Paillenlœil, qui travaillait sur nouveaux frais pour son compte, fut surpris tout endormi et tout courbaturé du travail de la veille. Le malheureux n'eut pas le temps de se mettre en défense. Ses amis le lièrent et le chassèrent devant eux comme une bête de somme.

Ce n'était pas tout de le prendre : on voulut le juger; et les juges, épouvantés des périls qu'ils avaient courus, ne trouvaient pas de châtiment digne de tels forfaits. On parlait d'enfermer le coupable dans une caverne, de le dompter par la faim comme les bêtes farouches ou de l'exposer à l'intempérie de l'air, au bout d'un piquet.

Paillenlœil, qui les entendait délibérer, prit la parole d'un accent pitoyable.

— Mes bons amis, puisqu'il est écrit que je dois vous servir, attendu que vous êtes deux et que je suis seul, autant vaut que j'en prenne aussitôt mon parti. Vous voulez me mettre au carcan jusqu'à ce que je m'amende; n'en prenez pas la peine : me voilà tout amendé. Qu'ai-je de mieux à faire? Et quand vous m'aurez tenu quelque temps à jeun au bout d'une perche, le ménage n'en ira pas mieux.

— Oui, mais quel garant? dit Ledrôle.

— Je vous donnerais ma parole d'honneur, si vous saviez ce que c'est. Quel garant, mon Dieu ! ce poteau, ces triques, mon intérêt. N'aurez-vous pas toujours raison de moi, étant deux ?

— Il a raison, dit Guillotin, va, Ledrôle, détache-le, aussi bien nous n'aurions pas encore à dîner aujourd'hui, et la case est toute malpropre depuis que ce rebelle se refuse à la nettoyer. Mais, par exemple, dit-il au coupable, te voilà déchu de tes droits civils dont tu as mal usé.

— Passe pour cela, dit Paillenlœil, je supporterai cette perte comme je pourrai.

Ledrôle alors défit les liens du coupable ; ce ne fut point sans lui en donner sur les épaules par un reste de poltronnerie tournée en colère.

— Ah ! monsieur le séditieux ! Voyez ce qu'on y gagne ! humiliez-vous, faux démocrate ! rendez grâce à la clémence de son excellence, de sa grandeur, de sa sublimité M. le premier président.

— Tant qu'il vous plaira, disait Paillenlœil gémissant, je m'humilie, seigneur président ; et vous, sublime Ledrôle, je suis votre valet, c'est assez frapper.

— Voilà parler, dit Guillotin. Notre frère égaré me paraît suffisamment convaincu des droits et devoirs du citoyen dans les saines règles de l'égalité. Dînons.

A dater de ce jour, Paillenlœil, en effet, fut édifié sur la liberté véritable, comme l'entendaient ses démocratiques amis.

On peut prévoir les suites de cet incident, qui ne fit qu'aggraver l'oppression, résultat commun des révoltes

qui ne triomphent point. La chaîne de Paillenlœil alla se resserrant jusqu'à des excès peu croyables pour des gens qui ne savent pas ce que peut le zèle de la liberté quand il tombe en certaines têtes. L'ancien étudiant fut le valet, l'esclave, le nègre, la bête de charge de ces mêmes amis qui lui trouvaient tant d'esprit pour un bol de punch. Il était obligé de les émoucher durant leur sommeil, et s'ils venaient à sortir, il leur tenait étendu sur la tête un parasol de feuilles, ouvrage de ses mains.

Tandis que ce modèle des gouvernements s'établissait tout doucement dans l'île, le brick *la Chimère* poursuivait son voyage, sans plus s'inquiéter de ses passagers que des neiges d'Autan. Le capitaine Latrique était homme de tête, et quand il avait une fois corrigé les gens, il n'y regrettait rien. C'était d'ailleurs sa dernière course, ses affaires le devant retenir à Batavia plusieurs années. Il arriva, par suite, qu'il céda la *Chimère* à son second, qui devait retourner en France, et qui était son meilleur ami, malgré les fumées passagères que le vin soulevait entre eux. Sur le point du départ, M. Latrique, par grande condescendance, s'avisa que ses démagogues étaient peut-être suffisamment corrigés, et dit au second qu'il le priait, la chose coûtant peu, d'y regarder en passant, et là-dessus lui donna ses instructions.

Mais quoi, il s'écoula quinze mois encore avant que le navire, reparti de Batavia, fût en vue de l'île !

La *Chimère* s'arrêta dans le même endroit à peu près que la première fois. Le nouveau capitaine croyait nos gens morts ; toutefois il fit mettre une embarcation à

la mer et la monta lui-même avec quelques hommes.

Ne voyant sur la côte nulle trace d'habitation, ils allaient sans beaucoup d'espoir s'enfoncer plus loin, quand ils virent au bord de la mer, au bout d'un grand poteau et sur une étroite traverse, simulant assez un gibet, une figure humaine accroupie, mal couverte d'herbages, horrible à voir, dans la plus grande immobilité et tenant une manière de longue ligne dont le bout trempait dans l'eau.

Le malheureux Paillenlœil, car c'était lui, ranimé au bruit des voix, futsaisi d'épouvante à la vue de ces étrangers. Le costume d'Europe ne le rassurait pas, depuis ses expériences avec ses amis. Ces gens, d'ailleurs, étaient armés, l'un d'eux lui dit en français.

— Hé, ho! l'ami, que faites-vous là?

— Bon, dit Paillenlœil, vous venez de l'effaroucher. Il était superbe et je n'ai rien pris encore. C'est, vous dis-je, le plus subtil des poissons. Je pêche, comme vous voyez, sans faire de mal à personne.

— Quelle horrible posture est-ce là?

— C'est encore en ce pays mon passe-temps le plus agréable.

— Vous badinez; mais descendez qu'on vous parle.

— Je ne badine pas ; je suis attaché.

— Attaché! par des sauvages?

— Oui, et de plus mes frères et concitoyens, mes égaux devant la loi.

—Cet homme est fou, dit le subrécargue. Si c'est un châtiment qu'on vous fait subir, il faut que vous ayez commis une terrible action.

— Il est vrai que j'ai laissé brûler une omelette d'œufs de tortue destinée à ces messieurs. L'œuf de tortue est tendre à la cuisson. Je m'y trompe toujours.

— C'est pour cela qu'on vous empale.

— Je conviens aussi que j'ai chatouillé le nez de M. le président en l'émouchant, ce qui est cause qu'il s'est impatienté; mais la véritable raison est que M. le président aime fort de petits poissons rares qu'on ne prend qu'en cet endroit et avec mille peines. On a imaginé de me mettre en cette posture gênante, exposé au soleil, afin de me rendre attentif et diligent dans cette occupation. Quand la pêche est suffisante, on vient me délivrer. Mais vous venez d'effaroucher mon poisson.

— Quel est ce monstre que vous appelez président?

— N'en dites pas de mal, dit Paillenlœil effrayé, mais il se rassura bientôt. Il est vrai que vous êtes en troupe; il ne tiendra qu'à vous d'être président à sa place et de le réduire à vous émoucher tous. Le président, voyez-vous, est le chef de la communauté. Nous sommes venus de deux mille lieues pour tenter cette expérience. Vous trouverez ici établie la plus parfaite égalité. Pour moi je n'y trouve rien à dire sinon que je ne suis pas le plus fort. Quand on est le plus fort, c'est une chose admirable. Aussi mes concitoyens paraissent contents.

Ces extravagances troublaient les souvenirs du nouveau capitaine.

— Que voulez-vous dire avec votre égalité?

— Je regrette que Guillotin ne soit point ici, il vous l'expliquerait mieux que moi. Je vais m'en tirer comme il se

pourra. Voyez-vous, mon ami, l'humanité marche; c'est pourquoi sans doute elle est si fatiguée. L'humanité fait des progrès, c'est-à-dire s'améliore. Mais on abuse de cette expression, puisqu'il est vrai qu'une chose ne peut s'améliorer que selon sa nature. Une terre s'améliore jusqu'à produire de meilleurs blés, on ne voit pas qu'il y pousse des brioches et du pain frais. De même l'enfant devenant homme, ne s'accoutume pas davantage à la fièvre, ni aux coups de fourche. C'est là une petite difficulté soulevée par le grossier bon sens; et quoiqu'il semble bien absurde d'avancer que l'homme acquerra des facultés, des passions et même des idées nouvelles, puisque c'est dire que l'homme cessera d'être homme, cependant cette opinion n'est plus une nouveauté, et ceux qui la professent ne s'en cachent point. L'humanité marchant pourra donc prendre bien des licences qu'on ne saurait se permettre si l'on reste en route. On n'aura plus besoin de religion, à peine de lois et de magistrats. On aura toutes les libertés du monde qui ne se choqueront point entre elles, et si vous me voyez attaché, c'est que l'humanité n'a point encore assez marché. Je désire qu'elle se presse. Chacun exprimera ses opinions et l'on ne disputera point. La peine de mort sera supprimée pour les assassins; elle ne subsistera plus que pour les honnêtes gens que les assassins assassinent. Mais que dis-je, il n'y aura plus d'assassins, de voleurs, d'ambitieux, de débauchés; au contraire, chacun sera doux, humble, charitable, ou même n'étant rien de tout cela, le monde n'en ira que mieux. Je crois même avoir ouï dire, pour la consolation de plusieurs, qu'il

poussserait à l'homme une queue de singe de trente-deux pieds de long, d'un usage inappréciable...

— Singe, toi-même! s'écria le capitaine, quoique je ne voie point la queue que tu dis; nous adresses-tu deux paroles sensées?

— Je touche au fait, un temps viendra, grâce au pas accéléré de l'humanité, où l'on pourra mettre en commun les biens et les femmes comme il est écrit que voulait faire Lycurgue chez les Spartiates, lesquels furent si contents qu'ils lui crevèrent un œil, à ce que dit Guillotin. Vous remarquerez peut-être qu'il est inutile de tant marcher pour rétrograder de deux mille sept cents ans; mais il est à croire que l'expérience eût quelque succès dans une caserne comme Sparte, gouvernée à coups de cravache et qui cultivait l'adultère et le vol à la tire. Tout est possible de par le gourdin. Si nos réformateurs s'inclinent sous ce sceptre, dont ils sont bien dignes, je ne désespère plus de leurs tentatives. Ce n'est ici qu'un petit essai de ce genre entre nous. Nous avons mis nos biens en commun, et je n'ai point à me plaindre du partage, si ce n'est pour les gains dont mes amis profitent et pour les corrections que je reçois. Je m'accommoderais volontiers du tiers à l'égard des deux.

— Éternel discoureur! dit le capitaine impatienté, ne serais-tu pas aussi bien ici, les deux pieds en terre, pour extravaguer?

— Je le veux bien, d'autant que la sellette me fatigue; mais je suis attaché, comme un homme trop libre que je suis. Vous m'obligerez de me rendre la liberté; car, quoi

qu'en dise Guillotin, il me paraît bien que je l'ai perdue.

Le capitaine fit signe à un mousse, qui grimpa comme un écureuil le long du poteau, coupa les liens du patient et l'aida doucement à descendre, car cette longue posture l'avait engourdi ; il ne put d'abord se tenir sur ses pieds, exténué d'abord par l'abstinence. On lui fit boire quelques gouttes de rhum; on lui en frotta la paume des mains et les tempes.

— Tudieu! disait le capitaine, il me semble que vous entendez terriblement les droits de l'homme et du citoyen.

Paillenlœil, qui ne divaguait qu'à force de mauvais traitements, reprit avec ses forces un peu de bon sens.

Ah! dites-moi, bonnes gens, je vous crois tels si j'en juge par vos procédés charitables et l'excellente qualité de votre eau-de-vie; comment vous trouvez-vous sur cette terre, où l'on ne rencontre que des pingouins, et même pas autant qu'on voudrait?

— Nous ne faisons que d'aborder, le navire est là derrière à deux portées d'espingole.

— Un navire? où est-il?

Le capitaine le mena à trois pas au delà d'un rocher qui masquait le brick.

— O ciel! dit Paillenlœil en joignant les mains, emmenez-moi! hommes bienfaisants et non démocrates, j'embrasse vos genoux!

Tout à fait rappelé à lui-même par cette vive émotion, il leur conta ce qui lui était arrivé à bord de *la Chimère*, comment il s'était conduit avec ses amis, le pacte qu'ils avaient fait ensemble et comme ils l'avaient tenu.

Sa mine, ses plaies, sa maigreur plaidaient pour lui; le capitaine s'indignait en l'écoutant.

— Vous verrez, dit-il, que j'aurai fait ma commission par pur hasard; ne reconnaissez-vous pas *la Chimère*, que voici là-bas? Le capitaine me l'a cédée à l'amiable, car j'étais son second à son bord, si vous vous en souvenez. Pour moi, je vous reconnais à merveille, et j'avais démêlé d'abord que vous étiez la dupe de deux fripons. Bien que Latrique vous tînt pour des vauriens d'égale trempe, il lui restait un petit scrupule. Quand je mis à la voile, il me vint trouver : Touche un peu, me dit-il, à la baie où j'ai déposé ces drôles; ils le méritaient, mais je n'avais peut-être pas le droit de leur faire ce badinage. Vois un peu ce qu'il en est. S'ils ont tenu bon, remets-les dans le chemin; s'ils sont morts, console-toi, car il nous reste assez de polissons par le monde. Me voici prêt à exécuter les volontés du digne homme; mais, d'après ce que je vois, vos indignes amis sont incorrigibles, je ne saurais me décider à les emmener avec vous.

— Ah! dit Paillenlœil, je ne leur en veux plus, et leur condition serait trop effroyable; si vous saviez comme le pingouin est une chair coriace! J'épargnais bien des peines à mes misérables compagnons. Un peu de générosité, messieurs, délivrez-les avec moi.

— Je vois que j'avais raison de vous mettre au-dessus d'eux; mais il m'est impossible de céder là-dessus. Nous laisserons, s'il vous plaît, vos utopistes mettre à leur aise en commun leurs coups de cordes et leurs carcans; grand bien leur fasse. Nous n'avons plus de temps à perdre, partons.

Deux matelots saisirent Paillenlœil, le portèrent dans le canot, en quelques coups d'aviron on le déposa sur le pont du brick, qui incontinent appareilla.

Mais voici bien une autre scène. Ledrôle et Guillotin, qui venaient sans doute presser la pêche, arrivèrent alors sur la côte, et voyant un bâtiment, le hélèrent dans le désespoir qu'on imagine, et enfin se jetèrent à la nage pour l'atteindre. La vue de Paillenlœil sur la dunette mit leur délire au comble. Ils tiraient de l'eau leurs bras suppliants, ils pleuraient et criaient autant qu'il était possible, malgré les gorgées d'eau salée qui leur jaillissaient dans les yeux et dans la bouche.

— Amis, dit Paillenlœil attendri, ces messieurs sont témoins que j'ai fait de mon mieux pour vous donner part à ma bonne fortune. Il ne tient pas à moi qu'on ne vous hisse; mais le vent est bon, le navire file et le capitaine ne veut rien entendre. J'espère qu'il sera plus commode à son prochain voyage; en attendant, prenez patience, vivez en paix selon la nature et le bon sens. L'un de vous gouvernera l'autre, je le sais trop; qu'il le gouverne doucement; entr'aidez-vous, partagez la peine équitablement; faites-vous l'un à l'autre ce que vous voudriez qu'on vous fît, c'est une vieille maxime qui vaut bien vos réformes nouvelles. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce commandement s'oppose implicitement à ce qu'on exploite son frère. J'imagine que Ledrôle fera la cuisine à ma place. Je l'avertis que le pingouin diminue à vue d'œil; je commençais d'être en peine de l'ordinaire. Adieu, mes amis, le capitaine ne change pas d'avis, il est donc

inutile que vous preniez la peine de nous accompagner plus loin.

— Les insulaires, perdant à la fois le courage et les forces, peu s'en fallut qu'ils ne fussent noyés. Heureusement le rivage était proche, ils y retombèrent épuisés, ruisselants, se roulant sur le sable dans la plus noire fureur, car cette occasion manquée leur semblait pire que leur premier malheur.

Nous les laisserons à ce cruel passe-temps pour suivre Paillenlœil, dont la situation promet plus de variété. On le nettoya, on le pansa, on le fit boire et manger; en peu de temps il reprit la gaîté qui lui était naturelle.

— Ce n'est pas le tout de quitter votre île, lui dit le capitaine, il faut savoir où vous allez. Un homme comme vous doit être difficile en fait de gouvernement, vous raffinez sur la liberté. Nous toucherons à diverses terres, mais je suis en peine de trouver un État assez démocratique à votre gré.

— Démocratique! s'écria Paillenlœil avec épouvante. Mon ami, ne soyez pas mon libérateur à demi. Voulez-vous m'obliger? débarquez-moi dans un pays bien horriblement despotique. J'y serai toujours à mon aise. Je m'accommoderais volontiers d'une petite place d'ennuque chez quelque visir. Il n'est point d'esclavage que je ne préfère à la liberté dont je viens de jouir.

— Tête-brûlée qui passe d'un extrême à l'autre! dit le capitaine en riant.

— Je ne plaisante point, reprit Paillenlœil, j'ai fait à part moi mes petites réflexions. L'autorité, le pouvoir est,

m'imagine, une espèce d'hydre et de monstre. Tant qu'il est seul, passe encore, on peut lui échapper : qu'on le divise, c'est le multiplier. Une assemblée au lieu d'un roi, c'est mille monstres pour un. Jugez de ce que c'est quand tout le monde s'en mêle. Non, non, je veux vivre, faute de mieux, dans un État où il n'y aura qu'un seul homme qui ait le droit de me faire couper la tête.

— En ce cas, vous pouvez choisir dans la plupart des États de l'Europe, à condition, toutefois, que vous n'outragerez ni les lois, ni les mœurs, ni la religion, ni le roi du pays. Ne faites de mal à personne, il est probable qu'on vous rendra la pareille.

— Mon Dieu, dit Paillenlœil, puisqu'il en va si bien que vous dites, menez-moi tout doucement dans mon village, où je tâcherai de rentrer en grâce auprès de mon père, qui peut-être tuera le veau gras. Je lui rapporte cent mille francs qui ont échappé par miracle au désintéressement républicain. C'est une bonté du ciel, quand j'y songe, de m'avoir jeté dans cette île où les pingouins ne coûtaient rien.

Le capitaine justement se rendait à Nantes. Il se réjouit maintes fois, durant la traversée, à mettre Paillenlœil sur le chapitre de ses malheurs. Mais celui-ci finissait toujours en disant.

— Au nom de Dieu, monsieur le capitaine, n'oubliez pas dans votre prochain voyage de délivrer mes pauvres amis. Je ne leur donne pas six semaines pour se corriger rondement l'un l'autre de leurs petits défauts.

Le capitaine promit merveilles, et même Paillenlœil lui

offrit de payer d'avance les frais du voyage des exilés.

Ils arrivèrent en ces dispositions. Paillenlœil quitta le capitaine en pleurant, et monta dans la diligence.

Vingt-quatre heures après, il descendait chez son père, qui lui pardonna. Quelle fête! On but et on mangea de manière à ne pas trop regretter les œufs de tortue et les huîtres saumâtres.

— Mon garçon, dit le vieux père, vis en paix avec nous; garde tes cent mille francs, et, Dieu aidant, je t'en promets à ma mort cent mille autres où la république n'aura rien à voir.

Plusieurs années après, Paillenlœil reçut, à sa grande surprise, une lettre du capitaine de *la Chimère*, qu'il avait à peu près oublié. Suivant le récit de cet homme, son voyage annuel s'étant trouvé retardé, il n'avait pu toucher que deux ans après à l'île des exilés. Il la trouva déserte, les cabanes ruinées, les vestiges de l'établissement dispersés.

Il crut ces hommes morts, et remit à la voile; mais relâchant dans une île voisine, tenant au même groupe, il apprit que deux blancs, saisis dans une expédition par des hordes guerrières, servaient le roi dans l'intérieur des terres.

Un soupçon lui vint; il demanda qu'on lui fît voir ces blancs. Il en devait coûter une journée de marche, bien que le roi du pays, flatté des ouvertures du capitaine, se fût avancé au devant de lui. Les marins français rencontrèrent sur le soir le cortége royal.

Les deux blancs, Ledrôle et Guillotin, que le capitaine

reconnut d'abord, portaient le roi alternativement à la chèvre morte. Tandis que l'un se courbait sous le faix auguste, l'autre éventait Sa Majesté avec des queues de kakatoës. Ils avaient en outre la charge de gratter les pieds du monarque pour le réjouir, et d'éplucher sa vermine. Notez que ce prince puait plus qu'un singe dont il avait la taille et les traits.

Je passe la scène qui suivit et la joie des porteurs à la vue des marins. Ils racontèrent qu'ils avaient sauvé leur vie en devenant les principaux courtisans de Sa Majesté.

Le capitaine, touché de compassion pour ces démagogues malpropres, malgré les mauvais conseils de Guillotin dont il se souvenait, traita de leur rançon avec leur maître, lequel n'en voulut pas moins de deux bouteilles de rhum et d'une poignée de clous à crochet, disant encore que c'était donner, et qu'il ne trouverait jamais, peut-être, deux républicains pour lui gratter les pieds aussi délicatement qu'ils faisaient.

Il en fallut passer par les clous à crochet et les deux bouteilles, bien que le capitaine trouvât aussi que c'était bien cher pour ces messieurs. Cependant il emmena les utopistes.

Le capitaine ajoutait, dans sa lettre à Paillenlœil, qu'il ne voulait pas être remboursé des frais de transport, pour satisfaire pleinement au scrupule de M. Latrique.

Guillotin, rendu à Paris, s'industria, et parvint à obtenir, à force de sollicitations, une place de sous-guichetier à la prison de la Force. Ledrôle, malgré sa complexion

délicate, se fit enrôler dans une brigade de sergents de ville.

Telles sont les dernières nouvelles que reçut d'eux le bon Paillenlœil, qui vit paternellement dans sa ferme, devenu maire de la commune.

MONSIEUR BONIFACE

MONSIEUR BONIFACE

J'arrache ces feuillets de mon journal pour vous les envoyer, mon cher ami, en attendant la relation suivie de l'expédition que nous avons tentée l'an dernier dans les hauts pays de l'Inde, le savant M. Johnson et moi. La rencontre dont je parle suffira pour éveiller votre curiosité.

C'était sur la fin du mois d'avril. Nous avions fait ce jour-là une longue course à travers de grandes forêts, par des chemins d'une beauté rare, mais d'une difficulté que je renonce également à vous peindre et que je frémis de me rappeler. — Vers la fin du jour nous vîmes une case joliment posée au bord d'un ruisseau. Sur le seuil était assis un Indien bien vêtu, qui fumait et qui se leva à notre approche.

Ayant appris que nous étions encore à trois grandes

journées de marche de Delhi, le courage nous manqua pour aller plus loin ce jour-là. Le maître de l'habitation, qui était un brahme, vint cordialement au devant de nous les bras ouverts, nous conjurant de passer la nuit chez lui. Je regardai sir Johnson; il me fit signe d'accepter. Nous suivâmes le vieillard, qui avait une grande barbe blanche et la mine d'un honnête homme; il voulut d'abord nous laver les pieds et commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau. Son chien vint en bondissant nous lécher les mains; il le rappela, de peur que nous en fussions incommodés; mais, le chien revenant à la charge, il lui appliqua un si furieux coup de pied que l'animal sortit remplissant les bois de ses hurlements.

Comme l'eau était chaude, la femme du brahme l'apporta dans un vase de terre et demeura debout occupée à nous écouter. Le brahme la prit par un bras, et l'envoya d'un saut au bout de la case, en lui disant :

— Je vous ai toujours recommandé, ma mie, de n'être ni curieuse, ni bavarde, et de me laisser seul avec les étrangers. Le repas était prêt; on se mit en devoir de manger. En ce moment entra le fils du brahme, à ce qu'il paraît, jeune homme de seize à dix-huit ans, qui revenait de la chasse.

— Mon fils, dit le brahme, je vous ai dit que vous n'auriez pas à souper quand vous rentreriez le soleil couché; vous ne souperez point ce soir avec nous; allez vous coucher.

Le garçon se retira sans dire un mot.

— Voilà un homme brusque, me dit sir Johnson.

— Il a pourtant la figure d'un bien honnête homme, repris-je en considérant le vieillard avec plus d'attention.

Mais le brahme entendait l'anglais et le parlait très-purement, comme nous vîmes.

— Eh quoi! dit-il, la justice est sévère, mais ne saurait-elle pourtant accompagner la bonté? est-ce donc être bon que d'être injuste? est-ce donc être injuste que d'être ferme et prévoyant? Je ne fus que trop faible autrefois! J'ai tué mes deux premières femmes et leurs sept enfants à force de complaisances, et ce fut pour moi la source de bien des maux; mais le grand Wishnou, prenant sans doute en considération mes faibles mérites, m'envoya une vision qui m'a corrigé.

— Une vision! s'écria sir Johnson.

— Une vision, reprit le brahme, et à telles enseignes que je fus miraculeusement instruit, à cette occasion, des mœurs de divers pays de l'Europe que je ne connaissais point, et je fus doué pour un moment d'une connaissance fort claire d'événements qui se sont passés à l'autre coin du globe. Au reste, vous jugerez du tout par ce récit, si vous voulez l'écouter.

— Nous écoutons, dis-je, et ce sera un assaisonnement délicieux au repas vous nous offrez. »

Le brahme se recueillit et commença en ces termes :

« Je m'étais couché au pied d'un arbre, et je fus ravi en extase. L'ange de la mort sonnait sa fanfare : c'était le dernier jour où tous les mortels devaient comparaître aux pieds du souverain juge. Les âmes se pressaient et tourbillonnaient dans l'immensité, comme des flots de

lumière. Les astres s'éteignaient les uns après les autres avec de grands craquements, et roulaient dans les airs comme les débris de vos feux d'artifice, en sillonnant à peine les ténèbres universelles de sinistres éclairs.

» Tout à coup le firmament s'entr'ouvrit avec une grande gloire, et je vis l'éternel Wishnou assis sur son tribunal, entouré des légions célestes armées de leurs glaives de flamme, et je fus transporté moi-même aux pieds des ministres accusateurs, de manière à tout voir et à tout entendre.

» Voici que les milices vengeresses poussèrent dans le parvis un homme languissant, qui se laissait faire.

» — Celui-ci, dit le génie accusateur, est un paresseux ; il a très-rarement commencé un travail, il n'en a jamais fini aucun. Le besoin, le dépit, les remords n'y ont pu rien faire. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il brûlait d'envie, d'ambition et de vanité ; il a passé sa vie à décrier ceux qui travaillaient. Mais, à la vérité, sa nonchalance est cause qu'il n'a pas fait grand mal, s'il n'a pas fait grand bien ; son vice, le plus souvent, n'a nui qu'à lui-même.

» L'homme s'était endormi pendant ce discours ; on le condamna, mais sa peine fut adoucie.

» — Cet autre, poursuivit l'esprit, est un poëte. Il a passé sa vie à penser et à ranger par écrit des sottises et même des outrages contre le saint nom de Wishnou ; mais son cœur a loyalement battu, quelquefois, à la vue des merveilles du monde ; en un mot, il était plus bête que méchant.

» Les poésies de cet homme furent condamnées au feu éternel, et lui seulement fut condamné à les voir brûler.

» Il parut ensuite un homme adonné aux plaisirs des sens, ivrogne et déréglé, ayant fait sa seule affaire des appétits charnels. Mais cet homme ne s'était pas tout à fait endurci ; il avait fait parfois l'aumône au milieu de ses débauches : en cette considération son châtiment fut moins terrible.

» Après celui-là vint un assassin qui avait une face hideuse : on voyait sur son cou la trace sanglante de la hache qui avait jadis séparé sa tête du corps. Cet homme avait passé sa vie dans les ténèbres, soit au fond des cachots, soit dans les forêts, où il guettait sa proie.

» Cette vie horrible, les longs jeûnes, les veilles, les angoisses de la peur et du remords avaient décharné son visage qui était livide, farouche, à demi caché de cheveux sales et hérissés.

» A son aspect, la foule poussa un cri d'horreur ; mais la condamnation ne fut pas sévère, et comme on s'étonnait :

» — Cet homme, dit l'ange, est né d'un voleur de grand chemin et d'une femme perdue ; on l'a nourri dans la rapine et dans le meurtre. Il n'a point connu Dieu ; il ne pouvait être que ce qu'il a été. De plus, il a souffert, durant sa vie, le froid, la faim, l'avilissement, des douleurs de toute espèce, et enfin le dernier supplice, et tout cela compte dans l'expiation de ses crimes. »

» Ensuite vint une femme fort respectable aux yeux du monde. Elle était née dans une condition distinguée ; elle avait vécu riche et puissante, elle était morte dans un âge

avancé. Mais les secrets de sa vie furent alors mis à jour. Mal élevée par des parents faibles, mille vices avaient germé dans son cœur dès l'enfance. La paresse, l'orgueil, la colère, l'impureté se cachaient à peine sous cette retenue apparente qu'on impose aux femmes et qui n'est alors qu'une hideuse espèce d'hypocrisie. L'égoïsme la possédait tout entière. Sa famille la chérissait, elle n'aimait personne ; le ciel, dans sa colère, lui donna la beauté, et la beauté lui inspira une coquetterie impudente qui régna entre tous ses vices. Fille, elle trompa son père ; femme, elle trompa son mari ; mère, elle trompa ses enfants. Il ne fut pas un devoir sacré qu'elle ne trahît.

» Enfin les années vinrent ; sa beauté, qui lui était tout, disparut ; sa peau se rida ; ses dents et ses cheveux tombèrent. Alors une rage et une haine inexprimables entrèrent dans son cœur. Elle ne daigna plus se contraindre, alors elle essaya de tromper Dieu, de se tromper elle-même par des pratiques sacriléges. Ses dehors de piété n'étaient qu'un masque sous lequel travailla sans gêne son abominable méchanceté. Sa fille avait épousé un brave homme. Elle les irrita l'un contre l'autre par des trahisons. Elle alluma une guerre qui fit leur malheur et celui de leurs enfants, et qui eut des suites incalculables. Même parmi ses domestiques et les gens qu'elle voyait, aucuns de ceux qui l'approchèrent ne purent demeurer tranquilles et unis.

» A bout d'inventions contre son gendre, elle jeta sa fille dans l'inconduite, et le malheureux homme périt un jour assassiné. La vérité ne fut point connue sur ce crime ;

cette femme mourut impunément dans son lit, mais c'est elle qui avait fait assassiner son gendre, de concert avec sa fille et un domestique qui commit le meurtre.

» L'assemblée frémit à la découverte de ces iniquités monstrueuses enfouies dans une famille qui avait toujours paru des plus honorables.

» Le châtiment fut terrible, mais la clémence de Wishnou s'y fit encore remarquer.

» A son tour comparut un homme qui avait enfreint et méprisé de tout point les commandements divins. Il avait été soldat, et, en cette qualité, il avait pillé, brûlé, tué, blasphémé, dévasté les lieux saints, commis toutes sortes de forfaits et de profanations. Mais il s'était repenti, et Wishnou lui fit grâce.

» On amena bientôt un scélérat plus obscur, mais qui n'était guère moins odieux. Il occupait un poste médiocre dans l'administration de son pays, et toujours il avait tenu ses malheureux commis, qui craignaient la faim, sous le couteau de ses dénonciations. Par ce moyen il leur faisait essuyer mille dégoûts, mille affronts sanglants, mille persécutions. Il les avait obligés d'acheter chaque morceau de pain à la rougeur de leur front. Comme il était avare, il spéculait sur leur gain qu'il rognait à sa fantaisie. Si l'on ne vit jamais d'homme plus dur et plus insolent avec ses subalternes, on n'en vit jamais de plus lâche et de plus servile avec ses chefs. Il usa sa vie en de petites trahisons contre les uns et les autres. En somme, il fit, comme on dit, son chemin, escorté des malédictions étouffées de quelques misérables.

» Tant de petitesse et de lâcheté émut de pitié le cœur de Wishnou, et cette pitié influa sur la peine qui lui fut appliquée.

» Le fonctionnaire fit place à un conquérant qui avait ravagé la moitié du monde, usurpé plusieurs couronnes, trompé beaucoup de peuples, et fait périr des milliers d'innocents dans l'intérêt de sa sotte vanité. Ce même potentat avait envié, plus tard, la gloire d'un baladin qui faisait des tours de force devant sa cour. Ce grand homme était le plus petit et le plus misérable esprit du monde, il aurait dépeuplé l'univers pour faire dire à sa maîtresse qu'il dansait bien la gavotte. Mais on reconnut qu'il avait un jour pardonné un outrage, et beaucoup de ses crimes lui furent remis.

» On fit paraître, après le monarque, un homme abominable, qui avait trompé tout un peuple par ses écrits, et qui l'avait poussé au renversement de ses vieilles lois. A la faveur du désordre qui avait suivi, cet homme avait usurpé le rang suprême, et, sous prétexte de liberté, il avait fait peser sur ses concitoyens la plus féroce tyrannie. Tous les crimes des ministres anciens les plus pervers, il les avait dépassés; il s'était gorgé de richesses; il s'était plongé publiquement dans la débauche; il avait affamé et inondé de sang le pays; enfin, il était mort à son tour sous le couteau d'un assassin; et le royaume, par sa faute, avait été déchiré durant cinquante ans par la guerre civile, la guerre étrangère, la furie des ambitieux, et tous les fléaux qu'enfantent les révolutions.

» Ce tigre à face humaine fut couvert de confusion ; mais

on retrouva dans sa vie quelques éclairs de sensibilité ; il avait fait quelque bien parmi tant de mal ; il avait sauvé du supplice sa femme et ses amis ; en somme la sentence du tribunal éternel ne fut pas aussi terrible qu'on aurait cru.

» Mais après cet homme en vint un autre qui fit naître un grand étonnement et une grande envie de rire, contenue par la majesté formidable d'une telle assemblée. Imaginez la figure la plus niaise, la plus vulgaire, la plus timide, la plus débonnaire que vous ayez jamais vue sur la terre. Cet homme avait la mine et le costume du plus ridicule bourgeois de l'Europe. Il était de petite taille, obèse, avec de petits yeux écarquillés, le nez court, de longues oreilles, et de faux cheveux blonds bien frisés au sommet du crâne.

» Sa présence, avec la bonne humeur qu'on essayait de modérer, inspira une espèce de compassion ; on ne doutait point qu'un homme de cet extérieur et d'une sottise si visible ne fût le plus innocent du monde, mais on se tut pour écouter la voix du ministre divin, qui s'écria :

» — Celui-ci s'appelle Clément-Agathode-Innocent-Bonaventure Boniface, dit de son vivant, le bon M. Boniface. Cet homme n'a jamais eu d'autre volonté que celle de ses supérieurs et de ses parents à tous les degrés. Jamais, étant enfant, il n'a répliqué à une réprimande de ses maîtres ; jamais il n'a riposté à une gourmade de ses camarades ; il a toujours été retenu dans son devoir par la crainte des reproches et du châtiment, en sorte qu'il a fourni une carrière sinon brillante, du moins honorable.

Né dans les derniers rangs du peuple, il s'est élevé jusqu'à l'un de ces postes importants qui ne demandent que du temps et de l'application. On pourrait comparer le trajet de ces hommes dans le monde à ces petites boules qu'on enchâsse dans une sarbacane et qui, serrées dans le conduit et chassées par la force du souffle, ne peuvent qu'aller droit au but où on les pousse. Jamais cet excellent Boniface n'a eu de querelles; quand, par malheur, on lui a cherché chicane, il a toujours cédé; jamais il n'a senti de haine ni de rancune, ou du moins il était si naturellement faible et bon, il avait si bien pris l'habitude de fléchir, il déguisait si bien ses griefs qu il ne les connaissait bientôt plus lui-même. Il n'a jamais résisté à un désir ni à une demande, l'État n'a pas eu de citoyen plus tranquille, plus commode, plus indifférent, plus soumis à tous les événements; il eut des opinions, peut-être, mais il ne les montra jamais et les fit plier en toute occasion; d'ailleurs il en changeait volontiers, selon le temps et les influences. Il ne savait pas plus refuser une aumône qu'une faveur; le tout bien ou mal placé. Il a menti parfois, mais par complaisance. Il est mort pauvre parce qu'il ne sut point défendre l'argent qu'il avait gagné, et, durant soixante ans qu'il a vécu, jamais l'indignation, la colère, l'amour, ni aucune des passions qui troublent la plupart des hommes, ne lui ont arraché un battement de cœur.

» L'ange s'arrêta; un murmure de satisfaction se répandit dans l'assemblée universelle; mais, tout à coup, la face auguste de Wishnou s'enflamma de courroux, ses

yeux lancèrent des éclairs qui firent pâlir les feux du ciel et pénétrèrent dans les dernières profondeurs de l'étendue.

— Qu'on emmène ce misérable ! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre, je le condamne au feu éternel ; je veux, pour égaler la honte de ce supplice à sa rigueur, qu'il rôtisse à jamais sous la forme vile d'un oison mis en broche devant le plus ardent brasier de l'enfer, attisé par les plus noirs démons. »

» Il dit, et le bon M. Boniface n'eut pas même la force de se plaindre ; il baissa la tête d'un air hébété. Cet épouvantable arrêt glaça de terreur les pâles spectateurs qui s'entre-regardaient avec étonnement.

» L'ange accusateur, qui s'en aperçut, ne voulant pas qu'il pût rester un dernier voile sur la justice divine, ouvrit un gros registre et se mit à lire en détail la vie de ce bon M. Boniface.

» Clément-Agathocle-Innocent-Bonaventure Boniface naquit, avec la permission du grand Wishnou, d'une bonne famille chrétienne d'Europe ; il fut chrétien comme il eût été musulman en Turquie, idolâtre en Afrique et juif en Alsace. Il annonça de bonne heure d'excellentes dispositions, un cœur aimant et charitable. Cela se vit de reste à l'occasion de certains petits oiseaux qu'on lui donnait, qu'il aimait beaucoup, qu'il nourrissait fort et qui lui mouraient tous entre les mains.

« Il avait aussi dans son enfance, un grand goût pour le jardinage et les fleurs ; il en plantait lui-même ; il mettait les graines en terre, et, dans sa sollicitude, il les allait dé-

terrer à chaque instant pour voir si elles venaient bien, en sorte qu'il n'eut point la joie d'en voir venir aucune.

» Il avait une petite sœur qu'il chérissait, et à laquelle, dès son plus bel âge, il ne savait rien refuser. On citait partout ces enfants comme un modèle d'amour fraternel. La petite sœur vint à tomber malade et le médecin défendit de lui donner à manger ; mais, un jour qu'elle était seule avec son petit frère, qui la gardait, elle le pria de lui passer le pain frais qui était dans la huche. Elle en mangea deux livres et demie et la pauvre petite en mourut.

» A cause que le petit Boniface était bien sage, bien soumis, bien obéissant et si bon, son oncle lui fit présent d'un joli cheval, en lui recommandant d'en avoir soin. Cette recommandation était bien inutile. Boniface pansa, étrilla, engraissa le joli cheval, ne le monta point, et l'empêcha de sortir de peur de le fatiguer ; et la pauvre bête creva au sein de la tendresse et de l'abondance.

» On mit ensuite le petit Boniface au collége ! Oh ! quel bon camarade c'était là ! Il était le confident des mauvais sujets de la classe ; il avait le secret de tous les complots, de tous les méchants coups. Jamais il n'accusa personne. C'était lui qui recélait les pommes volées aux jardins voisins. Personne mieux que lui ne détournait le châtiment d'un condisciple coupable ; il les aidait dans leur paresse et dans leurs méfaits ; il leur soufflait leurs leçons ; il leur donnait à copier ses devoirs ; si bien qu'il ne sortit de toutes les classes où il parut que des ânes, des polissons et des étourdis qui s'en allèrent ensuite troubler le monde

et leurs familles, chacun selon ses moyens et sa profession.

» Boniface, par sa bonne conduite, son excellent caractère et d'assez fortes études, fut jugé digne de demeurer au collége en qualité de professeur. Nul régent ne fut plus aimé de ses élèves. Il ne les contraignait en aucune façon, il ne les punissait point; il leur laissait faire ce qu'ils voulaient, et, comme ils ne voulaient rien faire, ils ne faisaient rien. Il leur accordait toutes leurs demandes. Les classes se passaient à badiner, à chasser aux mouches et à lire de mauvais livres. Ah! sabre de bois! le temps se passait joyeusement! et cette classe ne laissa pas de marquer bien distinctement dans l'histoire de l'époque, dès que ces élèves furent émancipés.

» L'un de ces jeunes humanistes fut pendu en Espagne, où il allait soulever le peuple contre le pouvoir établi.

» L'autre fut cause qu'on fusilla quinze cochers de fiacre qu'il avait poussés dans une conspiration; un troisième se fit mouchard, et vexa singulièrement les honnêtes gens.

» Un autre fonda une petite religion qui acheva de tourner l'esprit à trois mille imbéciles.

» Trois autres allèrent au bagne, sans apparence de philosophie, pour avoir voulu mettre en commun le bien de quelques honnêtes bourgeois qui n'y voulaient point consentir.

» Un autre composa des drames et des vaudevilles qui dépravaient régulièrement chaque soir deux ou trois cents mères de famille. Un autre se chargea d'abrutir les

petits enfants de la génération naissante et se fit professeur comme il y en a tant dans l'université.

» Un autre, devenu journaliste, pervertit à cinq sous par ligne la population de la rue Mouffetard, où tous les chiffonniers cessèrent de s'occuper de chiffons pour songer à devenir ministres des cultes.

» Cinq ou six autres de ces élèves furent de gros industriels, c'est-à-dire amassèrent quelques millions en pressurant l'ouvrier, en trompant les benêts, en empoisonnant le public de denrées falsifiées, en rompant les os à des voyageurs sur des chemins de fer et en tirant à eux de toutes manières le bien du prochain.

» Une trentaine, enfin, ne furent que des voleurs vulgaires, contrebandiers, filous, intrigants, escrocs, joueurs, banqueroutiers, etc..... qui ne laissèrent pas d'agir sur le moral de leurs contemporains, chacun dans sa petite sphère.

» Le bon M. Boniface avait cependant atteint ses trente ans; il ne songeait guère à se marier, et même il avait déjà manqué de fort bons partis; mais comme il ne savait rien refuser et qu'il était connu pour tel, il rencontra de par le monde une affreuse fille fort adonnée au vice, fort décriée dans le pays, et dont personne n'aurait voulu; laquelle fille l'ayant prié de l'épouser, il l'épousa.

» Cette femme, qu'il laissa régner chez lui, commença par le brouiller avec tout ce qu'il connaissait d'honnêtes gens; de plus, elle continua de se mal conduire, et le couvrit de honte, sans qu'il pût se résoudre à le trouver mauvais.

» Il eut cinq enfants de cette femme : quatre garçons et une fille.

» De ces quatre garçons, l'un aimait à boire ; et son tendre père ne pouvait s'empêcher de rire en lui voyant avaler des rasades qui eussent mis en feu un escadron de hulans. Le cher petit périt victime de la morale enjouée des refrains bachiques ; le pauvre père fut obligé de le pleurer un peu, après avoir tant ri.

» Le second, un beau jour, le premier de l'an, passa vingt-quatre heures à faire entrer dans son petit corps la grande quantité de bonbons que lui avait donnés son père ; l'héroïque enfant n'en put venir à bout ; il expira sur une boîte de conserves.

» Les deux derniers fils, après avoir échappé à tous les périls de la tendresse paternelle et d'une jeunesse orageuse, après avoir risqué de se noyer dans une partie de plaisir, de périr d'indigestion dans des orgies, et de recevoir quelque balle dans les émeutes ; le visage seulement roussi par un fusil qui avait crevé à la chasse ; les reins un peu rompus de quelques chutes de cheval et les épaules endommagées dans une rixe, le tout avec la permission de monsieur leur père ; les deux derniers fils, disais-je, parvinrent à ce qu'on appelle l'âge de raison pour certains hommes privilégiés.

» Mais voici ce qui arriva de ces deux garçons : l'aîné, qui savait sa philosophie, se fit voleur de grand chemin, et mit à détrousser les passants plus d'esprit qu'il n'en fallait pour composer les plus jolis vaudevilles. Vive la philosophie, quand elle tombe dans une tête bien faite !

Jamais homme ne sut mieux pousser une conséquence. Joignez que ce garçon-là était dûment frotté de poésie moderne; il connaissait Byron et toute sa séquelle de France, qui ne l'a point lu; seulement il avait trop de courage, trop de sens, trop de cœur pour s'en tenir à écrire des brigandages. Il laissa la plume aux poules mouillées et prit un sabre. Il fut aussitôt avantageusement connu dans sept ou huit provinces, où sa troupe fit plus de mal qu'une armée de deux cent mille hommes; et comme le préfet de police, quoique éclectique, avait moins de logique et d'esprit que lui, il ne fut pris qu'au bout de sept ans, ce qui lui laissa le loisir de nuire encore à bien du monde.

» Ce brigand, ayant trois millions à lui et des relations dans le grand monde, on ne pouvait décemment le prendre, d'autant qu'on se souvint d'une loi du pays qui proclame tous les citoyens égaux devant la loi. En sa qualité d'homme dangereux, le gouvernement se l'attacha : on lui donna sur ses vieux jours une chaire de philosophie, où il put se complaire dans cette pensée malicieuse, qu'il étendait ses ravages parmi l'humanité dans les siècles des siècles. Ainsi fut-il.

» Le cadet, accablé de dettes, de méchantes affaires, et risquant de se brouiller sérieusement avec la justice, partit un beau matin avec cent mille écus qui n'étaient point précisément à lui, et s'en alla tenter la fortune dans le Nouveau-Monde. Il se ruina dans le commerce et dans les plaisirs, mais il lui demeura en fin de compte un joli brick qu'il arma comme il faut, et qu'il mena, sous pré-

texte de négoce, dans les archipels de la mer du Sud. Là, pour se procurer de l'écaille, denrée fort précieuse, il mit son artillerie au service des naturels qui étaient en guerre avec leurs voisins. Il s'allait embosser près du rivage de l'île ennemie, et bombardait les villages, qui sont ordinairement bâtis sur le bord de la mer, après quoi il mettait pied à terre avec son équipage, et traquait, fusillait, massacrait les habitants dans les bois, quitte à faire de même le lendemain pour le même prix, contre ceux qui l'avaient payé la veille.

» Dans le moment même qu'il était leur allié, il leur prenait volontiers leurs femmes, leurs provisions, et leur donnait tout au plus en échange des fusils pour tuer leurs frères et de l'eau-de-vie pour se tuer eux-mêmes. Il porta de la sorte le trouble et la mort dans la moitié de la Polynésie ; si bien qu'un chef sauvage de ses amis, se ravisant sur ses petits défauts, lui cassa la tête un matin de son pœlowa. Il mourut donc ; mais il avait dépeuplé des îles entières, exterminé vingt peuples et ravagé une étendue de terrain sept ou huit fois grande comme la France entière.

» Il ne restait à ce bon M. Boniface que sa fille, enfant chérie et gâtée s'il en fut, d'autant qu'elle demeurait seule ; il ne respirait que pour elle, comme on dit, et ne voyait que par ses yeux. La chère enfant profita de ce faible avec un tact au-dessus de son âge, et ce fut merveille de voir une tête blanchie menée en tout par une cervelle éventée de quinze ans.

» Cette conduite valut quelque ridicule au bon M. Boni-

face sur ses vieux jours, comme, par exemple, de servir de paravent aux précoces équipées de la jeune personne, de porter lui-même ses billets doux, trop délicat pour les décacheter, et de la plaindre de sa fatigue, quand elle avait roué de coups quelqu'une de ses compagnes. Mais, que voulez-vous ? il était si bon !

» Tout ce qu'on a raconté de l'amour paternel poussé jusqu'à l'imbécillité, ne fut que trop véritable pour lui. Il chercha soigneusement un bon mari pour sa fille, et, par malheur, il le trouva. Je dis par malheur pour le mari.

» Ce digne homme, au bout de trois mois, alla dire à M. Boniface que sa chère enfant était une véritable furie avec qui l'on ne pouvait vivre. Le père lui dit :

» — Oh! oh! je n'en crois rien.

» Il accourut, donna tort au mari, et il embrassa sa fille en pleurant.

» Un mois après, le mari retourna lui dire que sa chère enfant, par suite d'une habitude d'enfance inquiétante pour l'avenir, volait.

» — Il faut voir, dit M. Boniface, n'avez-vous pas aussi vos torts ? Vous en avez, cela est sûr.

» Il revint; il écouta la petite, qui se justifia malgré les preuves, et il embrassa sa fille en pleurant.

» Cependant un grand seigneur, premier ministre et très-puissant, fut sensible aux charmes de la chère enfant, et la chère enfant fut sensible à cette attention d'un grand seigneur; l'intrigue alla son train. Le mari, qui avait vu et entendu, alla trouver M. Boniface. Le bon-

homme lui dit : — Vous êtes jaloux, cela n'est pas bien. Comment voulez-vous rendre ma fille heureuse avec ce gros défaut-là ?

» Et il embrassa sa fille en pleurant.

» Le mari surprit des lettres et les lui porta.

» — Je vois par là, répondit le père, que ma fille vous aime véritablement, car elle parle sans cesse de précautions à prendre pour votre tranquillité.

» Il ajouta que son gendre était un ingrat, et il embrassa sa fille en pleurant.

» Le mari lui donna à lire le rôle de M. de Sottenville, dans Molière, en s'arrachant les cheveux de ce que l'original d'un pareil écrit pût encore exister après deux cents ans; mais il se fût brisé le crâne qu'il n'eût point glissé un rayon de bon sens et de vérité dans celui d'un pareil père. M. Boniface, pour la première fois de sa vie, s'échauffa au point de lui dire qu'il était un impertinent.

» A quelque temps de là, le mari lui fit voir, par une ouverture dans la muraille, sa femme seule avec le ministre. M. Boniface ne dit rien, sinon qu'il fallait qu'on eût rendu sa fille bien malheureuse pour la réduire à cette extrémité; et il s'en alla en pleurant embrasser sa fille, le ministre et le mari lui-même.

» Le mari ne voulait point qu'on l'embrassât; il se fâcha, et résolut de poursuivre l'affaire; mais, comme il allait entamer un procès, il mourut tout doucement d'une certaine maladie de foie qui le travaillait depuis quelque temps. Sa femme, par scrupule, ne voulut point souffrir que les médecins ouvrissent son corps, ce qui fut facile

avec la protection de M. le ministre . On dit que ce brave homme s'était assez mal porté jusque là (je le crois certes bien), qu'il échappait par là à de grands tourments (et l'on avait bien raison), et qu'enfin Dieu lui avait fait une belle grâce.

» A dater de ce moment, sa femme vécut sans gêne et publiquement avec le ministre. Elle expliqua ses motifs à son père, qui les trouva fort bons, et, comme il vit que sa fille était flattée de ce crédit et de cette condition, il en fut flatté et satisfait lui-même; car il ne voulait que le bien de tout le monde en général, et celui de sa fille en particulier.

» Aussi, ce bon M. Boniface, de complaisance en complaisance, tomba dans ce que les gens doués d'un cœur moins excellent, appelaient la dernière ignominie. Il alla se loger, avec madame Boniface, sa femme, dans l'hôtel du ministre; il accompagnait sa fille et le ministre dans les lieux publics; il monta dans leurs carrosses; il fut le parrain de leurs enfants; il souilla ses cheveux blancs dans la fange de leurs orgies ; il était dans la compagnie de sa fille, et sa fille était la perle des filles; cela lui suffisait.

» Ce ne fut pas tout : sa fille, par l'influence qu'elle exerçait sur l'esprit du ministre, tint en réalité les rênes de l'État. La chère enfant ne gouverna plus seulement un vieillard idiot, mais un grand royaume. Voilà des voyageurs bien menés ! gare là devant !

» Les danseurs de corde furent mieux payés que les généraux d'armée ; on employa les flottes à trafiquer de chiffons aux quatre coins du monde.

» Madame Boniface fit placer son frotteur à l'Académie, son cuisinier à la tête d'une armée, et son portier au gouvernement d'une province. Elle ne payait ni sa fruitière, ni son blanchisseur, ni son cordonnier, ni son dentiste ni son perruquier, ni ses laquais ; mais elle fit d'eux ou de leurs enfants autant de préfets, de juges, de conseillers d'État et d'ambassadeurs.

» Les chefs de la religion, qui se plaignirent, furent déportés ; les peuples qui se soulevèrent furent sabrés et mitraillés. Enfin, comme on s'avisa de dire à la cour Ottomane que la favorite avait l'œil gauche un peu moins ouvert que le droit, et qu'elle mettait une queue de faux cheveux ; comme ce mot imprudent revint à la favorite, il se déclara avec le Turc une guerre effroyable, qui mit en feu la moitié du globe, et précipita le royaume à deux doigts de son entière ruine.

« Cependant, au milieu de ces fâcheux événements, M. Boniface mourut un matin dans un grenier du palais, sans que sa fille, qu'il avait tant aimée, fît demander de ses nouvelles ou vînt le voir un moment. — Que voulez-vous ! disait-il en expirant, elle est si occupée pour l'instant.

» Elle vint pourtant, je me trompe, mais ce fut pour prendre sur la poitrine du mourant un camée dont il agrafait sa cravate, en souvenir, et qu'elle lui avait donné à la légère dans un moment de bonne humeur.

» Ainsi mourut le bon M. Boniface ; et ses amis (car un si brave homme ne pouvait manquer d'en avoir beaucoup) l'accompagnèrent au monument. Ils repassaient ses

qualités en chemin, et l'on n'entendait de tous côtés que ces mots : « Ah ! le digne homme ! Quelle perte ! quel cœur ! quelle égalité d'humeur ! quelle douceur ! comme il était indulgent et bienveillant à tous ! et quelle complaisance ! quel malheur ! on ne reverra de longtemps son pareil ! le malheur n'en est que plus grand ! »

» Au cimetière, le plus lettré, le plus capable, le plus instruit de ses amis prit la parole en ces termes :

» — Messieurs, nous allons voir descendre pour jamais dans cette tombe le plus digne citoyen, le fils le plus tendre, le magistrat le plus intègre et le plus vertueux, le plus aimable philanthrope, l'époux le plus dévoué et le meilleur des pères qui fut jamais.....

» Les larmes lui coupèrent la parole ; l'assistance, n'y pouvant tenir, se répandit en gémissements pitoyables, et M. Boniface, que voici, vint se faire juger au pied du tribunal céleste.

» Aussitôt la face sacrée de Wishnou darda de nouveaux éclairs, et l'on entendit encore avec épouvante gronder sa voix de tonnerre.

» — Quoi donc ! s'écria-t-il ; après avoir châtié selon la justice les meurtriers, les voleurs, les impies, les ambitieux et les hypocrites, je ne sais plus que faire à cet homme-ci, car il les a tous dépassés ! Je vous le demande : qu'eût imaginé de pire la cruauté la plus raffinée à l'égard de ceux qu'il a le plus aimés ? Quant au reste, quel devoir n'a-t-il pas foulé aux pieds, quel mal n'a-t-il pas commis ? quel fléau fut jamais plus funeste ? Il a trahi ses parents, ses amis, ses concitoyens,

son Dieu, et remarquez qu'il joignit aux horreurs de sa vie non-seulement l'impunité, mais le renom et les prérogatives de la vertu. Le méchant est ordinairement puni dès votre bas monde par le mépris public. L'homme que voici passa toujours pour bon, pour juste, pour bienfaisant; or cette fausse réputation, qui participe de la hideuse hypocrisie, pèse aussi de tout son poids dans ma balance; ce qu'on peut appeler les vertus de ce misérable ne lui ont rien coûté; ce furent celle d'un soliveau; ses crimes ont troublé le monde, il n'en a point consommé directement, à la vérité, mais il les aurait tous commis, n'en doutez pas, si l'occasion s'en fût présentée avec des circonstances accommodées à ce caractère méprisable. Il n'y a point d'avilissement, de dépravation bestiale, de forfaits où ne puisse entraîner une telle lâcheté, un tel mépris de la dignité et de la raison humaine. On alléguera pour celui-ci, la cause même de ses crimes, l'imbécillité, l'apathie; eh bien, soit, je vais donc changer son supplice, je le condamne, non plus à brûler lui-même, mais à contempler durant toute l'éternité les tourments de ses victimes et le terrible spectacle du mal qu'il a fait.

» Un ange ausitôt fit seulement un signe à ce pauvre M. Boniface, qui s'en alla de lui-même, prendre place, au lieu des expiations, sur la troisième banquette en entrant à gauche.

» Et ma vision finit ainsi. »

Le brahme se tut et alla ouvrir la porte à sa femme, qui nous apportait le repas du soir; des dattes, du riz et des œufs d'oiseaux que nous ne connaissions pas.

Sir Johnson considérait attentivement cette Indienne, qui était d'une beauté rare; et, quant à moi, je m'étonnais qu'un brahme si vieux et si vénérable vécût avec une femme si jeune et si jolie. Je dissimulai cette réflexion, mais je dis tout haut au fils de Wishnou, en rassemblant tout ce que je me rappelai de la langue du pays:

— Ce qui m'a frappé dans votre récit, très-cher hôte, c'est qu'il est empreint dans tous ses détails d'une curieuse connaissance de nos usages d'Europe, et qu'un visionnaire des bords de la Seine n'aurait pas mieux dit.

Sir Johnson me regarda et je connus qu'il avait eu la même pensée.

Le brahme hocha la tête gravement, et levant le doigt vers le ciel :

— Les révélations de Wishnou, qui sait tout, dit-il, donnent toute science.

Tout à coup nous entendîmes la voix du jeune garçon, une voix pure et claire, qui articulait parfaitement cette chanson française:

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot.

Je pâlis, je frémis de surprise et de joie; je courus à la porte, et le brahme, se levant aussi, dit à son tour, en très-bon français;

— Que le diable t'emporte !

— Oh ! oh ! m'écriai-je; et moi qui me tuais à chercher mes mots quand je puis aisément parler la langue

de mes pères ! c'était conscience en vérité de me laisser dans l'embarras. Le brahme prit le parti de rire.

— Je suis Français, me dit-il, permettez-moi de vous embrasser. »

Je fus frappé alors du ton de sa voix et de l'air de jeunesse qu'il revêtit tout à coup, Sir Johnson, qui parlait le français aussi bien que moi, riait aussi de tout son cœur. Le Brahme, voyant mon anxiété, déroula son turban de mousseline, d'où sortit une forêt de cheveux noirs tout frisés, qui juraient avec sa barbe blanche, mais je vis bientôt que cette barbe était blanchie à l'aide d'une composition d'amidon.

— Je suis Français, reprit-il ; mais dispensez-moi, je vous prie, de vous dire mes aventures. Quand mon déguisement ne serait bon qu'à m'épargner ce récit, je ne le quitterais pas, je m'appelle Nazarille...

— Quoi ! m'écriai-je, Nazarille ? Je vous connais, je sais tout. J'ai fort entendu parler de vous sur le dernier bâtiment où j'étais. Permettez, mon cher compatriote, que je vous embrasse encore.

— Soit, me dit-il en répondant à mes amitiés, nous causerons plus à l'aise. Mais permettez d'abord que je corrige un peu la frugalité du souper.

Il souleva une natte et retira une belle tranche de bœuf fumé, un jambon à peine entamé, et trois flacons de bonne mine.

Ensuite il nous montra, pour nous donner courage, les lits bien faits et bien garnis de moustiquaires qu'il nous pourrait céder. Il nous invita à nous reposer chez lui au-

tant de jours qu'il nous plairait, et nous promit de nous fournir un guide qui nous mènerait jusqu'à Delhi sans encombre, après quoi nous attaquâmes le jambon d'un grand courage, en devisant joyeusement.

LE

MARTYR DE LA LIBERTÉ

LE

MARTYR DE LA LIBERTÉ

Certainement s'il y eut jamais un martyr de la liberté, c'est celui-là. Il a passé les deux tiers de sa vie en prison; il a été bâtonné par une foule d'esclaves qu'il a délivrés, et ses biens ont enrichi trois ou quatre de ces hommes qui quêtent pour les peuples malheureux.

Dans ce temps-là, le croissant menaçait la croix grecque; les juifs, les protestants, les athées et les déistes se prirent d'un grand amour pour cette croix. Il partit pour la Grèce.

Il y avait une bourgade de ce pays, dont la population, pleine de bon vouloir, mais sans chef et sans ressources, gémissait particulièrement sous la dure loi des persécuteurs; il fut délégué pour s'aller mettre à la tête de cette bourgade et lui communiquer les bienfaits de la tactique européenne.

Il fut reçu à bras ouverts. On s'attroupa autour de son

brillant uniforme : l'un lui arracha ses épaulettes ; l'autre son hausse-col; un troisième sa montre. On le dépouilla de la tête aux pieds. Ces gens-là ne parlaient pas le français : il crut que c'était un malentendu, il essaya de s'expliquer. On l'étourdit de quelques coups de crosse de fusil, et on le laissa tout nu sur le chemin.

Un homme grave et d'un âge mûr, qui passait, eut l'air de le plaindre. Philogène (c'est le nom du martyr) lui fit entendre ses infortunes. L'homme grave blâma sévèrement ses compatriotes. Philogène s'abandonna à son indignation, et versa ses chagrins dans son sein; mais l'homme grave devenait de plus en plus compatissant, et finit par lui tenir des propos dont la délicatesse s'effarouchait. Philogène prit sa cource par monts et par vaux jusqu'au port, et revint en France.

— Quels chrétiens ! s'écriait-il ; certes ce ne sont pas tout à fait des chrétiens comme nous, ainsi qu'on disait. Entre Grec et Turc il ne faut pas mettre le doigt.

A quelque temps de là, une révolte éclata en Pologne. Philogène pensa que ce pouvait être d'honnêtes gens qui, les premiers, étaient descendus sur la place pour escarmoucher à tort et à travers au milieu de leurs villes. Ces honnêtes gens furent battus, la plupart pendus ; les autres, chassés de leur pays, refluèrent vers le midi de l'Europe.

Philogène fut des premiers à fêter ces débris vénérables : il offrit sa maison à l'un de ces héros malheureux, qui s'appelait Petrouski. — *Bone Dious!* s'écria-t-il en levant les yeux au ciel ; et, pleurant de tendresse, il embrassa sur la bouche, selon la coutume de son pays, Philogène

et toute sa maison, y compris sa femme et sa fille, qui comptait à peine quinze ans.

Il continua ainsi de les saluer chaque matin, quoi qu'on pût lui dire, répliquant qu'il savait trop les devoirs que lui imposait la reconnaissance. Tout allait donc pour le mieux, si ce n'est que Philogène s'aperçut, au surcroît d'effusion de l'étranger à la fin des repas, qu'il aimait extraordinairement l'eau-de-vie. En effet, il s'enflammait alors à vue d'œil, il roulait des yeux furibonds, et cassait son verre à la moindre contradiction, en s'écriant amoureusement : *Bone Dious!* de façon à faire trembler les convives.

Un soir, à souper, comme il entamait une septième bouteille, Philogène l'avertit qu'il pourrait s'incommoder, et la lui retira. Petrouski le regarda, comme stupéfait d'un tel outrage à l'hospitalité, puis il le supplia d'une voix tendre et mourante. Philogène tint ferme. *Bone Dious!* dit Petrouski en lui fendant le crâne d'une autre bouteille; et, se jetant sur lui, il l'eût étranglé, pour peu qu'on l'eût laissé faire. Les gens du Nord sont plus vifs qu'ils ne le paraissent.

Quand on fut revenu de ce trouble, le Polonais avait quitté la maison. On retrouva sa chambre vide, comme il l'avait prise; il n'avait emporté que les draps du lit et quelques pièces d'argenterie.

Comme il entrait en convalescence, Philogène rencontra, dans un jardin public, un bel homme brun, les traits mâles, l'œil vif et beau, dans un équipage fort ruiné. Cet homme l'intéressa.

— Monsieur, lui dit celui-ci, je suis Espagnol; mes compatriotes sont des sortes de brutes qui croupissent encore dans la plus profonde ignorance; ils ne savent, depuis tantôt treize cents ans, que plier le dos sous le joug des rois et des moines. J'avais ouvert un des premiers les yeux à la lumière, et pour leur avoir voulu prouver, les armes à la main, combien ils étaient malheureux, ils m'ont chassé de mon pays, dans l'état que vous voyez.

— Quoi, un Espagnol constitutionnel ! vous n'êtes donc plus catholique?

— Pas si bête, dit le Castillan ; j'ai lu Voltaire complet.

— Brave homme ! reprit Philogène, venez chez moi; je ne permettrai pas qu'un étranger si éclairé souffre plus longtemps pour une si bonne cause.

L'Espagnol répliqua que ses diverses connaissances lui permettraient de reconnaître ce service. Tout compte fait, il se trouva que ce qu'il savait encore le mieux, c'était de râcler quelques vieux airs andalous sur la guitare : il proposa de les enseigner à la fille de la maison ; Philogène accepta avec gratitude, s'applaudissant de voir cette fois ses bienfaits si bien placés.

Mais comme il passait, un jour, en rêvant, derrière un berceau du jardin, il vit par hasard le professeur qui donnait à cette heure sa leçon de guimbarde à la jeune fille. Sa façon de démontrer ne plut pas à Philogène : il se fâcha.

— Vous n'êtes donc pas philosophe, lui dit le Castillan.

— Pas si bête, dit Philogène; et, ramassant un rateau, il reconduisit très-vite le musicien à la porte.

Un heureux incident le vint distraire de ses chagrins : un banquier belge, compromis dans deux ou trois conspirations européennes et traqué par la police de sa nation, le fit demander pour le prier de contribuer à une souscription considérable au profit des enfants errants de la liberté. Le banquier ajouta qu'il n'avait plus que ce moyen de servir ses opinions ; qu'il y avait consacré toute sa fortune, mais qu'il était obligé d'appeler à son aide le peu d'âmes libérales qu'il pouvait y avoir de par le monde. Le banquier tira là-dessus un magnifique portefeuille appuyé de toutes sortes de garanties et de signatures. Philogène signa à son tour, et pour une somme un peu plus forte peut-être qu'il ne lui convenait.

Le banquier devait revenir ; il ne revint plus. Philogène écrivit à B., centre des affaires de ce grand capitaliste.

On lui répondit, longtemps après, qu'on ne savait ce qu'il voulait dire, mais qu'on avait connu autrefois un homme du nom qu'il citait, lequel avait été condamné pour une banqueroute, et, depuis ce temps, courait le monde en vivant d'escroqueries.

A ce coup, Philogène sentit se refroidir son enthousiasme pour les infortunes politiques ; il se promit d'être plus circonspect à l'avenir en matière si délicate. A quelque temps de là, il reçoit une lettre d'un correspondant de commerce qu'il avait dans le Piémont ; il lui annonçait, dans cette lettre, qu'elle lui serait remise par un jeune homme de bonne famille qu'il lui recommandait bien vivement, et qui s'était vu forcé de s'expatrier pour une

malheureuse espièglerie de jeunesse, pour laquelle il avait été condamné à être pendu...

Philogène pâlit et s'arrêta, se demandant quelles étaient donc ces espiègleries de jeunesse qui faisaient pendre les gens dans ce pays-là.

La lettre continuait en disant que ce jeune homme avait été entraîné, par la générosité de son caractère, dans une de ces conjurations si fréquentes alors en Italie ; que le complot avait été découvert, et que le gouvernement, ayant vu clairement que ces messieurs se proposaient de l'égorger une nuit, avait trouvé assez naturel de les pendre.

— Ce n'est que cela ! dit Philogène. Bon jeune homme ! noble jeune homme ! c'est une victime ; moi qui croyais...

Il se rassura tout à fait, car il pensait encore qu'il est beaucoup plus grave d'assommer un homme au coin d'un bois, que de faire entretuer deux ou trois mille personnes, plus ou moins, dans une ville ou dans un royaume en flammes.

Le jeune homme ne s'était point présenté, comme le portait la lettre ; il admira tant de timidité et de délicatesse, et le fit chercher partout. Le jeune homme vint le lendemain, Philogène lui dit qu'il n'était rien qu'il ne fît pour son service sur la simple recommandation de son correspondant, et, le voyant assez mal en ordre, et peut-être embarrassé dans une ville étrangère, il le pressa de le mettre à l'épreuve. L'Italien refusa avec dignité. Philogène reconnut l'excellence de principes et le rang

distingué dont lui parlait le correspondant. Une étroite liaison s'établit entre eux.

Un jour, le Piémontais arriva fort rouge et fort affairé. Il avait, disait-il, besoin d'un tel service, qu'il n'osait s'expliquer.

— Ah! parbleu! s'écria Philogène, il faut que vous soyez bien pressé pour m'accorder ce plaisir de vous obliger que j'attends depuis si longtemps. »

Il fallait à l'Italien une somme énorme : Philogène n'eut pas le loisir de s'en émouvoir, tant il était ravi. Il n'avait pas cet argent lui-même, mais il alla l'emprunter, et le livra à l'Italien.

L'Italien ne revint plus. On envoya chez lui; il était parti. On écrivit au correspondant. La lettre, la conspiration, la famille étaient fausses : il n'y avait de vrai que la condamnation à la potence, et les espiègleries de jeunesse qui consistaient en quelques vols à main armée et peut-être aussi quelques discussions sur le grand chemin qui avaient entraîné mort d'homme.

Philogène était hors d'état de payer la somme qu'il avait empruntée, car ses affaires étaient tombées dans un grand délabrement : on le mit en prison. Il en sortit quand on fut las de l'y nourrir.

A peine délivré, il apprit qu'on formait, pour une guerre lointaine, une légion composée de tous ces honnêtes gens de diverses nations que la politique avait chassés du pays natal. On lui proposa d'y entrer : il refusa.

— Mais, lui disait un jour quelqu'un à qui il contait ses déconvenues, il ne faut pas juger des pays par de si mi-

sérables échantillons : il se peut qu'il y ait chez ces peuples mêmes, dont vous êtes porté à mal penser, de très-braves et très-dignes citoyens.

— Hélas! je le veux croire, dit Philogène; mais ceux-là vivent fort tranquillement, sans doute : je ne suis jamais allé chez eux, et ils ne viennent jamais chez moi. »

LE

BIEN DES PAUVRES

LE BIEN DES PAUVRES

Philadelphe avait le cœur sensible; c'est presque un malheur dans une ville comme Paris. Il ne sortait jamais, il ne pouvait surtout traverser certains quartiers sans s'émouvoir à chaque pas d'une grande pitié. Notons en outre qu'il joignait à cette sensibilité beaucoup de pénétration, et savait percer toutes les enveloppes de la misère. Voyait-il passer un vieil homme triste, infirme, enveloppé d'une mauvaise redingote et décoré d'un ruban rouge? son imagination s'échauffait là-dessus; il voulait que ce fût quelque vétéran oublié, quelque ancien officier desservi par des ingrats, qui achevait de mourir dans quelque mansarde. Et quoi de plus désolant, pensait Philadelphe, que la vieillesse dans la pauvreté? Une pauvre femme en haillons, hâve, défaite, lui lançait-elle au passage un de ces regards soucieux que le pauvre ne sait pas déguiser, il devinait les douleurs d'une de ces créatures misérablement mariées

à des ouvriers brutaux, qui s'enivrent, qui les battent, et les laissent mourir de faim au milieu de six enfants.

Était-ce, le soir, quelqu'un de ces petits malheureux qui gémissent au grand froid, une guitare dans leurs mains raidies, quand la foule sort des spectacles et court vitement retrouver son lit au coin du feu? — Cher petit! disait Philadelphe en soupirant, mère désolée! que n'a-t-elle pas dû souffrir avant d'envoyer son enfant supporter pour elle les duretés des passants!

Et le matin, s'il rencontrait une fille du peuple, à peine vêtue d'un châle fripé, le nez rougi, les cheveux abandonnés, déjà morte à la parure, mais sensible encore à la honte et détournant sur les jeunes hommes un regard confus qui se baissait aussitôt : pauvre fille, pensait-il, combien d'infortune et d'abaissement, combien d'affronts l'ont dégradée jusqu'à renoncer à rouler le long de tes joues amaigries ces deux boucles qu'on voit aux filles les plus misérables et qui n'ont d'autres biens dans le monde que leurs cheveux blonds! Il se représentait l'infortunée dans son atelier ou sa manufacture, courbée sur un vil travail; gagnant à peine dix sous par journée, rentrant le soir dans un galetas, battue peut-être par une vile marâtre, avilie par la débauche de ses proches, et notre homme était tenté de lui dire : Ne rougissez pas, n'ayez pas peur, mademoiselle, et levez hardiment les yeux sur un homme compatissant qui vous devine, et qui vous trouve plus touchante dans votre dénûment qu'aucune de ces petites personnes qui passent au bras de leurs mères sans songer à votre malheur.

Et pourtant, Philadelphe passait pour un cœur dur auprès de certaines gens ; mais vous savez ce que c'est que l'opinion et comme on juge diversement les hommes sur ce théâtre du monde où ils portent toujours le masque, Ah ! sans doute, beaucoup de perversité se cache au fond des cœurs; mais quels trésors de tendresse et de charité y demeurent ensevelis avec plus de soin peut-être et de honte qui n'est alors qu'une charmante pudeur. En sorte que Philadelphe était fort occupé des moyens de diminuer le nombre des malheureux ou de les rendre moins à plaindre. Il est bon d'ajouter qu'il ne leur conseilla jamais de voler, ni par écrits ni en paroles. Il ne les ameuta point contre les riches, car il n'entendait pas soulager la misère d'une part, en attirant de l'autre le pillage et la proscription.

Sur ces entrefaites, il entreprit un voyage. Il était allé à Tours, s'il m'en souvient; et, comme il en revenait, il se trouva dans la voiture de poste à côté d'un homme mûr, d'assez bonne mine, grand parleur, et qui paraissait fort instruit sur le pays qu'on parcourait et les propriétés qui bordaient la route. Ils passèrent auprès d'une vaste ferme où se faisaient de grands travaux ; les faucheurs, les bergers, les faneurs fourmillaient dans les champs, et les paysannes, qui travaillaient en chantant, s'arrêtèrent à voir courir le carrosse.

— A qui cette belle propriété? dit Philadelphe nonchalamment; elle paraît florissante et considérable.

— Vous ne voyez pas tout, dit son compagnon; il y a là, derrière ces bâtiments, cinq ou six lieues de plaines qui en dépendent.

Philadelphe, à l'air satisfait de cet homme, jugea qu'il connaissait le propriétaire de la terre, ou peut-être qu'elle était à lui, et pour lui donner la joie de l'avouer, il répéta:

— A qui ce beau bien, monsieur?

— Aux pauvres, monsieur.

— Ah! certes, voilà des pauvres que je ne plains pas; mais vous voulez rire?

— Si vous l'aimez mieux, ceci appartient à l'administration des hôpitaux et hospices civils de Paris.

Philadelphe n'en pensa pas moins que cet homme devait être un riche propriétaire des environs.

Ils virent plus loin se dérouler de grasses prairies où paissaient des bestiaux nombreux et en bel état.

— Le beau pâturage! dit Philadelphe.

— On en compte trois cents arpents, dit le compagnon, et du meilleur rapport.

— Et à qui cela appartient-il?

— C'est encore un bien des pauvres, régi par l'administration des hôpitaux de Paris.

— A la bonne heure; Dieu garde qu'il ne fasse envie.

Le voyageur expliqua comment il était aussi doux pour le promeneur qu'intéressant pour le propriétaire de planter de peupliers les ruisseaux d'irrigation, mais qu'on avait exagéré le produit de ces arbres en l'évaluant à un franc chacun par année. Deux heures après ils entrèrent dans une forêt.

— Il fait beau, dit Philadelphe, et je m'arrêterais bien volontiers sous ces grands arbres. Le bel endroit, la belle forêt!

— Ce n'est qu'un bois, dit le monsieur, mais il est royal et se relie à d'autres qui couvrent là-bas tout le pays.

— A la bonne heure, voilà d'aimables gens et fort sensés, qui laissent leurs arbres debout, et qui ne songent point, comme tant de repaces, à ruiner leur pays pour ajouter à leur revenu.

— Mais ceci est déjà d'un rapport honnête ; les coupes s'élèvent à huit ou dix bons milliers de francs, sans compter les droits de chasse qui font ensemble un joli denier.

— Tant mieux ; Dieu bénisse le brave homme qui nous laisse un peu d'ombre, et quant à moi, je le remercie. Comment le nommez-vous?

— Ils sont plusieurs qui s'appellent, comme je vous disais, l'administration des hôpitaux de Paris.

Ils vinrent à passer le soir devant une grille qui menait par une avenue de tilleuls devant la façade d'un château seigneurial, entouré de jardins et de bois qu'on voyait dans l'éloignement.

— La belle maison! dit Philadelphe.

— Vous n'en voyez rien, dit son compagnon ; il y a là derrière un parc de trois lieues de tour, un jardin anglais, et des viviers dont la pêche est adjugée à mille livres par an, un potager fort beau, et cinq petites fermes qui cousent au reste un lopin de trois cents hectares de blés, prés ou vignes.

— Malepeste! et quel est le millionnaire qui s'y récrée?

— Cela appartenait à M. le marquis de Villiets ; il est

mort sans enfants et a légué tout son bien aux hospices.

— En sorte que ce riche domaine appartient....

— A de pauvres gens, aux indigents, et c'est l'administration qui le gouverne pour eux.

— Bon Dieu ! dit Philadelphe, mais voici des pauvres plus riches que le marquis de Carabas; je commence à ne plus les plaindre, et c'est un grand soulagement.

— Au reste, reprit le compagnon, les rapports du domaine n'ont pas baissé, et l'on dirait, à l'intelligence qui préside aux opérations, qu'il n'a pas changé de propriétaire.

Le lendemain, comme on approchait de Paris du côté de la barrière d'Enfer, Philadelphe vit de grands murs coupés d'une grille de maître, à travers laquelle on apercevait un jardin proprement entretenu, et plus loin, une longue façade surmontée d'un clocher et tout fraîchement flanquée de bâtiments neufs.

— Monsieur, dit-il, quel est le nom de cet établissement ?

— C'est ce qu'on appelle l'hospice de La Rochefoucauld, qui est, comme vous voyez, en bon air, et qui loge ses hôtes comme des princes.

— Vraiment, j'en suis bien aise.

Et Philadelphe ajouta comme quoi il était fort d'avis qu'on établît les hôpitaux hors de la ville, autant que possible, en de riantes campagnes, et non dans des quartiers infects de la capitale, où les malades respiraient des vapeurs empestées, où le bruit et la joie des rues venaient insulter au pauvre jusque sur son lit de mort, et où, par contraste, ces établissements prenaient un air lugubre qui

pouvait redoubler l'horreur et le désespoir des malheureux que la misère y menait.

— Vous avez raison, dit le compagnon. On passa la barrière, et Philadelphe lut ces mots en lettres d'or sur un frontispice : Hospice des Enfants-Trouvés.

— Ah! le beau bâtiment! s'écria-t-il.

— C'est l'ancien Oratoire, qui était déjà fort considérable; mais l'on vient, comme vous voyez, d'y ajouter deux ailes.

— Et quel est cet autre édifice dont on voit le faîte là-bas ?

— C'est l'hospice de la Maternité.

— Et cet autre un peu plus loin ?

— C'est l'hôpital du Midi.

— Et toutes ces fondations dépendent de l'administration des hôpitaux ?

— Oui, monsieur, et nous avons passé sans le voir l'hôpital Cochin; et l'on trouve un peu plus loin l'hôpital de Lourcine, et ce dôme que vous voyez au fond est la Salpêtrière, l'hospice des vieilles femmes indigentes, des folles et des incurables. C'est véritablement le quartier des hôpitaux et, par une étrange analogie, c'est aussi le quartier le plus misérable de Paris, le douzième arrondissement, dont le maire disait un jour au Roi qu'il y avait, suivant l'état-civil, une rue où, quoique très-peuplée et très-malsaine, il n'était né ni mort personne depuis douze ans; et comme le Roi s'en étonnait et l'en allait peut-être féliciter : c'est, reprit le maire, que tous les hommes vont mourir à l'hôpital, et que toutes les femmes y vont faire leurs couches.

— Il faut, en vérité, que cette administration soit bien riche, dit Philadelphe, qui n'écoutait pas.

— Ah! monsieur, nous avons vu en passant quelques bribes de ses biens; mais comptez encore des propriétés rurales immenses et de tout genre : prés, bois, fermes, moulins, chasses, maisons, lots de terre, carrières; des propriétés urbaines non moins considérables en maisons, bâtiments, boutiques, marchés, jardins, terrains à bâtir, jusqu'à des échoppes; un impôt énorme sur tous les théâtres, jusqu'aux théâtres d'acrobates; un impôt sur tous les divertissements publics, jusqu'aux chiens savants; une part énorme des énormes droits d'octroi de la ville de Paris; des aumônes, des legs, des quêtes, des successions, des subsides, des donations annuelles de toute espèce, des fondations à perpétuité; et les rapports de tous genres de toutes ces propriétés, et mêmes les revenus des hôpitaux, où tout est sagement mis à profit, jusqu'aux cantines, jusqu'aux vieilles graisses de la cuisine, jusqu'à la défroque des morts, qui ne laissent pas de donner ensemble un beau revenu, n'est-il pas vrai?

Philadelphe, émerveillé de ces détails, se sentit l'âme doucement consolée. La voiture s'arrêta ; il salua son compagnon de voyage et s'en alla dans sa famille qui l'attendait; mais ce retour fut bien triste : il trouva la maison en deuil; son père était mort depuis trois jours; c'était un coup de foudre; la lettre qui le prévenait n'était arrivée à Tours qu'après son départ, il eut à peine le temps de pleurer, car son père laissait des affaires fort embrouillées; jusqu'alors il avait passé pour riche, mais il avait

la rage des spéculations, et cachait avec soin ses bévues. Quand on eut mis à clair ses recettes dans une entreprise de voitures publiques, ses profits dans un établissement de bains, ses engagements pour un nouveau mode de pavage, son dividende dans une société en commandite ; ses bénéfices dans la publication d'un journal quotidien, il se trouva que Philadelphe était complétement ruiné, c'est-à-dire qu'il lui restait à peine cinq ou six mille livres de rentes : cela s'appelle ruiné pour un homme riche. Heureusement il avait un parent qui dirigeait la fabrication d'un sirop pectoral fort en vogue, et qui, venant à son aide, lui dit : — Donne-moi les fonds qui te restent, je les ferai valoir et te remettrai bientôt dans tes affaires.

Philadelphe fut charmé. Ce parent était comme un frère : il lui remit l'argent en le priant d'arranger tout pour le mieux.

Dès la première année, les intérêts ne furent point payés; on lui dit que le public se trouvait moins bien du sirop ou qu'il était moins enrhumé. Philadelphe voulut réclamer l'argent à son parent, qui lui demanda s'il n'en avait pas d'autre à lui confier ; et comme Philadelphe insistait, son parent le renvoya au caissier de l'entreprise, qui le renvoya aux actionnaires ; les actionnaires, lésés et furieux comme lui, faillirent l'assommer. Il demanda une explication ; on lui fit entendre que son argent n'était pas perdu, mais qu'il lui serait impossible de le toucher jamais. Il se brouilla avec son parent, et gagna un ennemi en perdant sa somme. Son parent alla dire partout qu'il était un ingrat.

Philadelphe vendit ses meubles, ramassa douze cents francs; et l'un de ses amis, familier des ministères, lui ayant garanti une place d'instituteur dans une école de petits Maures à Alger, il courut à Marseille et s'embarqua.

A Alger, il se trouva qu'on n'avait jamais entendu parler de cette place, il ne s'agissait pas même d'école; Philadelphe vit à peine dans la rue quelques petits Maures qui lui jetèrent des pierres. Il souffrit de la faim durant deux mois, et entra comme infirmier à l'hôpital militaire; quinze jours après, un arrêté supprima l'hôpital et la place.

Il entra comme clerc chez un commissaire priseur qui vendit sa charge, et le successseur avait un clerc à lui.

Philadelphe revint à Marseille et fut employé dans une compagnie d'assurances. La compagnie, volée par des capitaines qui faisaient assurer des marchandises avariées, fit faillite, Philadelphe revint à Paris en mangeant son dernier sou.

Il se souvint qu'il avait autrefois prêté cent écus à un homme de mérite et d'honneur; mais cet homme venait de mourir à l'hôpital.

Un ami de Philadelphe, pauvre comme lui, qui sut ce dernier coup, l'alla voir pour le consoler. Philadelphe était plongé dans une profonde rêverie au coin de son feu; l'ami reconnut le silence du désespoir et prit la parole d'une voix altérée; mais Philadelphe, se levant aussitôt, fit un bond jusqu'au plafond et se mit à danser par la chambre en éclatant de rire : l'ami pensa qu'il devenait fou.

— Au nom du ciel, mon ami, qu'avez-vous?

— Je n'ai plus rien, dit Philadelphe, mais je suis content.

— Est-il bien vrai? vous n'êtes point malade?

— J'étais désespéré; mais je viens de songer à de petites ressources qui me donnent du cœur.

— Je vous croyais ruiné?

— Cela est vrai.

— Eh bien! la pauvreté...

— Pauvre! moi? à d'autres! on y a pourvu. Pauvre! eh! tant mieux! je ne possède plus que cinq mille arpents d'herbages en Beauce, douze à quinze fermes en Touraine, des châteaux superbes dans l'Orléanais, quelques moulins en Brie, des maisons, des terrains et des rentes à Paris, un prélèvement de quelques millions sur les droits d'octroi, des dons, des legs, des héritages, des souscriptions presque générales, et enfin une trentaine de palais grands comme des casernes où je puis élire domicile à mon choix!

L'ami lui tâta le pouls.

— Je ne badine pas, dit Philadelphe; les biens dont je parle sont à l'administration des hôpitaux qui ne fait naturellement que les administrer: ils appartiennent aux pauvres en réalité; je suis pauvre, donc ils sont à moi. Supposez les pauvres gens aussi nombreux que vous voudrez, il y aurait bien du malheur s'il ne me revenait une part là-dedans, et pour le moins une existence assurée. J'ai les goûts fort simples.

L'ami, qui n'avait jamais réfléchi là-dessus, lui souhaita bonne chance et s'en alla.

Philadelphe brossa son habit et s'informa du siége de l'administration bienfaisante. Il parla d'abord à un suisse gras et galonné, qui dînait avec sa famille près d'un grand feu comblé de bûches, et dont il envia le bien-être; mais cet homme n'était pas un pauvre.

Le suisse lui indiqua les bureaux en souriant d'un air narquois. Philadelphe monta dans de grandes salles où des hommes jeunes et vieux, parmi des amas de cartons et de paperasses, se rognaient les ongles et parlaient politique en se chauffant au poële. — Que de gens, pensa-t-il peut nourrir la grande fortune des pauvres? Or ces gens-là n'étaient pas des pauvres.

Il s'adressa au plus affable de la compagnie, et lui exposa ses besoins : cet homme lui montra la porte en lui tournant le dos. Un garçon de bureau daigna lui donner de meilleures indications; un second employé lui répondit, après l'avoir écouté patiemment :

— Monsieur, nous ne donnons nos secours qu'aux indigents.

— C'est pourquoi je les réclame, répliqua Philadelphe, je manque de tout et je n'ai plus de ressources qu'en la charité publique que je viens implorer.

— Comment vous portez-vous?

— Assez bien, Dieu merci.

— Tant pis ; vous n'avez pas quelque infirmité?

— Non monsieur.

— C'est donc alors que vous êtes d'un grand âge?

— Pas encore.

— Mille fois tant pis, on ne peut rien pour vous; pa-

tientez, prenez quelque bonne fièvre, tâchez de devenir aveugle et nous verrons.

— Mais, monsieur...

— Adressez-vous au curé de votre paroisse, cela ne nous regarde pas. Philadelphe, en s'en allant, entendit rire ces messieurs qui le trouvaient fort extraordinaire. Il courut chez son curé qui lui dit qu'il ne pouvait rien sans ces messieurs les membres du bureau de bienfaisance. Au bureau de bienfaisance on le pria d'apporter un certificat du commissaire de police qui pût constater son indigence. Le commissaire de police lui fit dire de passer chez le médecin du quartier. Le médecin constata qu'il se portait à merveille et le renvoya aux dames de charité.

Ces dames s'intéressèrent au malheureux et parlèrent au curé, qui pria le commissaire de lui délivrer un certificat. Philadelphe retourna au bureau de bienfaisance où on lui remit un quartier de pain bis et un *bon* imprimé au moyen de qui il lui était permis d'aller boire un bouillon exécrable à l'autre extrémité de Paris. Il jugea qu'il ne fallait pas avoir grand appétit pour vivre de la charité publique.

A ce régime des bureaux de charité, et à force de mauvais bouillons distribués à une lieue tous les quinze jours, notre homme vit avec satisfaction qu'il lui serait bientôt facile de remplir les conditions d'admission dans un hôpital. En effet, il tomba malade d'une très-grave maladie. Il se traîna chez les gens du bureau de charité, qui daignèrent lui indiquer le lieu où l'on jugeait du degré de maladie des élus; il s'y rendit.

On le fit attendre une heure ou deux, et il vit renvoyer quelques-uns de ses compagnons d'infortune, les uns parce qu'ils n'étaient pas assez malades, et d'autres parce qu'ils l'étaient trop et qu'on désespérait de les guérir. Le médecin l'examina à son tour, en rechignant, et voulut bien lui délivrer un bulletin pour l'Hôtel-Dieu.

Il crut qu'il n'avait plus qu'à se coucher, et, dans le fait, il pouvait à peine marcher; mais un petit homme reçut son bulletin à la porte et le pria de repasser dans trois jours.

Quand il y eut des lits vacants, les médecins le visitèrent encore et lui délivrèrent un second papier, qu'on lui fit porter, derrière un vitrage, à un autre monsieur, qui lui expédia, quand son tour fut venu, un troisième papier, moyennant lequel on le mena dans une salle du haut, où on lui assigna un lit.

— Enfin, se dit Philadelphe, me voici dans l'Hôtel-Dieu, c'est-à-dire dans la maison du Seigneur, c'est-à-dire la maison des pauvres, qui sont les membres de Jésus-Christ. C'est ici que ces membres souffrants sont réchauffés et guéris, et que le pauvre jouit véritablement de ces énormes revenus que je connais.

Le médecin, qui faisait la visite, s'arrêta devant son lit, suivi de trente curieux qui l'écoutaient; l'un d'eux tira brusquement le rideau.

— Messieurs, dit le médecin en retournant le malade comme un mannequin, voici un cas particulier de gastro-entérite compliqué de phthisie. Le pouls est violent, la langue rouge, la respiration difficile, et le sujet ne soup-

çonne pas son état. Vous observerez qu'il sent mauvais. Marquez-lui la diète, un loch pour l'assoupir, et qu'on l'ôte demain de ma salle : je ne veux pas que cet homme meure ici.

Philadelphe n'osa rien dire, intimidé par l'assistance; mais, quand ce cortége fut loin, il dit à son voisin :

— Ce médecin n'est qu'un malhonnête qui devrait parler autrement devant moi et chez moi, car nous sommes ici chez nous. L'hôpital est aux pauvres et pour les pauvres : c'est le vœu des fondateurs.

Le voisin le regarda et prit en cachette un peu de tabac, que les infirmiers lui vendaient sous main dix sous plus cher que chez le marchand.

Le lendemain, comme Philadelphe pouvait manger, on lui apporta un potage à l'eau de lessive et une écuellée de haricots moisis.

— J'aurais cru notre cuisine meilleure ; ce bouillon est un peu clair, dit Philadelphe à l'infirmier, qui lui répondit :

— Si vous n'êtes pas content, on vous mettra dehors. En aviez-vous autant chez vous? des gens qui n'ont pas de souliers! cela fait pitié.

L'homme s'en alla en rongeant un os de côtelette que le cuisinier lui avait mis en réserve pour divers petits passe-droits qu'ils échangeaient.

— Du moins, dit Philadelphe à son voisin, on est bien soigné quant au traitement médical, et l'on a tout à point des médicaments que le pauvre ne pourrait jamais se procurer au dehors.

— Ah! monsieur, dit le voisin, l'on m'a ordonné depuis

hier une potion dont j'attendais grand effet; j'aurais dû la prendre ce matin, et je ne l'ai point encore vue, l'infirmier est ivre; il l'aura sans doute oubliée.

— Ah! mon Dieu! dit Philadelphe, je viens d'en boire une qu'on a laissée sur ma planche, je ne sais pourquoi; car je ne me souviens pas qu'on me l'ait ordonnée.

— Une potion blanche?

— Oui.

— Du numéro 7?

— Précisément.

— C'est la mienne.

— Hélas! dit Philadelphe, je vais en mourir, puisqu'elle n'était pas pour moi.

— Hélas! dit l'autre, c'est moi qui mourrai, puisqu'elle m'était indispensable.

— Comment se fait-il, reprit Philadelphe, qu'on laisse la surveillance des malades à des ivrognes? Je comptais trouver ici ces saintes filles qu'on appelle des sœurs de charité et qui méritent si bien leur belle réputation.

— Il y en avait, monsieur, mais on les a renvoyées sous prétexte qu'on n'était pas sûr de leur honnêteté; on les a remplacées par des gens qui s'enivrent et dont l'improbité laisse moins de doutes. D'ailleurs elles conseillaient aux malades de remplir leurs devoirs de religion, et l'on a considéré que, dans un temps de liberté, c'était un grand abus d'exiger qu'un mauvais sujet sans foi ni loi ne troublât point l'union pieuse de vingt honnêtes malades.

Philadelphe et son camarade étudiaient cependant avec

grande sollicitude les effets de la potion que l'un avait prise aux dépens de l'autre. Par grande grâce, commune en médecine, il n'en résulta rien d'extraordinaire.

— Elle ne m'a fait aucun mal, dit Philadelphe.

— C'est sans doute qu'elle ne m'aurait fait aucun bien, dit le camarade, et ils se consolèrent.

Quand Philadelphe eut repris quelques forces, on lui fit balayer la cour, charrier du bois et tirer de l'eau du puits : il n'était pas tout à fait guéri, mais on lui représenta qu'il fallait se rendre utile et travailler au soulagement des pauvres.

— Qui suis-je donc? reprit-il.

Sa maladie étant devenue chronique, il retomba bientôt au plus bas. Quand le docteur le retrouva alité dans la salle, il s'écria : — Il faut que vous soyez bien têtu! c'est donc que vous voulez mourir ici pour me faire pièce? vous n'avez pas trois jours à vivre. Qu'on me l'emmène, et ne mangez pas le bien des pauvres!

— Mais, monsieur, je suis si pauvre.....

— On ne peut vous guérir.

— Où voulez-vous donc que j'aille?

— Vous promener.

Et le lendemain, on lui délivra un billet de sortie, qu'il ne refusa point, tant il était indigné.

Il n'était point du tout phthisique, quoi qu'en eût dit le médecin; mais le chagrin, les travaux, les privations, après une vie assez molle, avaient à la longue détruit son corps. Il voulut se mettre à copier pour vivre, mais il se gâta la vue en veillant; l'âge vint, il fit divers petits mé-

tiers dégradants, jusqu'à ce que, les infirmités et la grande vieillesse l'accablant à la fois, il ne put sortir de son grenier, où il allait mourir de besoin.

Une âme charitable lui procura une lettre de recommandation pour un des administrateurs des hospices qu'il alla trouver. Le fonctionnaire le reçut avec un ton de commisération, dont il avait si bien pris l'habitude qu'il ne pouvait s'en défaire, même avec les gens qui n'avaient pas besoin de lui. Il était au reste gras et fleuri, toujours content, et il avait la réputation d'être fort charitable; mais il n'échappa guère à Philadelphe que le contentement ordinaire de cet homme venait d'une certaine volupté secrète qu'il trouvait à voir tous les jours tant de misères, qui lui faisaient mieux goûter son bien-être par la comparaison.

— Que puis-je faire pour vous, mon pauvre homme? dit l'administrateur. M. le comte de Breteuil vous recommande vivement à moi, et je suis charmé de cette occasion de lui prouver ma bonne volonté; vous n'avez qu'à parler, demandez, je suis prêt à tout faire pour vous.

Philadelphe vit qu'il touchait au terme de ses peines.

— Monsieur, dit-il, je suis sans parents, sans ressources, sans asile, j'ai ouï dire qu'il existait des maisons tutélaires où les gens de ma sorte pouvaient aller mourir en paix. Je vous demande une place dans un de ces hospices paternels.

— C'est facile, dit l'administrateur, et je vais à l'instant donner mes ordres; de votre côté, faites diligence pour verser entre nos mains la somme de douze cents francs,

exigée par les règlements, et tout sera fait à l'instant.

— Douze cents francs! dit Philadelphe, je ne les ai point.

— Vous ignoriez donc cette formalité ? Quoi! vous ne pouvez disposer de douze cents francs? aucun de vos parents ne pourrait-il vous les prêter ?

— Hélas! non, dit Philadelphe.

— Ah! diable, il faut donc renoncer à nos projets; il n'est pas possible d'aller contre un règlement si fondamental.

— Mais, dit Philadelphe, on m'avait dit qu'il y avait des maisons destinées gratuitement aux vieillards pauvres.

— Cela est encore vrai, quel âge avez-vous?

— Soixante-neuf ans et trois mois.

— Ah! fi, vous n'êtes encore qu'un jeune homme ; il faut avoir soixante-dix ans accomplis. Nous ne pouvons contrarier les vues des fondateurs, à moins qu'on n'ait des infirmités.

— Si ce n'est que cela, monsieur, j'en suis accablé.

— A la bonne heure; lesquelles?

— Eh quoi! monsieur, je suis aveugle, comme vous voyez.

— Bon, voilà qui s'arrange; tout à fait aveugle, dites-vous?

— Absolument.

— Vous n'y voyez pas du tout, du tout?

— C'est à peine si je sens, plutôt que je ne vois, en plein soleil la lumière dorer mes cils. J'ai gagné cette affreuse maladie en travaillant la nuit à la clarté d'un lampion; ma vue baissa par degrés, je la préservai d'un taffetas vert, vaines précautions! mes yeux s'éteignirent

sans remède comme une lampe qui manque d'huile, et maintenant.....

Mais l'administrateur ne l'écoutait plus : il s'était renversé sur son siége, il se tordait les mains, et frappait tantôt sur la table, tantôt sur sa perruque en s'écriant :

— Ah ! pauvre homme ! ah ! que me dites-vous là ! que le ciel ait pitié de vous !

Philadelphe pensa que ses infortunes avaient extrêmement attendri cet homme compatissant et lui arrachaient cette plainte.

— Ah ! mon pauvre homme ! reprit enfin l'administrateur, la fatalité vous poursuit.

— Vous êtes bien bon, monsieur, dit Philadelphe les larmes aux yeux, d'être si sensible à ma position.

— Je suis ainsi fait, mon brave homme ; c'est qu'en vérité on n'est pas plus malheureux ; quoi ! vous n'êtes pas tout à fait aveugle !

— Comme je vous dis, monsieur, j'y vois tout juste assez pour me rompre les os, si l'on me laissait seul.

— Hélas ! c'en est assez, c'en est trop ; nous ne pouvons rien faire pour vous, vous êtes un lynx auprès des aveugles qu'il nous faut. J'en ai vu chasser un l'autre jour qui s'était avisé de porter lunettes, il n'y a pas à badiner là-dessus.

— Mais, monsieur, reprit Philadelphe indigné, comptez-vous pour rien mon grand âge et tant d'autres infirmités ?

— Eh quoi ! des bagatelles, des rhumatismes, des asthmes, des paralysies, et soixante-neuf ans ! c'est-à-dire que vous êtes en état de courir le bal.

— C'est-à-dire, monsieur, dit Philadelphe, qu'il faut être tout à fait mort pour que votre administration daigne prendre le soin de nous couper en quartier et de nous jeter pêle mêle dans quelque trou de cimetière. Parlons net: cette administration charitable n'est qu'une entreprise d'enterrements. Il suffit, monsieur, je vais tâcher de me mettre en état; mais je voudrais auparavant vous adresser une question pour mon instruction particulière: que fait-on des terres, des fonds, des châteaux, des legs, du produit des impôts et de tous les biens immenses des hospices?

— Eh! mon brave homme, dit le fonctionnaire, l'administration peut à peine suffire à ses grandes charges, et sans la plus stricte économie, je ne sais où nous en serions. Songez d'abord à ce que c'est que le personnel d'une administration de cette importance: elle est dirigée par un conseil supérieur, composé de douze ou quinze membres qui ne reçoivent rien, il est vrai, mais l'on est obligé de placer leurs créatures, de secourir leurs protégés, et de leur abandonner sur le trésor des pauvres certaines faveurs qui ne laissent pas de le grever tant soit peu; mais, encore une fois, ces membres du conseil ne reçoivent rien de l'administration, et l'on peut dire aussi qu'ils s'en occupent en conséquence. On compte ensuite une demi-douzaine d'administrateurs qui reçoivent un traitement honorable, mais vous ne sauriez exiger d'eux qu'ils entrassent dans les détails du service; c'est pourquoi ils s'adjoignent quatre ou cinq chefs de bureaux qui leur mâchent la besogne, mais qui d'abord la font faire

à leurs commis, lesquels trouvent moyen de s'en décharger sur les surnuméraires ; ces surnuméraires, il est encore vrai, ne sont point rétribués, mais du moins ils se consument sur ces travaux, en sorte que ceux qui travaillent le plus sont ceux qu'on paye le moins. Tout ceci pourtant, si vous y joignez les garçons de bureau, les suisses, les commissionnaires et les bas employés, forme l'administration, qui dévore déjà un capital honnête en espèces, et une jolie part en bois de chauffage, chandelle, fournitures et gratifications. En outre, chaque hôpital ne saurait se diriger tout seul : il y faut un directeur, qui se promène, quand bon lui semble, dans la maison ; un économe qui ne peut guère économiser, des commis qui barbouillent inutilement les paperasses qu'on leur demande, des médecins, des apothicaires, des servantes, des hommes de peine qui ont leurs familles qu'il faut bien entretenir avec eux. De plus, si l'administrateur a le goût des bâtisses, pourquoi lui refuser ce petit plaisir qui ne lui coûte rien ? S'il veut construire à sa guise un nouveau bâtiment, un promenoir, une salle de bains, un amphithéâtre ; si les médecins veulent tenter une expérience à grands frais ; si l'on demande un travail extraordinaire de statistique pour le bon plaisir d'un nigaud de haut rang, qui n'y jettera pas les yeux, ne faut-il pas surcharger un peu les dépenses ? Joignez à cela les frais de toute espèce, les dépenses imprévues, les procès, enfin l'entretien journalier de trente établissements considérables, et vous verrez combien il faut mettre chaque jour plus d'eau dans le bouillon, moins de viande au pot, et se rendre de plus

en plus difficile sur les admissions, pour être de quelque secours aux malheureux.

— Mais, dit Philadelphe qui réfléchissait, pourquoi ne fait-on pas administrer le bien des pauvres par des pauvres?

— Vous mettez le doigt sur le plus admirable établissement qu'on pût imaginer; il en était ainsi autrefois, et les ordres hospitaliers faisaient vœu de pauvreté. Ce sont même ces gens-là qui ont fondé les hôpitaux, comme l'analogie des noms sert à l'indiquer. Un hôpital était alors ce qu'il doit être : la charité la plus délicate, la fraternité la plus consolante, la piété la plus tendre et la science la plus certaine qui en résulte, accueillaient le pauvre sur le seuil tutélaire, et, à défaut des biens de ce monde, des richesses ou même de la santé, il y trouvait le mépris de ces biens, la santé de l'âme, les douceurs de la religion et l'espérance d'un avenir meilleur.

— Voilà des gens que j'aurais voulu conserver, dit Philadelphe.

— Ah! bien oui, que voulez-vous? les temps sont changés; on les a chassés, dépouillés, proscrits. Est-ce notre faute, après tout, si la sollicitude du siècle s'est reportée sur la matière, si la science ne voit plus dans l'homme qu'une bête malade, et si l'hôpital des pauvres chrétiens ne diffère plus du chenil d'un vétérinaire?

— N'y a-t-il plus, dit Philadelphe, une seule de ces anciennes communautés qui s'occupe des malheureux?

— Allez voir, elles sont plus charitables que puissantes, mais il n'en coûte rien de les solliciter.

L'administrateur lui délivra le nom d'une maison pieuse et fit mine de se replonger dans le fatras de son bureau.

Philadelphe s'achemina vers la maison désignée avec un pauvre homme qui voulait bien le conduire. Une religieuse tout effrayée ouvrit une vitre et leur demanda ce qu'ils voulaient. Philadelphe lui conta sa peine.

— Hélas! mon pauvre monsieur, lui dit-elle, nous ne pouvons plus rien ; non-seulement on ne nous donne plus d'aumônes à distribuer, mais nous tremblons à chaque instant d'être dépouillées du peu qu'on nous laisse. Je vous ai pris pour un de ces malheureux qui viennent piller, les jours d'émeute, la maison qui leur donne du pain et du bouillon quand ils sont malades; cependant il ne sera pas dit que vous aurez en vain frappé chez nous. Voici un pain blanc et un petit écu ; nous voudrions donner davantage. Philadelphe remercia la bonne femme en pleurant, et partagea l'aumône entre son compagnon et son chien. Mais le quatrième jour, le pain disparu, l'écu dépensé, le compagnon, mourant de faim, alla chercher fortune ailleurs. Philadelphe se dit : fuyons Paris, la charité n'est pas là ; on y prend trop de plaisirs pour songer aux malheureux. Il se mit en campagne de son côté. Après trois jours de marche, affaibli, désespéré, il tomba sur la neige, au milieu des champs, où son chien l'avait conduit; il n'avait plus qu'à mourir là. La nuit était venue, il perdit connaissance, et le chien se mit à hurler dans les ténèbres. Un homme vêtu de noir, qui passait à cheval, descendit au bruit et vint palper Philadelphe, il le ranima avec une gourde pleine de bon vin, et lui dit : Je suis le curé d'un

petit pays qui est là-bas. Venez chez moi; la Providence aura soin du reste. Il le fit monter sur sa bête, et suivit à pied, la houssine à la main. Il y avait au logis un bon feu de bourrée qui rétablit Philadelphe, et devant la cheminée une petite nappe grise bien propre où l'on servit aussitôt une soupière de bonne soupe fumante; la servante mit un second couvert; Philadelphe but et mangea, et recouvra la parole. Le pauvre chien ne fut pas oublié.

Quand vint le fromage, le curé pria son hôte de lui conter ses malheurs. Philadelphe finit en disant qu'il était surpris qu'une nation comme la France, et que le clergé surtout, qui comptait tant d'âmes pieuses et charitables, pussent laisser sans secours des misères comme la sienne.

— Que voulez vous qu'on y fasse? dit le curé, avant la révolution le clergé possédait, il est vrai, des biens immenses, qui ont fait assez crier; mais il n'est pas moins vrai que tout le bas peuple, pour ainsi dire, en vivait. Les couvents, les chapitres, et jusqu'aux hôtels des particuliers, étaient autant d'hôpitaux. Chez les chartreux, les carmes, les minimes, il y avait tous les jours une distribution de vivres à la porte. J'ai connu la veuve d'un financier qui donnait tous les mois deux mille livres de charité en nature. L'aumône était dans l'habitude des bonnes maisons. Les hôpitaux, sous la direction gratuite des princes de l'Église et de sages magistrats, étaient desservis par des congrégations dont chaque membre, débarrassé de soins personnels par ses vœux, se vouait tout entier au soulagement de ses semblables. Je vous lirai quelque jour la règle admirable des frères de la charité

qui fondèrent un hôpital célèbre. Vous verrez comment ces hommes entendaient le soulagement du pauvre, comment ils s'étaient livrés à la chirurgie pour plus de perfection, et comment la médecine était devenue entre leurs mains la plus belle œuvre du monde, s'appliquant à la fois à la guérison de l'âme et du corps ; vous verrez comment ils se réveillaient la nuit pour aller prier au chevet des mourants, et comment le malheureux quittait du moins la vie assisté des hommes et béni de Dieu. On a prétendu que ces spectacles attristaient les malades. Je ne puis croire qu'il soit plus doux de périr dans le désespoir, au milieu de tant de misères, et devant des hommes qui parlent froidement de vous disséquer une heure après comme un chien.

S'il doit y avoir de la religion quelque part, c'est assurément dans le lieu funeste où se réunissent tous les maux et tous les désespoirs. Qu'elle disparaisse de l'hôpital, il n'est plus, vous le savez mieux que moi, qu'une voirie. Mais pour enlever aux religieux la surveillance des hôpitaux, on a fait entendre qu'ils pouvaient en détourner les biens.

Hélas ! est-il douteux pour vous qu'il y ait parmi eux plus d'honnêtes gens que partout ailleurs ? Croyez-vous que vingt à trente hommes qui ont fait vœu d'obéissance et de pauvreté, qui vivent en commun et ne se peuvent rien cacher les uns aux autres, qui n'ont d'autre intérêt ici-bas que celui de remplir leurs devoirs, aient grand sujet de thésauriser ? Croyez-vous, surtout que ces hommes qui vivent de peu, qui s'habillent de bure et ne sortent

point, entraînent plus de dommage que vingt ou trente laïques qui ont tous leur famille, leurs intérêts et leur liberté?

— Je vois très-clairement, dit Philadelphe, qu'on a eu tort d'arracher aux pauvres jusqu'aux biens de la religion.

— Cependant, dit le curé, j'établis une fondation en votre faveur : j'ai besoin d'un sacristain, et vous ne me quitterez plus : ma maison est assez grande pour deux.

En effet, Philadelphe finit en paix ses jours au presbytère ; mais il ne voulut jamais donner aux quêtes pour les hôpitaux de Paris, parce que, disait-il, elles ne se faisaient qu'au profit des pauvres administrateurs, des pauvres chefs de bureau, des pauvres entrepreneurs, etc., etc.

LE

SEIGNEUR DE L'ÉGALADE

LE

SEIGNEUR DE L'ÉGALADE

C'est un curieux homme que le sire de l'Égalade, et bien surprenant pour le temps où nous sommes; lui seul peut-être de toute la vieille noblesse a gardé sa bonne humeur et le secret des joyeux passe-temps dans sa terre de l'Égalade en Picardie, où il vit en ermite, et où nous eûmes l'honneur de lui faire visite au commencement de l'automne dernier. On arrive au château par une longue avenue plantée de pommiers, et si semée de gravois, de fumier, de grosses pierres, que nous fûmes sur le point de renvoyer notre voiture de peur d'accident; mais un paysan nous indiqua une contre-allée bien unie et bien ombragée où nous roulâmes comme sur un tapis jusqu'à l'entrée du domaine. Or, cette entrée est tout ce qu'on peut voir de plus misérable, et l'on dirait plutôt les dehors d'une ferme de pauvres gens. C'est un mur de paille hachée couvert en

chaume, comme on en fait dans le pays, une porte mal jointe et tremblant à tout vent, une hutte toute crevassée, une mare d'eau croupie d'un côté, un tas d'ordures de l'autre. Nous n'aurions jamais songé que c'était là la grand'porte, si l'on ne nous l'eût affirmé. Il y avait sur le mur une cloche énorme dont la corde pendait en dehors, et près de la patte de biche on lisait sur un écriteau: *Sonnez doucement, s'il vous plaît.*

Je pensai qu'en effet le moindre branle donné à cette machine devait causer un tintamarre effroyable, et je ne voulus pas qu'un domestique s'en mêlât. Je m'approchai doucement, je pris le cordon avec précaution, je tirai enfin... Je n'ai jamais entendu pareil vacarme de fanfares, de cors de chasse, de clochettes, de tymbales, je faillis être renversé; des gens accouraient, des chiens aboyaient, des valets criaient, et l'infernale musique allait toujours son train. J'étais confondu, mais les gens qui nous ouvrirent n'y prirent pas garde. C'étaient des laquais en grande livrée d'un excellent goût. Je m'aperçus alors que ces murs si misérables au dehors étaient revêtus au dedans d'une belle couche de pierres et que la hutte était une superbe loge de suisse toute blanchie à neuf et supérieurement meublée. On nous montra le chemin.

Le mur d'enceinte que nous avions vu renfermait les anciens fossés du château et nous demeurâmes assez émus quand nous vîmes qu'il fallait les passer sur une seule planche large au plus d'un demi pied. Au-dessous croupissait une eau ou plutôt une vase verdâtre toute couverte de cette mousse qui s'amasse sur les marais et qui faisait lever

le cœur à la seule pensée de s'y laisser choir. Je voulus faire le brave à la vue de la compagnie et je m'aventurai sur le pont branlant non sans m'en repentir quand je fus vers le milieu, car je suais à grosses gouttes. Mon exemple encouragea les autres, on me suivit peu à peu; ce ne fut pas sans de grandes transes. Comme je me retournais sur l'autre bord je vis un des laquais qui, pour nous suivre plus vite, se précipitait dans le fossé.

— *Hé!* lui criai-je, que faites-vous donc? mais il était déjà au beau milieu des flaques vertes. Le drôle n'enfonça pas d'un pouce.

— On peut donc aussi passer par là?

— Sans doute, dit-il, et il frappa de toute sa force sur cette surface qui n'était qu'une belle et solide pelouse artistement revêtue de plantes aquatiques.

A l'instant même nous vîmes M. de l'Égalade qui nous criait de loin en serrant les pans de sa robe de chambre, à travers lesquels je crus entrevoir sa peau. En effet, comme il courait, ses basques s'entr'ouvrirent, et je vis une de ses jambes du haut en bas.—Ah! mon Dieu, pensai-je, nous le surprenons tout nu. Il se recouvrit avec précaution en nous abordant, mais sa situation nous jetait dans le plus grand trouble, et vingt fois je fus sur le point de trouver un prétexte lui donner le temps de s'accommoder. Il n'en paraissait pas plus gêné pour cela et nous fit toutes sortes de galanteries.

— Je vous demande pardon, dit-il seulement, de vous recevoir dans le désordre où me voilà — et en disant ceci il ouvrit toute grande sa robe de chambre. Les dames

baissèrent la tête, nous étions nous-mêmes fort décontenancés, cependant je ne pus m'empêcher de donner un coup d'œil en dessous, et je crus reconnaître dans cette apparence et cette couleur de chair le tissu d'une étoffe.

— Je porte ces tricots le matin, ajouta M. de l'Égalade, c'est salissant, mais le rose tendre est ma couleur de prédilection.

Et tout en causant, il tira une tabatière que je considérai parce qu'elle me parut de grand prix. Mais il ne l'eut pas plutôt ouverte que je frissonnai : elle était remplie d'araignées toutes mortes, les pattes repliées. Il en prit une aussi simplement qu'il eût fait d'une prise de tabac, et l'avala en montrant un point de vue à ces dames. Je me rapprochai avec effroi de M. de B..., qui me dit : C'est une dégoûtante manie qu'il aura prise de M. Lalande, l'astronome, qui était de ses grands amis.

— Voulez-vous du cachou de Bologne, me dit M. de l'Égalade, en m'offrant sa tabatière toujours ouverte, ce bonbon rafraîchit la bouche le matin.

Et il croqua une autre araignée, j'en pris moi-même une qui n'était autre chose, en effet, qu'un morceau de cachou.

Cependant nous parcourions le parc qui était magnifique et des mieux entendus. Tout à coup je fis un saut de côté, j'allais trébucher à un traquenard sur lequel était écrit : *piége à loups*. J'étais encore tout pâle de frayeur ; en ce moment M. de l'Égalade, se retournant pour rajuster la boucle de son soulier, fit mine de s'asseoir sur le terrible engin.

— Prenez garde ! lui criai-je.

— Ne craignez rien, dit-il.

Il détendit le ressort du piége qui se convertit en un pliant où l'on était commodément assis.

— C'est un original achevé, dis-je en m'éloignant, et je commençai à rire de l'humeur gaillarde et du grand sérieux de ce bon seigneur, bien résolu désormais à ne plus m'étonner de rien.

Je précédais la compagnie de quelques pas, et je ne m'occupais plus que des mille recherches du paysage, quand, à travers un bouquet d'arbres que nous allions dépasser et comme sous un berceau formé naturellement, j'entrevis sur un banc de pierre un jeune drôle qui tenait un villageoise embrassée, et qui la cajolait de tout cœur sans s'attendre à mal; je m'arrêtai en sursaut et je m'éloignai en toute hâte en trottillant sur la pointe des pieds. Je remarquai bientôt que plusieurs dames apercevaient le joyeux couple; leur mine était à peindre. Elles n'allaient plus qu'à petits pas; M. de l'Égalade, sans y prendre garde, marchait toujours. J'étais fort curieux de ce qui allait suivre. Enfin les dames s'arrêtèrent, M. de l'Égalade leur fit signe de la main.

— Ne voyez-vous pas, lui dit M. B... que nous allons déranger des gens fort mal à propos.

— Qui donc? dit le seigneur d'un air étonné.

— Ces gens que voilà, dit M. de B..., en les lui montrant.

— Ce sont des statues, dit le seigneur.

— Quoi! des statues habillées?

— Des statues peintes, — et, s'approchant, il donna un

soufflet au villageois qui ne bougea point et résonna creux.

C'était, comme nous vîmes, deux fort jolies figures en costume villageois, très-ingénieusement groupées et peintes à l'huile de façon à tromper l'œil même de fort près. Tout le monde éclata de rire; je ne revenais pas de la surprise et la belle humeur me tenait encore à cent pas de là; mais je m'en voulus en découvrant dans un petit fourré de cyprès une tombe de marbre blanc, surmontée d'une urne funéraire. Je craignis que ma gaîté ne fût prise en mauvaise part en approchant d'un lieu si grave, où l'on avait réuni tout ce qui peut toucher et attrister l'âme. J'eus un moment l'idée de quelque nouvelle baliverne, mais je vis en caractères simplement taillés dans le marbre du mausolée cette inscription : *Ici repose ce que j'aime le plus au monde.* Je ne doutai pas que ce ne fût la sépulture d'un parent de M. de l'Égalade, et je retournai sur mes pas avec une physionomie appropriée à la circonstance. Les personnes qui me suivaient éprouvèrent le même sentiment et se découvrirent par déférence.

— Si vous voulez le permettre, dit M. de l'Égalade, nous nous reposerons ici.

— Mais, dit une dame, ne pourrions-nous trouver quelque lieu moins lugubre ?

— C'est qu'il serait temps de vous faire servir des rafraîchissements.

M. de B... montra le mausolée avec une sorte de pudeur.

— Précisément, dit le bonhomme.

Il fourra une petite clef dans un coin du monument,

deux tringles de cuivre soulevèrent le couvercle de marbre, et l'on vit au dedans, en superbe ordonnance, une dinde truffée, deux beaux et bons jambons garnis de leurs épices, un superbe pâté de venaison couronné de têtes de perdrix, un assortiment de volailles froides et une profusion incroyable de gimblettes, darioles, biscuits, massepains, croquignoles, dragées, cédrats, galettes, croquets, macarons, crémes, meringues, nougats, confitures, compotes, fromages, ananas, le dessert le plus rare et le plus délicat.

M. de l'Égalade avait à peine ouvert ce buffet qu'il poussa le plus effroyable cri que j'aie jamais entendu. Je crus qu'il se rompait un bras : Quatre grands valets accoururent.

— C'est, dit-il, ma manière d'appeler mes gens, car autrement ces marauds ne m'entendraient pas. Les valets dressèrent le couvert, et, quant au vin, adaptèrent un robinet à l'urne lacrymatoire d'où coula un excellent vin de Champagne à la glace.

Quand on eut goûté, le ciel venant à menacer, on reprit le chemin du château. Comme je côtoyais la lisière du bois, je rencontrai une petite maisonnette de bois et de toile avec des stores délicatement roulés aux fenêtres. Cette fabrique avait l'extérieur d'une mâsure ; mais je me doutai bien que l'intérieur en devait être fort somptueux, et j'allai tout d'abord me coller aux vitres d'une fenêtre à ceinture d'homme pour voir si l'on ne pourrait y attendre que l'ondée fût passée. Je demeurai pétrifié : il y avait derrière la vitre un ours horrible dressé sur ses pieds, l'œil

brillant, le museau tendu, comme s'il eût voulu m'embrasser. Je me reculai en poussant un cri.

— C'est ma ménagerie, dit M. de l'Égalade. Il nous fit voir par l'autre fenêtre une mêlée d'animaux les plus étranges et les plus hideux, loups, hyènes, autruches, aigles, tigres et panthères.

— Mais quoi! cria une de ces dames, ils ne sont enfermés que de papier peint!

Je trouvai pour le coup la plaisanterie assez mauvaise.

— Voulez-vous entrer? nous dit gracieusement l'amphitryon.

Il n'y eut qu'un cri d'effroi.

— Ils sont empaillés, ajouta-t-il.

Il entra, nous le suivîmes : c'était une simple collection comme celle des musées.

— Ça, nous dit le maître du logis, je vais vous mener, à tout hasard, dans la bibliothèque, pour tenter d'y passer le temps. Nous traversâmes une enfilade de pièces fort magnifiques, et nous arrivâmes dans une galerie étroite, bien éclairée, tapissée de plusieurs milliers de volumes richement reliés, et meublée de tables et de tout ce qui peut favoriser le recueillement. Je m'approchai d'une tablette, et je lus, au hasard, sur le dos d'un riche *in-octavo*: *Œuvres du marquis de Sade*. — Oh! oh! dis-je, à M. de B..., comment M. de l'Égalade peut-il laisser ce livre infâme exposé à tout venant, surtout à ces dames. J'ouvris le volume; c'était le *Traité de la sagesse de Charron*. Je vis plus loin l'*Histoire de l'ordre des Chartreux*. — En voilà du moins un, repris-je, qui s'explique sur le titre. Je pris

l'énorme tome, et je tombai au hasard sur un coulis de gibier aux quatre épices : c'était un manuel de cuisine.

— Au diable! me dit M. de B..., il faut désespérer de n'être point dupé avec cet homme-ci.

Cependant les dames fourrageaient sur une table un amas de cahiers et d'estampes. L'une d'entre elles allait ouvrir un superbe recueil, relié en cuir de Russie. Je l'arrêtai, en lisant sur la couverture : *Maladies cutanées. Vingt-deux planches.* Mais je le lui remis aussitôt, en reconnaissant une belle collection de portraits et de sujets gracieux gravés à Londres.

On demeura là quelque temps à examiner ces curiosités.

— Mais si vous le voulez bien, nous tâcherons de varier nos divertissements, nous dit M. de l'Égalade.

On traversa une grande galerie tapissée de bois de cerfs et de trophées de chasse, un grand salon meublé à l'antique, puis une galerie de tableaux parfaitement éclairée. En entrant dans ce dernier endroit, je vis M. de B..., sauter à plusieurs reprises ; avec précipitation il s'était avisé qu'il marchait sur un tableau de prix, une grande toile étendue à terre attendant le cadre et laissée là par mégarde. Il crut l'avoir crevée, et il en était au désespoir.

— Ne faites pas attention, dit le seigneur en mettant lui-même les pieds dessus, cela est fait exprès.

Je m'aperçus alors que le tableau était peint sur le parquet même et ne pouvait en être détaché.

Au bout de cette galerie enfin, on avait écrit au-dessus d'une porte : *Cabinet de travail.* Nous entrâmes dans une sorte de laboratoire meublé de sphères, d'alambics,

de cornues, de machines électriques, pneumatiques, d'électrophores, de télescopes et autres appareils pédantifiques.

— Serait-ce ici, par hasard, me dit M. de B., qu'il prétend qu'on se divertisse?

— Allons, morbleu! dit le bonhomme, tuons le temps, et jouons à de petits jeux. Il prit une optique; c'était un trictrac; il déroula une lunette, c'était un jeu de l'oie; il décrocha un fourneau, c'était un bilboquet; et tous ces instruments farouches n'étaient que dames, échecs, roulettes, billards, hochets, pantins, cartes, dés, dominos, quilles, billes, palets, galet. On demeura là à jouer et à passer le temps agréablement tout le reste de l'après-midi jusqu'à l'heure où l'on vint annoncer que le souper était servi.

On descendit dans la salle à manger où l'on trouva une table dressée avec toute la magnificence imaginable. Mais à présent que nous connaissions l'humeur de ce bon M. de l'Égalade, nous pensions qu'il avait réservé pour le souper ses machines les plus bouffonnes, et nous nous attendions à toutes sortes de diableries. On ne touchait point à un plat sans défiance. Cependant M. de l'Égalade faisait les honneurs avec sa grâce et sa sérénité accoutumées. Jusqu'alors je n'avais rien vu de remarquable, sinon la perfection des mets, l'empressement des valets, l'exactitude du service. J'avais plusieurs fois examiné les appareils du surtout; mais je ne découvris rien de pareil à tout ce que nous avions vu. Enfin j'avisai un certain plat couvert d'une cloche opaque qu'un valet venait de

déposer dans un groupe de cristaux, et auquel jusqu'alors on ne s'avisait point de toucher. J'en fis la remarque à M. de B... qui fut de mon avis, c'est-à-dire qui soupçonna que c'était encore quelque nouvelle surprise. Le dessert était venu; on causait plus librement; l'on choisit ce moment pour faire à M. de l'Égalade tous les compliments qu'on lui devait pour son charmant accueil. Il répondit gravement avec le goût et le tact que nous lui connaissions; une dame loua surtout cette suite de tours ingénieux que nous avions admirés. M. de l'Égalade prit un air fort étonné.

— J'entends, reprit la dame, toutes ces facéties élégantes et ces agréables mystifications qui nous ont tant diverti.

— Je ne sais, dit M. de l'Égalade, si vous avez à vous plaindre de quelqu'un de mes gens, et si j'aurais si mal réussi dans mon empressement à vous recevoir dignement, que vous ayez le droit d'en rire, mais dans tous les cas, je vous demande une extrême indulgence pour un pauvre campagnard qui...

— Mais point du tout, reprit la dame, je veux dire que vous avez trouvé toutes sortes de moyens ingénieux de vous amuser et de vous tenir en bonne humeur dans vos terres.

— Je ne sais si je m'amuse beaucoup, dit le vieux seigneur, je me suis enfermé par dégoût de ce qui se fait à présent à Paris et par toute la France ; je suis le maître ici, j'y fais mes volontés, j'y passe mes fantaisies, j'y suis de vieilles habitudes que nous avons depuis huit

cents ans de père en fils, sans souci de ce qui se dit et se fait ailleurs. Je n'ai pas mis le pied dans le monde depuis vingt ans; dans ce temps-là du moins on y était gai. J'allai une fois ou deux au théâtre, je vis des opéras, des vaudevilles; cela n'était pas fort comique, c'était même fort impertinent. Ces gens-là ne savent plus rire. Je ne m'égaie pas beaucoup ici, mais j'y passe aussi bien le temps j'imagine, que *là-bas*.

La conversation parut rompue; mais je ne perdais pas de vue le plat couvert; on n'y avait pas encore touché, et la table se dégarnissait sans qu'un laquais y mît la main. M. de B... avait communiqué ma remarque à ses voisins, et je vis que tout le monde à peu près s'entendait au sujet de ce plat mystérieux.

— Mais, dit M. de B..., je n'aurais jamais espéré que le souper se passât sans autre merveille que la bonté de la chère et l'excellent goût de l'ordonnance.

La compagnie se mit à sourire.

— Patience! dit un de nos convives en lorgnant le plat en question.

M. de l'Égalade parut ne pas avoir entendu. Un moment après, comme les conversations changeaient d'objet, il appela un valet et lui parla à voix basse. Le valet fit quelques tours çà et là, et puis, comme sans apprêt, prit le plat couvert et le porta à l'autre bout de la table.

— Ma foi, dit M. de B..., je me fais un jeu de goûter à tout le dessert; c'est une manie d'enfance. Voulez-vous me passer cette cloche là-bas?

— Germain, dit M. de l'Égalade, passez à Monsieur le plat de la cloche.

Le valet s'empressa, prit le plat, et comme il fut distrait par un de ses camarades, l'alla reposer à l'autre bout de la table. J'observais ce manége, et je crois que chacun faisait comme moi. Le repas tirait à sa fin ; M. de l'Egalade discourait sur le jardinage, et nous étions dans une grande impatience. Enfin M. de B..., sans se décourager, demanda le plat de nouveau. Le vieux seigneur renouvela son ordre avec distraction, et l'on apporta le fameux plat devant nous. M. de B... fut un peu mortifié de se voir pris au mot, et retournant le plat devant lui :

— Ouvrez, me dit-il.

— Je n'en ferai rien, répliquai-je en riant ; c'est vous, je pense, qui l'avez demandé.

— En êtes-vous curieux ? dit M. de B... à son voisin de gauche.

— Après vous, reprit celui-là.

— Eh bien! dit M. de B..., tout considéré, je change d'avis.

— Ne faites donc point de cérémonies, interrompit M. de l'Égalade, et, attirant le plat devant lui, il le découvrit sans façon, souleva une serviette :

— Ce sont des châtaignes, reprit-il, je les fais couvrir parce que la chaleur du réchaud ne leur vaut rien. — Il en prit une et la mangea.

— Elles sont fort bonnes, dit-il, quoique tout à fait dans la primeur.

LE

CORRESPONDANT DES JOURNAUX

LE

CORRESPONDANT DES JOURNAUX

Certains journaux de Paris manquaient de correspondants au fond de l'Inde, entre Cachemire et Delhi. Quand on ne sait ce qu'on fait soi-même, c'est bien le moins qu'on sache ce qui se passe au bout du monde.

Un négociant du Havre partait pour Chandernagor; on le pria de nous tenir au courant des *Faits-Paris* de l'empire des brahmes. On lui promit la table, le logement, la peste, d'honnêtes émoluments, et cinquante coups de gaule de lotus sur la plante des pieds, payables à vue par les naturels du pays.

Le négociant fit d'assez mauvaises affaires. Il apportait une cargaison de romans nouveaux, qu'on trouva déjà vieux dans l'Inde; on lui donna en échange un assortiment de peaux de lézards qui n'avaient plus cours en Europe : il se reposa sur son emploi de correspon-

dant, remonta le Gange, et se mit à observer les mœurs.

Le peuple adorait un oignon brûlé. Les femmes se jetaient dans le bûcher de leurs maris après leur mort ; les maris les rouaient de coups de leur vivant. Les vierges dansaient devant les étrangers l'*Incarnation de Vishnou*, mise en gavotte, pour vingt-quatre sols de notre monnaie. Les psylles déjeunaient, à l'ordinaire, de quelque serpent à la tartare. Les prêtres les plus profonds s'amusaient à compter les voyelles et les consonnes des livres de l'ancienne loi. Les mères qui connaissaient leurs devoirs jetaient à l'eau leurs premier-nés. Des jongleurs passaient vingt ans de leur vie la tête dans un chaudron, et les gymno-sophistes s'arrachaient les poils du menton pour se faire rire, ou s'enfonçaient des os de poisson dans le gras des jambes, ou s'asseyaient en équilibre sur un bâton pointu.

Ces choses parurent assez curieuses au négociant. On lui offrit de s'asseoir sur une chaise rembourrée d'épingles : il refusa, mais il prit la plume pour informer ses commettants de ce détail.

Il se proposait une esquisse dans le goût de Rétif, de Mercier, des *Français*, etc. Un scrupule l'arrêta : il s'aperçut qu'il allait inventer d'un coup les voyages de Le Vaillant, Mungo-Park, Gama, Bougainville, Cook, Tavernier, Regnard, Ross, etc., etc. ; il était impossible que ces messieurs n'eussent pas été frappés comme lui de ces coutumes locales, et ne les eussent pas exactement rapportées. Le négociant n'avait que trop raison en ceci.

Il laissa de côté les mœurs déjà connues, et résolut de

s'en tenir aux guerres, aux révolutions, aux grands mouvements d'empire.

Il attendait donc les événements; mais dans ce pays il n'y a pas d'événements, ou du moins ils sont rares. Les Indiens ne sont pas gens à occuper trente-deux millions d'hommes de la mort d'un baladin.

Or, les Indiens buvaient et mangeaient comme de coutume; les hommes riches se faisaient éventer avec des plumes de paon; les pauvres éventaient les riches; le négociant ne vit pas là de quoi fouetter un chat, encore moins sujet d'ennuyer des lecteurs. Il demeura deux ans sans écrire. Ses commettants demeurèrent deux ans sans le payer. Il mangea force épluchures de bananes, et raisonnablement de trognons de choux-palmiste. Il manquait de tout, sauf de scorpions et de moustiques que ce doux climat entretient avec une libéralité effrayante.

S'il est vrai qu'un peuple est d'autant plus heureux que son histoire est moins longue, les fils de Brahma furent assurément, durant ces deux ans, le plus heureux peuple qui ait noyé ses enfants et brûlé ses femmes.

Mais il n'y a point de bonheur stable ici-bas; on ne peut même manger toujours des couleuvres et noyer des marmots impunément.

Des *banians* de Visapour tuèrent l'éléphant d'un rajah, sous prétexte qu'ils chassaient au tigre. Le rajah fit empaler vingt marchands de Golconde, s'excusant sur ce qu'il ne connaissait pas bien les auteurs de l'insulte. Une caravane qui passait par là, sans savoir de quoi il était

question, extermina le rajah et jusqu'à ses petits-neveux, qui tétaient encore.

Chacun prend les armes. Tout le monde se bat contre tout le monde, faute de renseignements ; à la suite de quoi un comptoir anglais fut pillé, et douze commis accrochés sur leur porte en guise d'enseignes.

Les autorités anglaises firent avancer un corps d'Écossais, dont le cotillon court scandalisa les brahmes, qui vont tout nus.

Le négociant n'échappa au carnage que parce qu'il demeurait dans le creux d'un arbre. Il loua Dieu de l'avoir sauvé par miracle, mais il est vrai qu'il allait mourir de faim.

Tout à coup une idée lui tomba d'en haut. Il pouvait mander cette crise politique en Europe. Il l'écrivit avec une plume de perroquet sur une feuille de pavot sauvage.

Il racontait comme quoi la face du pays était bouleversée à propos d'un éléphant, comme quoi les habitants se coupaient la gorge sans savoir bien au juste pourquoi, comment l'Angleterre avait fait des démonstrations qui intimidaient les peuplades, et comment, avec l'aide des diplomates et des malentendus, cette commotion pouvait se faire sentir en Europe.

Il ajouta, en manière d'aperçu moral, que les vainqueurs se brûlaient des étoupes sous le nez en signe de réjouissance.

Le journal avait changé de propriétaire depuis six mois quand arriva ce rouleau écrit en aussi mauvais français que le poëme sanscrit qu'on explique au collége de France.

Le correspondant était aussi parfaitement oublié que Robinson dans son île. On ne savait non plus son nom que s'il eût composé trois quarterons de vaudevilles. On prit son article pour une imitation des *Mille et une nuits*, élucubrée par un cerveau malade. On le jeta où vont les feuilles de rose et les feuilles publiques. Le négociant se proposait de venir dire leur fait à ses commettants, mais il lui fallait quinze cents livres pour la traversée, et s'ils les lui eussent envoyées par hasard, il n'avait plus rien à leur dire.

La nécessité est, plus légitimement que l'oisiveté, la mère de tous les vices. Cet homme, qui n'eût pas voulu tromper un abonné du *Times*, inventa le *puff*, perfectionné depuis en France, à l'aide de cette machine de huit ou dix mille pauvres diables qu'on appelle *la presse*.

C'est lui qui nous a raconté récemment les incroyables progrès que la civilisation fait dans l'Inde. A la vérité, l'oignon brûlé compte encore quelques fanatiques ; les jongleurs s'enfoncent par-ci, par-là une baïonnette dans les mollets ; les fils les plus tendres cassent la tête à leur père quand il commence par son grand âge à mériter trop d'égards. Il est vrai aussi qu'on noie de loin en loin quelque nouveau-né. On ne saurait s'occuper de tout à la fois ; mais il s'est opéré des changements meilleurs.

Les Indiens ignoraient le grand art de la guerre. Ils éprouvaient le besoin de s'exterminer plus à fond. C'est à peine s'ils jetaient six mille hommes sur le carreau dans une affaire d'avant-garde. La plupart des flèches se perdaient en l'air. Chaque soldat tuait à peine son homme. C'était grand'pitié. Cette misère a touché l'Europe. On a

donc expédié à ces malheureux une pacotille de quinze sous-officiers : c'est la boîte de Pandore en petite tenue. Il y a là-dedans assez de feux de peloton pour nettoyer le continent. Avant qu'il soit peu, le plus humble paria abattra ses cinq hommes par minute, sans se gêner.

Les bonzes ont jeté le turban par-dessus les moulins pour se coiffer du schako. Les bayadères ne dansent que le pas redoublé. Les psylles ne jouent plus que du serpent de paroisse, instrument guerrier, comme chacun sait. Les jongleurs ont appris la charge en douze temps. Toute une bourgade vire de front au signe d'un caporal. On n'entend que deux mots de français dans tout le pays, les deux mots qu'il faut pour foudroyer cent braves : *Joue, feu !* C'est ainsi qu'en use toute civilisation un peu avancée. On n'envoie plus des missionnaires, mais des sergents instructeurs ; plus de maîtres d'école, des maîtres d'armes.

Voyez les Turcs. Les Turcs se battaient pauvrement, à la débandade, sans discipline, sans art. On bataillait deux jours pour tuer vingt mille hommes ; cela faisait peine à voir. Aujourd'hui d'un simple boulet ils enlèvent une file entière ; la mine et la contre-mine leur sont familières ; ils fusillent un escadron comme un seul homme. Ils se policent.

Les premiers bienfaits que les Européens communiquèrent aux naturels du Nouveau-Monde furent le fusil à deux coups pour tuer leur prochain, et l'eau-de-vie pour se détruire eux-mêmes.

Les Indiens s'entre-égorgent aussi bien que nous à l'heure

qu'il est : ils sont appelés à faire d'excellent soldats, qui sont, comme on sait, les gens du monde les plus polis. Les milices de Lahore ont récemment fusillé mille prisonniers, sans qu'un seul coup de feu traînât. Ce pays ira loin s'il ne se dépeuple.

On parle présentement de lui communiquer les fusées à la congrève et le mortier-monstre. Et que sera-ce quand on y joindra le gaz, les chemins de fer, nos journaux, nos pamphlets, nos médecins, nos bals masqués, quelques socialistes civilisateurs, et une trentaine de maîtres d'école universitaires !

LES PHYLLOPHAGES

LES PHYLLOPHAGES

Il était une fois un riche cultivateur du Rouergue qui résolut de donner une brillante instruction à son fils, parce qu'il avait une grande opinion de la science, ce qui se conçoit de la part d'un homme ignorant.

Quand le jeune Germain eut terminé sa philosophie, son père, le vieux Germain, parut étonné qu'il ne sût point distinguer l'avoine de la vesce et le seigle du froment, et voyant qu'il manquait un coup de rabot à cette instruction, il entreprit de le faire voyager.

— En effet, se disait-il, quoi de plus instructif que les voyages? Le bonhomme, n'étant jamais sorti de son trou, avait ouï dire qu'il y avait des peuples qui mangeaient de la chair humaine, d'autres qui marchaient tout nus, d'autres qui adoraient des peaux de lézards, d'autres où les maris avaient plusieurs femmes, d'autres qui étaient

des géants, et d'autres enfin qui étaient des nains : toutes choses qu'il tenait pour gaillardes, agréables à raconter au retour, et bien faites pour fournir à la conversation entre honnêtes gens.

Il fut donc résolu que le jeune homme voyagerait pour s'instruire des mœurs étrangères, selon cette coutume de tous les peuples qui s'épluchent ainsi les uns les autres, cherchant, comme on dit, une paille dans l'œil du voisin, sans aucun souci de la poutre qui les aveugle. Le vieux Germain s'entendit avec un capitaine au long-cours qui s'en allait faire le tour du monde pour se procurer de la muscade à mettre dans les sauces, et lui confia son fils en pleurant, d'autant plus pénétré de douleur que cette séparation était tout à fait volontaire.

Trois jours après, Germain était en pleine mer, maudissant ce voyage qu'il avait tant désiré, et accusant son père de ses maux de cœur. Après les nausées vint un gros temps, après le gros temps un calme plat; après le calme, Germain s'enivra avec le capitaine, mais le lendemain de cette débauche, on manqua de vivres, on fit relâche aux Açores, où Germain se remit de ces premières traverses : Il se rembarqua tout à fait aguerri.

On vit successivement Bahia, le cap Horn, Valparaiso, et les premiers archipels de l'Océanie. L'intention du capitaine était de trafiquer avec les nouveaux colons des îles Marquises; mais il faut avouer dès à présent une chose que Germain découvrit plus tard, à savoir que le capitaine n'était point expérimenté. Un jour, entre autres, par suite d'une erreur légère dans ses calculs, le bâtiment

se trouva à seize cents lieues par delà l'archipel Nouka-Hiva. Le capitaine se rejeta sur les vents contraires et annonça qu'il se contenterait d'un chargement d'épices dans les îles de la Sonde. On passa l'archipel Namoa, les îles Viti, Salomon, la Louisiade, etc. Germain visitait volontiers ces terres et leurs habitants, mais il en venait toujours à regretter la France, sa chère patrie.

— Est-ce donc là tout ce que vous montrez de curieux? s'écriait-il; quoi de plus curieux que mon pays!

On lui fit remarquer une contrée où les ossements et la chevelure des ennemis tués sur le champ de bataille entraient dans les ajustements coquets des femmes et des petits-maîtres. Le capitaine lui dit :

— Il me semble pour le coup que cet usage a quelque chose de distingué.

— Quelle rareté! dit Germain. Sachez donc qu'on fait chez nous des perruques dans le dernier goût avec les cheveux de quelque parent mort à l'hôpital. Ses dents servent aussi proprement à remplacer celles qu'on a perdues; et ce n'est pas, s'il vous plaît, le premier de vos va nu-pieds qui en use ainsi, mais des femmes délicates qui tournent les plus fortes têtes du royaume. Oh! si vous voyiez avec quelle grâce cela est frisé, tressé, pommadé, à l'anglaise, à la grecque, à la berthe! mon cœur en saute de ressouvenir. Pouah! laissez-là vos toisons puantes et vos os à mettre en sautoir sur un drap des pompes funèbres!

On fit voir à Germain certaines îles, où, dès qu'un malheureux était atteint d'une maladie grave, ses amis, ses

parents, le fuyaient et le laissaient au moins mourir de faim.

— Je ne vois rien de pareil dans nos codes européens que vous vantez tant, dit le capitaine.

Germain haussa les épaules d'un air dédaigneux.

— Venez seulement à Paris, ruinez-vous jusqu'au dernier liard, et prenez la fièvre, vous m'en direz des nouvelles. Non, je ne vois rien qui puisse m'alarmer un moment sur les prétentions de ma patrie.

Un matin, le capitaine lui montra en souriant une terre où l'anthropophagie s'était religieusement conservée.

— Tous les navigateurs en conviennent, dit-il; il nous sera facile de nous en assurer. Cela est-il donc si commun? qu'en dites-vous ?

— Ce n'est pas de quoi se vanter, dit Germain; parce qu'on rongera, au pied de la lettre, quelques vieux ossements, cela est-il capable de faire envie à la reine des nations, et la croyez-vous bien en reste? Sans parler ici des innombrables falsifications de notre industrie au moyen desquelles il m'est démontré qu'on mange plus de chair humaine à Paris en un jour, qu'en un an chez vos affamés, de quoi pensez-vous que vivent nos marchands qui empoisonnent le peuple, et nos entrepreneurs qui ne le paient point, et nos écrivains qui le corrompent, les gens de l'hôpital où il va mourir, les médecins qui l'ont tué par manière d'étude, l'infirmier qui le dépouille, le fossoyeur qui vend ses cadavres, et les bacheliers qui les mettent en pièces? Je n'en finirais pas. Allez, c'est un beau carnage que nos capitales, et vos anthropophages

ne sont auprès que frugalités ; nous y mettons des formes comme il convient à des gens de goût, voilà toute la différence.

Le capitaine descendit pour ses affaires sur une terre où régnaient la polygamie et la prostitution.

— Eh bien ! cria-t-il à Germain en revenant, cette coutume n'est-elle point galante ?

Mais Germain ne le laissa pas seulement achever.

— J'espère que vous ne ferez point valoir ces misères-là ; vous savez que tout ce que disent nos lois là-dessus n'est que pour rire.

Et, se retournant vers un des naturels, qui essayait de dérober un baril :

— Me citerez-vous aussi ce drôle, qui n'est qu'un maladroit ? Parlez-moi du vol en Europe, où il s'est perfectionné entre les mains des honnêtes gens.

Enfin le capitaine, par dépit, relâcha dans un archipel habité par des peuplades dégradées, ayant à peine figure humaine, végétant à la manière des animaux, sans culte, sans mœurs, sans lois, sans industrie, sans liens de parenté, et rampant misérablement la face baissée vers la terre.

— Que dites-vous de ces espiègles ? s'écria le capitaine triomphant ; en voyez-vous beaucoup dans les avant-scènes de vos opéras ?

— Quelques-uns, reprit Germain sans se déferrer, et je ne trouve là rien de neuf. J'ai visité les bagnes, et vos brutes n'y paraîtraient que des prodiges de savoir-vivre ; mais, sans aller si loin, souvenez-vous de certains quar-

tiers de nos grandes villes. Ce qu'on y voit encore d'humain tient à un reste de vieilles mœurs soutenues par l'usage et qui disparaissent de jour en jour par le progrès naturel des choses. Au fond, point de différence avec vos singes. Encore faut-il dire que les faibles lumières qui éclairent les nôtres, leur permettent des énormités que vos gens ne connaissent point. Ainsi, tout pesé, l'avantage nous reste, et j'en dis avec plus de raison que je n'ai rien vu hors de mon pays qui valût la peine de le quitter.

Le capitaine n'insista pas sur la variété et la bizarrerie des cultes religieux, Germain lui ayant prouvé avant toutes choses qu'il n'était point de folle superstition qui n'eût germé en France à la place de la véritable religion. Ils firent encore bon nombre de remarques qu'il serait trop long d'énumérer, mais dont l'orgueil national de Germain sortit toujours vainqueur.

— Une seule chose pourrait m'étonner, dit enfin à force de réfléchir notre voyageur, assis un soir sur le pont à côté du capitaine : c'est qu'il n'est point de pays au monde (je n'en ai pas vu du moins) qui ne reconnaisse une autorité quelconque et ne l'environne d'un respect sincère. Or, c'est une chose qui manque à la France ; son gouvernement n'est qu'un mot ; on le méprise, lui et ses agents, il ne se fait obéir que par force. Je ne crois pas de même qu'il y ait un peuple dont les institutions n'aient pour base une croyance, une religion, une autorité divine, ou prétendue telle. Il n'y a donc que la France dans le monde qui ait imaginé ce qu'on appelle *la loi athée*; avantageux ou non, le fait est remarquable.

Cependant on passa le détroit de Torrès, le vent devint si furieux dans les parages de l'île de Java, qu'il fut impossible d'y aborder, non plus qu'à Ceylan et à l'île Bour; on se rabattit sur Madagascar.

Germain, comme on a vu, faisait volontiers le raisonneur dans l'occasion, car il avait profité de l'enseignement qu'il avait reçu au collége, mais il ne savait pas un mot de géographie. Le capitaine, s'en étant aisément assuré, résolut, pour prendre sa revanche, de lui jouer un tour sur la fin du voyage. Il feignit, comme on dit, de perdre la carte. Un gros temps qui s'éleva le servit à merveille. On doubla le cap de Bonne-Espérance sans le vouloir reconnaître, et, après deux mois de navigation, on entra à pleines voiles dans un grand port, qui parut à Germain une colonie des plus considérables qu'il eût encore vues. La ville, grande, bien bâtie, rivalisait d'une manière surprenante avec les plus riches cités d'Europe. Le capitaine dit à Germain :

— Je puis ici vous munir d'un bon nombre de lettres de recommandation pour autant de gens qui se feront un plaisir de vous obliger. Nous autres gens de mer, nous ne laissons pas d'être bien connus dans ce pays, malgré l'éloignement.

Germain, content de cette occasion de mieux visiter la ville, voulut sur-le-champ descendre à terre. Le voilà sur le port, au milieu d'une foule affairée qui portait le costume d'Europe à la dernière mode, ce qui renouvela ses réflexions sur l'inutilité d'un voyage au delà des mers pour chercher du nouveau. Il se mit à chercher aussitôt

l'adresse de M. Bourgeois, négociant, qu'il voyait sur sa première lettre. Des crocheteurs lui indiquèrent poliment la demeure de ce commerçant, qui était notable.

M. Bourgeois était un bonhomme sans gêne et sans souci, doux et souriant, qui reçut notre voyageur à bras ouverts, comme s'il l'eût quitté la veille, et lui dit rondement :

— Je vous attends demain à déjeuner; si je puis vous être utile en ce pays, je vous prie de compter sur moi. Votre recommandation me vaut une vieille amitié.

Germain, de peur de gêner cet aimable homme, retourna bientôt à l'auberge, d'autant qu'il avait hâte de dormir dans un vrai lit, il revit le capitaine, qui lui demanda :

— Or çà, que vous semble de la ville et des habitants?

— Ma foi, dit Germain, c'est un bon pays; il est peuplé, il paraît riche, chacun s'occupe; on y voit du mouvement sans désordre, de la police sans violence, c'est louer à la fois les habitants et l'autorité; ce peuple me semble sage, et bien gouverné.

— Et comment vous a reçu M. Bourgeois?

— Pour celui-là, c'est le plus galant homme que j'aie jamais rencontré. Il est bon, cordial, hospitalier. Il n'a point de politesse affectée ; mais les plus aimables qualités lui sont naturelles. On est vite à l'aise avec lui. C'est un de ces heureux hommes qu'on ne saurait se représenter en colère.

— Vous l'avez bien jugé, dit le capitaine, voilà ce qu'il est en effet. Vous me remercierez de vous avoir envoyé chez lui.

Germain serra la main du marin et monta dans sa chambre; mais avant de s'endormir, il coucha par écrit ses premières observations qu'on vient de rapporter. Seulement il s'étendit davantage sur la bonne police, l'apparence d'ordre, de sage gouvernement, de tranquillité parfaite qu'il avait remarquées.

Le lendemain au point du jour il fut sur pied et descendit dans la rue. Le port si bruyant dormait encore; tout était désert; quelques marchands, des plus actifs ouvraient à peine leurs boutiques; les paysannes des environs ne faisaient que d'arriver au marché. Les rayons du soleil levant glissaient, par un ciel pur, sur les édifices silencieux et sur les tranquilles eaux de la rade d'où venait un air frais, parfumé de marine.

Germain jugea qu'il était trop tôt pour importuner M. Bourgeois, et se promena dans les rues désertes pour passer le temps. Comme il se croyait seul sur le pavé, il vit filer mystérieusement, le long des murs, un homme dont la manœuvre attira son attention. Ce personnage cachait sous sa cape une sorte de valise, et trottait en diligence, de porte en porte, se baissant pour pratiquer une certaine opération qui parut suspecte à Germain.

— Cet homme, se dit-il, qui choisit cette heure pour faire je ne sais quoi sous les portes, tandis que les maîtres de la maison dorment, ne peut avoir que de mauvaises intentions. C'est peut-être un voleur.

Il le suivit, et pour comble de surprise, cet homme, dans son occupation, ne daigna point s'en inquiéter. Mais Germain parvint à découvrir que son voleur, loin de rien

prendre, déposait sous chaque porte un certain objet. Quoi donc? Germain brûlait de le savoir, et il en vint à bout. Il s'avisa de se baisser à son tour aux portes fermées, et vit que cet homme y jetait une feuille de papier pliée en plusieurs doubles. Ne faisant plus que rire de sa curiosité, il retourna sur le port où il se divertit à voir les matelots éveillés commencer leurs travaux, et deux corvettes qui appareillaient. Cette distraction le mena plus loin qu'il n'eût voulu. Il était dix heures quand il y prit garde, en sorte qu'il se mit à courir vers le logis de M. Bourgeois sans pouvoir s'arrêter avec le capitaine, qu'il rencontra au tournant d'une rue.

L'honnête négociant l'accueillit le sourire sur les lèvres, avec plus d'empressement encore que la veille. Il lui fit des reproches sur ce qu'il était allé descendre à l'auberge au lieu de venir sans façon s'établir chez lui. Le déjeuner était servi avec goût et délicatesse; l'on voyait d'abord que M. Bourgeois avait un faible pour la bonne table. Il était vieux garçon, et Germain ne s'en étonna point. Avec son caractère doux, timide et pacifique, le bon négociant n'aurait pu souffrir les débats d'un ménage. Ils se mirent à table et commencèrent à manger paisiblement. Comme ils venaient d'achever en causant une tourte aux béatilles d'une grande perfection, et qu'ils avaient arrosée d'un vin du Cap qu'on réservait pour certaines occasions, dame Gertrude, la gouvernante de l'aimable célibataire, lui présenta un papier sous enveloppe en forme de dépêche. M. Bourgeois n'eut pas l'air d'y prendre garde, mais Germain vit bien qu'il mourait d'envie d'y jeter les yeux.

— Lisez, lisez, dit-il : que ce ne soit pas moi qui vous gêne.

— Non, dit l'autre, j'ai bien le temps.

— Lisez, lisez, cela est peut-être pressé.

— Pas le moins du monde. Je sais ce que c'est.

Mais tout en servant à Germain d'un salmis de petits pieds, il ne cessait de jeter les yeux sur l'enveloppe imprimée.

— Je vous en conjure, dit le voyageur, passez-vous-en la fantaisie.

— Je n'en ferai rien, je sais trop ce que je vous dois.

— Que de façons!

— Rien, rien, je n'y tiens pas.

— Je vous le demande en grâce, vous me gêneriez extrêmement.

— Allons, puisque vous le voulez, quittons tout à fait la cérémonie... J'en use comme en famille.

Il prit le papier et le déploya, tandis que Germain s'accommodait en tête-à-tête avec le salmis. Bientôt le négociant posa brusquement son papier déployé sur la table, les sourcils froncés, la mine impatiente, en poussant un hum! d'un ton caverneux. Il avala goulument une grosse bouchée, fit encore un hum! plus sinistre que le premier, et reprit sa feuille.

— Vous verrez, pensa Germain, qu'il apprend là de mauvaises nouvelles, pauvre cher homme! Cela est bien mal adressé. Il ne voulut point par respect troubler l'occupation du bon commerçant, et cependant il se versait à boire, quand M. Bourgeois frappa sur la table d'un si furieux coup de poing, que la main tournant à Germain, il

remplit de vin son assiette, saisi de frayeur et d'étonnement.

— Eh quoi! se dit-il en tremblant, que se passe-t-il? Il faut qu'on lui annonce la mort d'un proche.

Mais M. Bourgeois tenait les yeux avidement fixés sur le papier, et dévorait la fatale écriture.

— Décidément cette feuille lui révèle de fâcheuses extrémités; c'était bien la peine de le presser....

Germain, fort intimidé de l'état de son convive, ne mangeait plus que du bout des lèvres. Enfin il leva humblement la vue sur le pauvre M. Bourgeois. Juste ciel! quel changement! Tous les muscles de la face étaient contractés, tout son sang lui montait au visage, prêt à jaillir par les yeux. On eût dit qu'il tombait en apoplexie; et presque au même instant, par une révolution non moins prompte, il devint pâle comme la mort.

— Eh! mon Dieu, s'écria Germain se levant aussitôt, qu'avez-vous? Faut-il que j'appelle?...

M. Bourgeois tourna convulsivement le feuillet.

Germain retomba sur sa chaise, jugeant que sa position devenait délicate; le moyen de prendre part à un repas de bienvenue en face d'un homme si désespéré?

— Misérable! s'écria tout à coup le négociant d'une voix de tonnerre.

Germain laissa tomber sa fourchette, ne sachant trop si c'était à lui qu'on en voulait. Il regarda M. Bourgeois, qui le regardait lui-même avec des yeux enflammés.

— Infâme traître! intrigant! âme fausse et vénale! vil parasite engraissé de nos sueurs!...

— Monsieur! dit Germain tout troublé, je voudrais savoir en quoi.....

— Eh, laissez! dit M. Bourgeois, je m'adresse à des gens que je vois là...

Il frappa du même air sur le papier, et reprit comme si de rien n'était:

— Vous voulez donc tromper notre confiance, nous prendre pour dupes, ruiner nos villes, trahir le peuple, égorger le commerce:

Germain, rouge de colère, voulut répliquer, mais l'autre, sans l'écouter:

— Quoi! vous couronnez vos menées par un crime, par une trahison, un vrai guet-apens, et vous ne craignez pas d'être en exécration aux honnêtes gens!

Germain, dans son désordre, se leva pour faire face aux violences du négociant, qui lui semblaient imminentes, et porta la main sur le dos de sa chaise.

— Remettez-vous, dit M. Bourgeois d'un air distrait et brutal, c'est à ces misérables que j'en ai....

En même temps il jeta, pour ainsi dire, la feuille au nez de Germain.

— Concevez-vous, s'écria-t-il, un enragé ministre qui parle de dégrever les grains indigènes au détriment des commerçants qui spéculent sur les grains étrangers?

— Oh! fit Germain en gémissant par condescendance.

— C'est-à-dire que cela n'a pas de nom, et qu'il ne manquait plus que cette infamie.....

— Mais la chose n'est pas faite?

— Il va présenter son projet, avec une audace qui n'est

qu'à lui, malgré nos cris, nos pétitions les plus formelles...

— Il y regardera sans doute à deux fois.

— Il est capable de tout. C'est un misérable, un homme sans pudeur, un homme qui a destitué mon neveu, l'an passé, et à qui je garde une haine... Tenez, je vous prie, rompons-là. La servante apporta un plat.

— Cela n'est pas cuit; remportez-le.

— Mais, monsieur...

— Que le diable...

Il fit sauter d'un coup le plat et le couvercle. Germain épouvanté aurait bien voulu être loin de là.

— Je suis au désespoir, dit-il, que vous ayez appris de si fâcheuses nouvelles en ma présence, et je ne puis que vous importuner en un pareil moment.

— Du tout, restez; continuons.

Le négociant se remit à manger, mais sans savoir ce qu'il faisait et s'interrompant, la bouche pleine, pour s'écrier : *Vil coquin!* ou toute autre douceur.

— Je comprends vos inquiétudes, et que ruiné dans votre commerce...

— Mon commerce?

— Vos grains étrangers...

— Mes grains? eh! monsieur, je ne vends que du sucre et des épices.

— Ah! dit Germain étonné, et que vous importe alors que les grains...

— Comment, monsieur, que m'importe? je vous trouve plaisant! qu'est-ce à dire, que m'importe? Un homme qui a destitué mon neveu! je suis donc un sot? Et mes

opinions, et mes droits politiques, et mon patriotisme?

Il posa son verre si fort sur la table, qu'il le brisa en mille pièces.

— Mon intention, dit Germain, n'était pas de vous offenser; je croyais seulement...

— Il suffit; vous avez sans doute vos raisons pour approuver cette iniquité. Je ne m'en génerai pas davantage; vous le prendrez comme il vous plaira.

— Je le prends si bien, que je quitte la place.

— Bon voyage, fin politique.

M. Bourgeois repoussa son assiette, jeta sa serviette et s'enfonça dans son fauteuil, tandis que Germain, prenant son chapeau, s'esquivait à la hâte. Il trouva sur le palier la servante alarmée.

— Hé! mon bon monsieur, que se passe-t-il?

— Je ne reconnais plus votre pauvre maître; c'est un vrai tigre, à l'heure qu'il est.

La servante haussa les épaules en levant les yeux au ciel.

— Ce fatal papier que vous lui avez remis...

— Ah! mon Dieu, oui, monsieur.

— Qui diable le lui adresse? ne pouvait-on lui cacher...

— On lui en apporte de pareils tous les matins.

Alors Germain se rappelant confusément la forme de l'enveloppe :

— N'est-ce point un homme qui l'a glissé sous la porte au point du jour?

— Justement, c'est là que je le trouve.

— Ah! le coquin! je l'ai vu. Si j'avais pu croire... je l'aurais assommé.

— Gardez-vous-en! notre maître serait furieux, il paie ces hommes pour cela, et s'ils y manquaient...

— Voilà qui est étrange! dit Germain confondu.

Il s'en alla, rêvant à cette bizarrerie, et résolut, puisqu'il était libre, de continuer ses visites. Justement il se trouvait tout près du logis de madame veuve Latour, dont il voyait le nom inscrit en second sur sa liste.

Le concierge, qui était occupé à cirer des chaussures en sifflant un air, le laissa monter par malheur. Une servante éplorée vint lui ouvrir en disant :

— Ah! mon Dieu, monsieur, je ne sais si vous pouvez entrer, ma maîtresse se meurt!

Au même instant des cris perçants sortirent de la pièce voisine ; la servante y courut, Germain la suivit.

Quel spectacle! la pauvre veuve se roulait convulsivement sur le plancher, en criant d'une voix déchirante :

— Mort!... mort!... mon pauvre enfant! mon fils! mon Joseph!.... il est mort..... sans que je l'aie su, sans que je l'aie vu... ah! malheureuse!

— Elle vient, dit la servante en larmes, d'apprendre subitement que notre jeune maître est mort à huit cents lieues d'ici, dans une sédition. Vous jugez quel coup! sans précaution, sans ménagement!

— Mon fils! mon cher fils! je veux mourir aussi! disait la pauvre mère.

— Quel est le maladroit?.... dit Germain, il fallait la préparer.

— Sans doute, reprit la servante; mais non, cette nouvelle vient de tomber comme un coup de foudre.

— Encore une fois, quel est le barbare?...

— Mon enfant! mon enfant! s'écria l'infortunée en se heurtant aux meubles.

Germain se pencha pour la contenir, et vit dans sa main crispée un papier pareil à celui de M. Bourgeois, ouvert en un endroit où l'on racontait tranquillement la mort du malheureux jeune homme.

— Mais quoi! s'écria-t-il, c'est ce méchant papier qui l'a informée? Pourquoi le lui donner?

— Madame est abonnée, dit la servante.

Germain essuya ses yeux, reprit son chapeau, et quitta le lieu de cette scène funeste. Comme il sortait, un homme qui descendait précipitamment les degrés supérieurs lui prit le bras.

— Monsieur, je suis pressé; voulez-vous m'obliger d'être mon second dans une affaire d'honneur?

— Mais.....

— Oui ou non; je n'ai pas de temps à perdre.

— Pourrait-on du moins connaître?....

— Un misérable qui m'attaque dans mon honneur et qui dit publiquement que je fais des vers faux!

— Où? quand? à qui?

— Je m'éveillais paisiblement, l'esprit gai, le ventre libre, fredonnant un air, quand on m'a remis cette feuille où je lis ceci... Il lui porta sous le nez la feuille froissée dans son poing serré.

— On a eu tort sans doute de le dire, mais qui m'assure.....

— Il suffit. Vous craignez de vous commettre, vous

prenez parti pour ce cuistre. Qui se ressemble s'assemble, adieu.

— Monsieur, lui cria Germain, vous êtes un malhonnête.

— Je saurai, sans vous, lui passer mon épée au travers du corps, répliqua ce furieux en se jetant dans la rue.

— Au diable les papiers! dit Germain.

Arrivé dans la rue, il ouvrit son calepin pour connaître ce qui lui restait à faire, et, voyant vis-à-vis de lui la maison de M. Bourgeois, il s'apprêtait à fuir, quand il entendit les vociférations d'une multitude qui partaient d'une cour voisine.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il à un homme qui s'était arrêté.

— Ce sont les ouvriers d'un de nos premiers négociants, M. Bourgeois, qui sont mécontents d'une mesure du gouvernement.

— Vous verrez que le malheureux leur aura fait lire son fatal papier. L'homme tira sa montre.

— Il est possible, monsieur; voici l'heure où ils prennent un peu de repos et de récréation, ils auront choisi ce moment pour lire les nouvelles publiques.

— Bien du plaisir au gouvernement s'ils prennent la chose sur le même pied que leur maître.

— Mais vous conviendrez, s'écria l'homme s'enflammant à son tour, qu'il y a de quoi pousser à bout!..

— Vous aussi! dit Germain en fuyant.

Il monta chez M. Croquaye, autre armateur à qui le capitaine l'avait chaudement recommandé, et trouva de même dans l'antichambre la table mise avec un soin réjouissant.

— A la bonne heure, se dit-il, toutes les maisons du pays ne sont point remplies de fous. On respire ici la paix et la concorde.

Il flairait l'odeur d'une grillade appétissante qui montait de la cuisine, quand il rencontra sortant de son cabinet, M. Croquaye, qui lui rendit avec usure ses civilités et qui lui parut extrêmement satisfait; il se frottait les mains, se pinçait le menton, et se dandinait sur l'une et l'autre jambe.

— Voilà, pensa Germain, qui fait plaisir à voir.

Mais l'armateur était si vivement et si agréablement préoccupé, qu'il en perdait le fil du discours.

— Assurément, monsieur, je suis bien aise de vous voir... Je ferai de mon mieux... et tout à coup il criait à sa femme dans l'autre pièce :

— Il me tarde d'aller chez Happemouche, je veux lui apprendre la chose moi-même et me régaler de sa mine. Au même instant un homme entra.

— Tiens! dit l'un.

— Ah! dit l'autre.

— J'allais chez vous.

— Je vous préviens.

— Je voulais vous dire...

— Je vous apprends...

— Nous l'emportons!

— Comment donc? dit Happemouche étonné.

— Notre homme est nommé, le lieutenant Brizard, arrivé dans la colonie sur la corvette *la Lionne*, est décidément consul. Je viens de l'apprendre tout à l'heure.

Le nouveau-venu poussa un grand éclat de rire.

— Je vous laisse parler ; mais Brizard, hué dans l'assemblée, s'est vu forcé de quitter le pays, il est au ministère à l'heure qu'il est, et voilà ce que je venais vous apprendre.

A l'autre de rire comme un fou.

— Eh bien ! cela est faux ! Brizard est consul.

— Il est chez le ministre !

— Lisez ceci.

— Lisez cela.

Ils se mirent mutuellement leurs papiers sur la gorge.

— Votre feuille en a menti.

— Vous mentez vous-même.

— Insolent !

— Eh ! tout doux, dit Germain, de quoi s'agit-il ?

— Le lieutenant Brizard...

— Il est consul !

— Il ne l'est pas !

— Il est mort ! s'écria Germain, il est mort il y a trois mois, d'une fièvre jaune. Nous l'avons vu jeter à la mer, de nos propres yeux, sur un bâtiment que nous avons rencontré par je ne sais combien de degrés de longitude et à peu près autant de latitude.

— Ah ! dirent les deux hommes étourdis au fort du courroux.

— C'est égal, reprit Croquaye, monsieur m'a offensé.

Au même instant un tel vacarme éclata à l'étage supérieur, que Germain déjà fort ému se mit à trembler de tous ses membres.

— Ce n'est rien, dit froidement Croquaye, c'est ici dessus, ils font ce bruit là tous les matins, à cette heure-ci.

Cependant le fracas devint tel, que M. Croquaye s'étonnant comme Germain, ils montèrent. Chemin faisant, Germain hasarda de dire timidement à son hôte :

— Ils reçoivent peut-être quelque papier comme vous.

— Ils en reçoivent de toute sorte, attendu que chaque membre de la famille est d'une opinion différente.

— Bon Dieu! qu'allons-nous donc faire là?

Mais Croquaye avait ouvert la porte. Le maître de la maison tenait une bouteille qu'il allait lancer à la tête de son fils; le jeune homme s'était levé, saisissant sa chaise; la mère plongeait sa tête sous un rideau; l'aïeule, échevelée, frappait en glapissant sur une grande feuille, donnant tort à tous; les servantes, prenant parti, se battaient entre elles, et tous ces gens-là criaient à qui mieux mieux.

Germain et son hôte essayèrent de mettre le holà; mais au premier mot, les combattants se réunirent contre eux, surtout contre Croquaye.

— Suppôt d'un ministère indigne! lui cria le père.

— Oppresseur du peuple! dit le fils.

— Vil agitateur! s'écria la mère.

— Venez-vous donc attiser le feu? s'écria l'aïeule pardessus les autres.

Si bien que Germain et Croquaye furent forcés de disparaître.

— Voulez-vous bien, dit ce dernier, vous reposer un moment chez moi?

— Vous m'excuserez, dit Germain, j'ai affaire en ville.

— Permettez-moi de ne point vous suivre; je ne puis quitter ma femme un moment, elle est possédée d'une étrange maladie. Voyez-vous ma porte doublée de verroux et de plaques de fer? Il y a là-dedans quatre pistolets qui font feu quand on ouvre, si l'on n'y prend garde.

— Quoi donc! s'écria Germain en sautant de côté.

— Ma femme lit tous les jours dans les feuilles tant de vols, d'assassinats, d'attentats de tout genre, qu'elle n'en dort plus ni jour ni nuit, et je crois, Dieu me pardonne, qu'elle en a l'esprit tourné.

— Vous êtes abonné ? dit Germain.

— Mon Dieu, oui, ça l'amuse.

— Serviteur.

Germain disparut. Dans la rue, comme il faisait beau, toutes les fenêtres étaient ouvertes; il entendit qu'il en sortait un bourdonnement confus de disputes où perçaient des éclats de voix. Les passants s'agitaient, gesticulaient, s'arrêtaient entre eux. Il parut à Germain qu'on venait de saupoudrer toute la ville à grandes pelletées d'éllébore. Enfin, il gagna une place plantée d'arbres où il pensait respirer librement, car il s'agissait d'attendre l'heure de se présenter chez d'autres commettants.

En regardant çà et là, il avisa une boutique où toutes sortes de gens lisaient des papiers amassés sur une table. Ce premier coup d'œil le fit frissonner ; mais ces personnes paraissaient paisibles.

— Assurément, se dit-il, on ne laisserait point à la portée du public des écrits funestes.

Un passant lui expliqua que c'était un lieu de repos où

l'on allait se distraire innocemment après le repas. Germain entra, s'installa commodément sur une banquette, et prit un de ces papiers au hasard. Comme il l'ouvrait pour y jeter les yeux : — Brrrrrrr! fit son voisin à droite, comme s'il était pris d'un frisson de fièvre, Germain se retourna.

— Oh! cria le voisin de gauche en donnant un coup sur la table.

Germain recula doucement son siége, mal édifié sur ce voisinage; mais un autre derrière lui, culbuta sa chaise;

— Ouf!

Ne sachant plus où se mettre, Germain se tint roi, parcourant des yeux l'assemblée, dont il n'attendait rien de bon. L'un défonçait son chapeau d'un coup de poing, l'autre frappait du pied; celui-ci se mordait les doigts, cet autre s'arrachait quelques poignées de cheveux; on n'entendait, en manière d'accompagnement, que soupirs, imprécations et grincements de dents.

Quelqu'un de la compagnie qui venait de rejeter avec dégoût un de ces papiers, avisa Germain et se mit à rire :

— Vous êtes étranger et vous vous étonnez?

— C'est vrai, dit Germain; mais sortons d'ici afin de ne point déranger ces messieurs.

Quand ils furent dehors :

— J'avoue que je serais fort curieux de connaître le motif de ces divers mouvements qui les agitent.

— C'est fort simple; chacun de ces citoyens a son opinion sur la chose publique, et chacun trouve dans ces feuilles des discours qui le blessent au vif. Ce sont de

grands fous qui mettent leur belle humeur à la discrétion d'un chiffon ; quant à moi, je m'en moque, je n'ai pas d'opinion.

— Mais je vous ai vu, ce me semble, vous dépiter un peu?...

— Peut-être. C'est qu'à la vérité, sans prendre parti, il n'y a guère moyen de se contenir à la vue du ramas d'inepties, de mensonges et de lâches insultes qui s'étalent sur ces papiers, ne fût-ce que les outrages quotidiens au bon sens, à l'honnêteté, à la langue du pays...

— Mais pourquoi les lire ? dit Germain. En même temps, la place se remplissait d'une foule échauffée, divisée par groupes où l'on pérorait bruyamment. Ce mouvement alarma Germain, qui fit mine de quitter l'inconnu.

— Adieu, monsieur, je vous remercie ; il pourrait pleuvoir ici des horions dont je ne veux point faire tort à vos concitoyens ; je ne suis qu'un étranger.

Il pria seulement l'inconnu de lui indiquer la demeure d'un M. Philomathe, médecin, pour lequel il tenait en réserve une dernière lettre de recommandation.

— Le voilà justement, lui dit l'inconnu, en montrant un homme affairé qui marchait très-vite.

Germain, fort inquiet de l'état des esprits et fort dégoûté de coucher à terre, prit sur lui, pour en finir avec les commissions, d'arrêter le docteur au passage. Celui-ci ouvrit la lettre, la parcourut, embrassa chaudement le porteur, mais lui dit :

— Malheureusement je suis fort pressé en ce moment, j'ai une quantité prodigieuse de malades à visiter.

— Vous me ferez bien l'honneur de venir dîner avec moi à l'hôtel pour l'amour de notre bon capitaine.

— Impossible! j'ai là tout près une inflammation d'entrailles, plus loin deux congestions cérébrales, une apoplexie qui attend la saignée; enfin je ne sais combien de spasmes, de vapeurs, de névralgies et de convulsions. J'ai même à constater chez un de nos fonctionnaires, qui demeure à deux pas, tous les caractères d'une hydrophobie.

— Je croyais votre climat sain, dit Germain.

— Passe pour le climat, mais nous avons dans nos pays une certaine coutume d'échauffer le public sur les matières du Gouvernement...

— Je sais, dit Germain.

— Quelles complexions tiendraient à ce régime incendiaire? A peine levés, nos gens ici lisent leurs feuilles, et les voilà le diable au corps, ils ne sauraient déjeuner un jour tranquillement, l'économie en souffre à la longue. Croiriez-vous que notre nation fut longtemps la plus gaie et la plus aimable de l'univers? Ce n'est plus qu'un peuple d'épileptiques et de monomanes. Pour quelques-uns de nos concitoyens qui s'en amusent, la multitude souffre involontairement de l'usage établi. Je compte parmi mes clients un fort honnête homme qu'on accusait de voler le trésor public, et sa femme, malgré ses soins, vient d'en mourir de douleur. J'en connais un autre qui est d'un caractère violent et que je traite d'un anévrisme. Il y a huit ans que les feuilles publiques le font passer pour un imbécile, et il est bien capable d'en perdre la tête; mais il est notoire qu'il s'est montré jusqu'alors

rempli d'esprit et d'habileté. L'on m'appela l'autre jour auprès d'un jeune homme qui s'était battu pour sa famille publiquement déshonorée, et qui mourut dans mes bras d'un grand coup d'épée. Je ne saurais vous dire le nombre prodigieux de citoyens honorables décriés, insultés, diffamés, et que cette étrange mode prive du sommeil et de l'appétit. Vous avez pu voir comme s'en agitent les gens les plus détachés.

— J'ai vu, dit Germain ; mais dites-moi, des flammes si dévorantes ne sauraient sortir que de volcans; il faut que les hommes qui répandent ces écrits soient terriblement passionnés pour leurs idées.

— Monsieur, c'est selon. Ce sont de bonnes gens, pour la plupart sans instruction, sans gravité, sans conscience, qui font une besogne quotidienne de cette perturbation. On écrit après le repas, le curedent sur les lèvres, et l'on avise de gaieté de cœur à l'embrasement du pays. Il y a là-dedans de petits jeunes gens qui ne sont pas majeurs. Un méchant propos a tué dernièrement un général octogénaire chargé de gloire et d'honneur. Quand il s'est agi de remonter à la source, on a trouvé que le calomniateur n'avait pas vingt ans, et puis étonnez-vous que le public enrage!

— Je ne m'en étonne point; mais dites-moi, poursuivit Germain dans sa simplicité, pourquoi souffre-t-on qu'il s'écrive, ou qu'il se lise du moins des choses pareilles?

Le docteur leva sur lui des yeux pleins d'étonnement.

— Sans doute, reprit l'autre avec assurance, que n'em-

pêche-t-on un petit nombre de désœuvrés de troubler la paix d'un peuple?

— Vous voulez rire?

— Je vous proteste que le cas me paraît trop sérieux.

— Mais, mais, mais... Vous n'y songez point... Et la liberté de la pensée!

— Eh bien! qu'est-ce? voilà un bien grand mot pour un petit objet. La pensée, de sa nature, est une des choses les plus libres qui soient au monde. Autant vaudrait réclamer la liberté de la digestion ou de la circulation du sang.

— Doucement, ne chicanons pas sur les mots. Il s'agit de publier sa pensée.

— Soit; mais alors il n'en coûte rien de parler exactement, surtout en ces matières brûlantes. A cette idée qu'on les empêcherait de penser, bien des pauvres gens ont pu croire qu'il s'agissait de mettre les menottes à leur entendement.

— Passe pour la plaisanterie; mais vous concevez qu'il n'est rien de plus utile, de plus digne d'approbation pour les citoyens d'un Etat, que de publier librement leurs pensées.

— Les bonnes, s'entend; car les mauvaises, comme il est clair, non-seulement sont inutiles, mais dangereuses et coupables par conséquent. Or, on est libre partout de publier de bonnes pensées, comme on est libre chez vous, j'imagine, d'être honnête homme et de se conformer aux lois.

— Du tout, monsieur, point de distinction, point de subterfuge, liberté tout entière!

— Voilà qui me passe, dit Germain déconcerté. Je comprendrais tout autant qu'on fût libre de débiter des poisons sans contrôle. Trouvez-m'en le but, la raison, le prétexte...

— Eh! la raison n'est autre pour les écrivains que de guider et d'éclairer le Gouvernement.

— Eh! monsieur, qui éclairera d'abord ces écrivains, si fantasques, à ce que vous dites?

— Mais, monsieur, rien ne serait plus aisé que de contester sur vos pensées bonnes ou mauvaises; en ferez-vous juge le Gouvernement, qui peut s'intéresser à des abus?

— Préférez-vous aux chefs de l'État vos brouillons qui ont intérêt à tout culbuter?

— Là commence la discussion, l'un des pivots de notre politique. Les avis sont partagés; ces feuilles se contredisent, un mal corrige l'autre. Il en résulte un équilibre parfait.

— Ah! fort bien, j'entends. L'un répand une erreur, l'autre glisse un mensonge; le premier s'indigne, le second s'échauffe, le public profite du tout, et l'harmonie se déclare. Je crois voir un borgne à qui l'on crève l'œil qui lui reste, pour la symétrie. Mais permettez, tant qu'on discute, rien n'est fixé; et votre pivot me paraît un terrible engin pour la fortune d'un État d'où dépendent le repos et le salut de tant de millions d'hommes. Gare à l'équilibre! je frémis d'y songer.

— Nos meilleurs hommes d'État sont d'avis que cela est sans danger, et qu'il suffit de mépriser ces vaines

clameurs. Je l'ai ouï dire à ce général octogénaire dont je vous parlais.

— Je sais, celui qui en est mort de chagrin; mais il me semble, à moi qui viens de voir l'état de la ville, et il devrait vous paraître, à vous qui soignez tant de malades, qu'on prend la chose plus au vif.

— Il est vrai, les questions parfois s'enveniment ; aux paroles succèdent les coups; on se fusille dans les rues, le Gouvernement change, mais bientôt il n'y paraît plus, et la vérité ne peut que triompher tôt ou tard.

— Je ne nie point qu'il ne soit bon de changer de gouvernement le plus qu'on peut, mais je ne puis croire que la vérité triomphe si tout le monde s'en mêle. Vous savez combien les sots sont nombreux et combien sont rares les sages. Que me venez-vous dire de la liberté de penser? Vos hommes n'en abusent point. Ils s'adressent aux passions de la multitude, non à sa raison ; la forme quotidienne de leurs écrits le prouve de reste. C'est une correspondance bien réglée entre quelques-uns qui ne pensent guères et beaucoup qui ne pensent point. Or, que voulez-vous que devienne une pauvre petite vérité dans un tel conflit? Je vous prédis que cette opinion, la plus faible et la plus timide, sera moquée, perdue, étouffée sous l'amas de folies qu'un tel système fait éclore et régner. Et je ne voudrais d'autre exemple que cette énorme sottise qui a fait si belle fortune et dont nous parlons...

— Plaît-il? comment? que dites-vous? une sottise! la liberté de... Prenez garde, monsieur!

Le docteur promena autour de lui ses regards troublés,

pour s'assurer que personne n'avait pu entendre ; il reprit plus bas, encore tout ému :

— Eh ! quoi donc, vous refusez de voir les avantages... Il n'est plus d'abus possible. Qu'un préfet soit injuste, qu'un maire passe ses pouvoirs, qu'un curé s'égare, le public en est instruit, et cela est inappréciable. On maintient le peuple dans une méfiance du pouvoir et de ses agents qui est une merveille.

— Je conviens que le dépit d'un fonctionnaire est bien capable de balancer les malheurs d'un peuple ; mais je ne doute point que si l'on mettait d'une part les avantages et de l'autre les périls, on ne trouvât des gens pour assurer que ceux-ci n'ont point de conséquences ; mais je n'en suis pas moins étonné qu'une aberration si farouche...

— Monsieur ! s'écria le docteur, par égard pour vous, pour moi, taisez-vous ! Vous êtes d'une imprudence, d'une légèreté à lâcher des paradoxes ! Quoi ! vous allez choquer de front... au milieu d'un peuple irrité... vous me faites frémir pour vous.....

— Eh ! là, tout doux, je ne suis qu'un ignorant, dit Germain effrayé.

— Point d'excuse, vous seriez hué, assailli, et Dieu sait ce que vous coûterait votre opinion.

— Mais, reprit Germain en se remettant un peu, la liberté de... de penser... la liberté de...

— Rien, rien, vous seriez injurié, poursuivi, désigné à la vengeance publique, et peut-être haché menu par le peuple. Je tremble, ajouta le docteur avec agitation, je tremble qu'il ne vous arrive malheur.

— Ah ! mon Dieu, reprit Germain pâlissant, voyez-vous ce que je vous disais, j'aurai peut-être lâché quelque vérité...

Il tremblait à son tour.

— Je vous demande pardon de la liberté grande, je ne suis qu'un étranger, je n'entends rien à la politique... C'est le simple bon sens... et l'on risque à chaque instant de choquer... Me voilà instruit... du moment que... c'est une fort belle chose que... il est clair que... Je suis de votre avis.

En même temps, des coups de feu retentirent ; Germain fit un saut. Une clameur lointaine s'éleva, un peuple effrayé déboucha de plusieurs rues, des bataillons battant la charge passèrent au fond de la place.

— Voilà qu'on change votre gouvernement ce matin, dit Germain.

— Non, reprit le docteur d'un air capable en humant une prise de tabac ; non, nous en serons quitte aujourd'hui pour une échauffourée qui va me donner de l'occupation, quelques centaines d'hommes blessés.

— Cela n'est rien, mais du moins votre maire est veillé de près, c'est toujours ça, adieu, monsieur.

La fusillade continua. Germain, qui se mourait de peur, courut au port pour se rembarquer. La canonnade, qui ronflait au loin, lui donna des ailes. En arrivant tout essoufflé, il rencontra justement son capitaine, qui lui demanda des nouvelles de l'émotion populaire.

— Bah ! dit Germain, tout va pour le mieux, ce peuple a raison, il tient à ses usages ; Dieu me préserve de m'en mêler.

— Mais, quelle est la cause du bruit? sans doute ces sottises imprimées...

— Capitaine! ce n'est pas moi qui l'ai dit; je sais trop le respect que je dois aux coutumes de ce pays. Je vous trouve bien hardi. Gardez qu'on vous entende, vous seriez sifflé, arrêté, haché menu; il ne s'agit de rien moins que de la liberté de la pensée. On remédie par là à l'indépendance des maires et des curés, que sais-je? Vous êtes d'une témérité! je voudrais repartir tout de suite.

— Quoi! pourquoi partir? qu'est-ce que tout cela signifie?

Germain baissant la voix :

— Rien; on est fort attaché ici à la liberté de penser, et comme aussi bien que vous j'ai osé penser... que... Mais j'ai changé d'avis, s'écria-t-il plus haut, en regardant autour de lui.

— Et où prétendez-vous aller? dit le capitaine.

— Chez moi.

— Eh bien! prenez la diligence, vous y êtes. Quoi! vous ne reconnaissez pas la plus belle ville maritime de votre pays?

Et le capitaine se mit à rire de l'étonnement de Germain.

LÉGENDE APOCRYPHE

LÉGENDE APOCRYPHE

C'était un prodigieux enfant que le petit Guillaume de Bougival, s'il faut en croire l'annaliste de cette ancienne maison; car le jeune sire, dit-on, arrosait ses fleurs avec du vin de Chypre, et plantait des écus dans son potager; il cirait ses harnais de confitures, et attachait ses lévriers avec des cordons d'andouilles; il allait à la chasse aux papillons avec une arquebuse rayée, et faisait enfin cent choses particulières qui prouvaient bien qu'il n'avait pas le sens commun.

Un jour, il pria le sire chapelain de graver ses armes sur son gantelet droit, et, mettant à profit son peu de latin, il écrivit de sa propre main *idem*, sur le gantelet gauche, parce que, disait-il, s'il venait à perdre l'un ou l'autre,

on saurait que cette paire de gantelets lui appartenait.

Il avait un joli cheval qu'il n'aurait point perdu sans grand deuil, et comme il avait ouï dire que les mécréants d'Égypte conservaient leurs parents morts en les bourrant d'aromates, il fit embaumer son joli cheval.

Or, la châtelaine de Bougival, mère vénérée du jeune gentilhomme, était veuve; et, bien qu'elle considérât ce fils unique comme une merveille de gentil savoir, elle ne laissa pas, sur ce qu'on lui disait, de concevoir quelques inquiétudes sur les marques de sa précocité.

Elle assembla des astrologues, qui tinrent en sa présence une conférence, laquelle dura soixante-sept jours, sans en tirer que le temps de manger et de boire. L'annaliste ne nous a pu transmettre les belles paroles qui furent proférées en cette occasion, à cause, dit-il, que les docteurs s'exprimaient en style de cabale, ce qui gêna fort aussi la bonne châtelaine, qui n'entendait point cette langue.

Quand les docteurs se furent suffisamment entendus, il se trouva qu'ils étaient d'un avis différent. Le chapelain, qui n'avait point voulu jusqu'alors surcharger ce cas épineux, monta ce jour-là dans l'oratoire, et, s'étant fait expliquer la chose en peu de mots, il donna une opinion tierce qui réunit tous les suffrages.

Il fut reconnu que le jeune sire avait trop d'esprit pour son âge, et que le mal ne ferait apparemment que croître selon les progrès naturels, ce qui ne pouvait manquer d'amener d'extrêmes difficultés.

Or, la noble dame de Bougival, peu satisfaite qu'on eût

trouvé le mal, si l'on ne découvrait encore le remède, pressa les astrologues de s'expliquer jusqu'au bout.

Mais les astrologues déclarèrent, après de mûres réflexions, qu'on pouvait chercher des remèdes avec quelque espérance à ce qui était proprement un mal; mais que l'objet de leurs consultations n'étant que l'excès d'un bien, ils ne savaient qu'y faire; et ils prouvèrent même, par la philosophie d'Aristote, qu'il y avait là contradiction dans les termes, c'est-à-dire absurdité manifeste.

Cependant, comme la noble dame leur proposa de doubler leur récompense, cette petite difficulté ne les rebuta point, et ils offrirent de continuer leur conférence jusqu'à ce que...

Mais le chapelain effrayé prit tout d'un coup la parole d'un ton magistral :

— Silence! n'allez point plus avant, maîtres, je vous en conjure. Je me sens éclairé d'une lumière inattendue. Le remède, dites-vous, madame? Je le tiens, et ces docteurs vénérés vont donner à l'envi dans mon opinion. Il ne faut qu'un grain de bon sens.

— *Optimè!* s'écrièrent de concert les astrologues; le sire chapelain a le nez bon.

— Où trouver cet onguent? dit la châtelaine.

Mais le chapelain lui dit à l'oreille :

— Commençons par chasser ces bons sires à grands coups de verges, ou nous pourrions bien ne flairer de nos jours l'ombre d'un dictame à la distance d'un trait d'arbalète.

Et cela fut fait à l'instant. Et le même jour nombre de

courriers, de pages et de valets porte-lettres, partirent du château par tous les chemins, pour chercher dans le royaume le remède dont on avait besoin.

Or, il y avait à Montpellier une illustre assemblée de médecins et de physiciens d'où était sorti le barbier du Roi. Un messager de Bougival se présenta devant cet auguste corps, et conta le cas de son maître et ce qu'il cherchait.

Les docteurs hochèrent la tête, se mirent à rire et opinèrent du bonnet que rien n'était plus facile que de composer le philtre qu'on demandait : ils demandèrent seulement cinq ou six lunes, pour se donner le temps de l'extraire et de le préparer.

Au bout de ce temps, on livra au messager une fiole bien cachetée qu'on lui fit payer fort cher, et qu'il emporta en grande hâte sur le chemin de Bougival.

Quand il s'agit d'ouvrir cette fiole, en grande et solennelle assemblée, le bouchon partit comme si elle contenait l'âme d'un diable, et l'on en vit sortir en désarroi septante et dix-sept syllabes latines, trois apophthegmes d'Hippocratès écrits à rebours, trois gouttes d'avarice, un demi-septier de pédantisme, cinq drachmes de galimatias, et pour plus de trente-six sous de routine.

Le jeune sire de Bougival à cette explosion horrifique, fit une demi-douzaine de cabrioles, ce qui fit assez voir qu'il n'était pas guéri. Toute la compagnie éternua à plusieurs reprises, et les mouchoirs allaient de tous côtés, car les habits de ceux qui étaient les plus proches de la fiole étaient tout gâtés.

Un second messager, revenant de la cour des douze pairs, où il avait consulté les plus illustres chevaliers, déposa aux pieds de la châtelaine un casque renfermant un baume extrait de noble chevalerie, en guise de celui qu'on cherchait.

Il sortit de ce casque une demi-brasse de devises galantes, un quarteron de fausse gloire, trois pincées de cervelles fêlées, une poignée de mauvaises raisons et trois boisseaux de coups de poing dont les assistants furent tout meurtris.

Le jeune sire, notamment, en reçut plusieurs sur la nuque dont il eut encore le cerveau blessé.

Voici venir un page couvert de poussière et qui a beau mentir, car il vient de loin.

— D'où retournez-vous, beau page, et quelle nouvelle apportez?

— Je viens du pays de la justice et j'ai comparu pardevant les cours souveraines qui siégent en bonnets fourrés. J'ai demandé à leurs seigneuries ce qui manque à notre gracieux maître, et voici ce qu'on m'a donné.

Il tira un sac de sa gibecière et le présenta courtoisement le genou en terre.

Sentences, arrêts, pourvois, rejets, rêves d'audience, balances percées, phrases d'avocats, pattes graissées, rires de buvette, rancunes de juge, séductions d'esprit, duretés de cœur, entendements à béquilles, gerçures de consciences, se répandirent aussitôt dans la salle plus pressés,

plus aveugles, plus bourdonnants que vingt-cinq mille panneries de hannetons.

— Haschu! buech! s'écria le chapelain, ouvrez les fenêtres! et donnez sus à grandes bonnetades!

Le jeune sire de Bougival était tout ébouriffantifié de l'accident.

Mais le héraut d'armes annonça le retour de l'aimable courrier Vélocipède qu'on avait dépêché dans le royaume de la très-sage et très-puissante reine Pintiquinibestra, souveraine du pays de politesse et de galanterie, qui s'étend dans une grande partie du monde.

Les sujets de ce royaume étant renommés par leur humeur facile, la grâce de leur maintien, la sérénité de leurs visages, on avait pensé qu'ils pourraient d'aventure connaître la composition du précieux baume. Or, la tant douce reine Pintiquinibestra se faisait fort en effet de contenter le sire de Bougival par le contenu d'une corbeille fleurie que le courrier posa doucement sur le pavé de la salle.

Grande fut la curiosité quand on leva le couvercle. Tout aussitôt des parfums capiteux se répandirent à l'entour et saisirent à la gorge l'honorable compagnie, et l'on vit en belle ordonnance dans le fond de la corbeille, nombre de soupirs de guimbarde, deux pintes de mauvais sang, un paquet de rimes, cent potées de grimaces, un gros de bonne mine, le double de mauvais jeu, un brin de visions cornues, trois ou quatre péchés capitaux qui étaient laids comme le diable, le tout serré d'un ruban couleur de rose.

Le jeune sire de Bougival, en grande horripilation inspirée par ces drogues subtiles, se mit à danser follement.

— *Vade retrò !* s'écria le chapelain, et il renversa d'un coup de pied la corbeille, qui sonna comme un sac de noix creuses.

En ce moment on vit de loin, du haut des tours, un loyal messager qui se démenait, se roulait, se débattait sur le chemin comme s'il eût rapporté dans ses chausses toutes les fourmis de la vieille Egypte.

—Las ! s'écrièrent les gens d'armes, voici votre bon messager qui a perdu le sens.

— Gentil messager, d'où revenez-vous ? dit la noble dame.

— Je reviens de philosophie, où j'ai longuement conféré avec tous les philosophes, docteurs, maîtres ès-arts, mires, magiciens, vaticinateurs, et un tas d'autres maniaques nouveaux et antiques. Or voici ce qu'ils ont confié à ma discrétion.

Une multitude de parchemins et de banderoles s'envolèrent à l'envi des poches et sachets du messager, lequel disparut comme dans un nuage, et ces papillons fourmillants portaient leurs noms par écrit au revers de l'aile ; tels que ceux-ci, par exemple : Que oui — Que non — Peut-être. — On ne sait — Comment ? — Pourquoi ? — Que sais-je ? — On verra — Ce n'est rien — C'est tout — Il se pourrait — Où ? — Quand ? — Baste — Je m'en ris, etc. avec nombre d'incongruités et de gros mots que les parchemins bourdonnaient l'un contre l'autre, et qui blessèrent les oreilles de la compagnie.

— Pour l'amour du bon Dieu ! dit le chapelain, éloignez

notre jeune sire, ou c'en est fait de lui pour jamais. Et sur-le-champ les valets prirent les chasse-mouches et nettoyèrent vitement la place.

Alors entra un messager prudent et avisé, portant barbe grise, qui prit ainsi la parole :

— Comme on voit souvent que les hommes qui se croient sages souffrent volontiers grande disette de sagesse, et considérant que la simplicité du cœur est la mère de plusieurs qualités excellentes; très-fermement assuré d'ailleurs que l'entendement profite fort à ne point offusquer sa lumière naturelle d'un million de grimoires ténébreux, je n'ai point cherché bien loin le bien qui d'aventure était près de nous.

J'ai donc interrogé nos bons hommes de labour; les plus vieux, les plus prudents, les plus simples, les plus sages de nos paysans, qu'on voit vivre à merveille dans leur pauvreté, n'en déplaise aux grands de la terre. Or, voici le cadeau qu'ils m'ont fait.

Cela dit, il fit voir d'un air fin une marmite de terre, d'où s'exhala le parfum suave d'une soupe aux choux. Mais on ne trouva dans le pot que force pois chiches, contes bleus, crasse d'ignorance, préjugés, sottise et vices sans voiles.

— Beau page, dit le chapelain, renversez-moi cette marmite, et pour une fois du moins qu'on exécute ce que j'ai en tête. Qu'on m'aille chercher sur-le-champ le saint homme qui habite l'ermitage de Valvert.

Or, il y avait un homme qui avait passé la moitié de sa vie en grands pèlerinages et qui demeurait depuis

trente ans, non loin de là, sur le penchant d'une colline, dans une grotte qu'il s'était creusée de ses mains. On ne l'appelait que l'Ermite et on le considérait comme un fou, à cause des choses singulières qu'on lui voyait faire. On le trouvait parfois sur les chemins, levant les mains, bondissant de joie et chantant les louanges du seigneur à gorge déployée. Il entreprenait volontiers de longs dialogues avec les fleurs des prés, les oiseaux du ciel, les arbres de la forêt et les étoiles du firmament; à toute heure de la nuit, on entendait les cantiques du saint homme, et le jour, en travaillant à son potager, il entrait dans des transports de joie et des ravissements inexplicables, comme un enfant. C'est pourquoi les sages pensaient qu'il était fou.

— Oui, mes amis, je le suis, disait-il en riant, je le suis par grand amour de Notre-Seigneur Jésus, et je suis étonné que vous ne le soyez pas comme moi.

Et cependant les femmes dont les enfants étaient malades allaient le trouver, et les enfants étaient guéris; les infirmes lui demandaient la charité, et leurs plaies se fermaient; mais on ne voulait se fier ni à des femmes, ni à des mendiants, et l'on tenait l'ermite pour un homme privé de raison.

Voilà celui que le chapelain fit appeler, et ce fut un grand étonnement parmi les serviteurs et les conseillers, qui commencèrent de rire entre eux quand parut le solitaire. Le saint homme s'en aperçut et le bénit. Puis il s'approcha du jeune sire, et lui donna à réciter une oraison écrite sur vélin. Et le jeune sire de Bougival fut

guéri, et les valets ne rirent plus; mais on rendit à Dieu de solennelles actions de grâces.

Voilà comme il est dit que le bon sens fut donné au jeune homme par un fou selon Jésus-Christ.

Le légendaire ajoute que cet ermite était saint Geinert, dont les reliques reposent dans le pays.

ESSAI SUR LES

MŒURS DES SALTIMBANQUES

ESSAI SUR LES

MŒURS DES SALTIMBANQUES

Pour peindre brièvement la situation de Montgazon et de son ami Parpignolle, je dirai qu'ils se trouvaient à neuf heures du soir aux Champs-Élysées, parmi le tumulte des apprêts, la veille d'une de ces grandes fêtes qui passent pour une réjouissance publique; et j'ajouterai que Parpignolle n'avait pas soupé non plus que son ami Montgazon. Voilà du contraste.

Qu'était-ce que Montgazon et son ami Parpignolle? Deux garçons aimables, désœuvrés, assez instruits, de ceux qui ne soupent point tous les jours; espèce nombreuse et toujours intéressante. Lecteur, je connais ton cœur, je ne t'en dis pas davantage, et tu tends la main à mes jeunes gens.

Ils étaient assis sur l'herbe, et regardaient s'achever

autour d'eux les préparatifs de la fête. Le long des allées s'étaient élevés depuis la veille trois rangs d'édifices de bois et de toile. D'immenses peintures, non moins remarquables par le travail que par la bizarrerie des sujets, se déroulaient à côté les unes des autres : des géants, des nains, des acrobates, des monstres, des légendes, des batailles, des apothéoses y prenaient encore des formes et des couleurs extraordinaires. Quelques établissements en retard achevaient leurs constructions à grands coups de marteau; d'autres, en plein exercice, prélevaient un à-compte sur les représentations du lendemain. Les clarinettes, les tambours, les trombones, les cymbales, se mêlaient au bruit du maillet, et les démonstrateurs sur leurs tréteaux s'égosillaient d'une voix enrouée à presser la foule. — Entrez ! entrez ! deux sous par personne ! faut voir ça, messieurs ! suivez le monde !

A ces cris, à ces trépignements des virtuoses, au fracas redoublé de la musique endiablée, la foule étourdie s'ébranlait et s'engouffrait irrésistiblement dans l'ouverture étroite de la baraque.

Et Montgazon regardant alors son ami Parpignolle, qui avait écouté comme lui la parade et l'allocution des bateleurs, ils partirent tous d'eux d'un éclat de rire.

— S'il faut te consoler, mon ami, dit le premier, de ne point entrer là-dedans, je te dirai qu'on n'y voit rien. Mais pourtant, cette musique, cette foule qui se précipite, m'agitent, m'agacent, m'enlèvent malgré que j'en aie. Cela te tente aussi, je parie, et si j'avais seulement les deux sous qu'on demande à la porte, je te régalerais de ces curiosités.

— Quel régal ! reprit Parpignolle. Si tu ne veux pas rire, je te plains de t'occuper de ces bagatelles à l'odeur appétissante de ces pommes de terre qu'on fait frire ici près.

— Eh bien ! ce sujet me donne à philosopher, et c'est ce que nous avons de mieux à faire. J'ajouterai donc, mon cher ami, après de longues expériences, que ce qu'il y a de mieux à voir dans ces sortes de spectacles, est justement ce qui se passe à la porte. En ceci, le saltimbanque a l'honneur d'entrer en grande similitude avec la plupart des plaisirs d'ici-bas, je dis les plus fins et les plus prisés.

— Tudieu, mon ami, comme tu y vas! quelle profondeur ! tu descends d'un coup à cent pieds sous terre.

— Es-tu quelquefois entré dans ces baraques ? On n'y voit rien qui vaille, et jamais personne n'en sortit content; mais, de mémoire d'homme, la foule s'y précipite. Réfléchis là-dessus.

— C'est le bruit, la musique, l'ébranlement physique dont tu parlais.

— Mais ce n'est pas tout. Sais-tu pourquoi la foule court aux théâtres? C'est qu'on bâtit des murs à l'entour, et qu'on demande de l'argent à la porte. Si les acteurs jouaient en plein air, nul ne voudrait s'arrêter. Le bateleur, instinctivement, connaît mieux les hommes que le philosophe ou l'homme d'État le plus raffiné. Veux-tu gagner de l'argent? enferme vingt pieds carrés d'un rouleau de toile, et publie seulement que tu caches là une merveille, tout le monde la voudra voir. Quand j'étais

enfant, je n'étais pas fort curieux, comme tu imagines, des peletons de soie que ma mère tenait dans sa corbeille à broder. D'autres enfants ramassaient quelques mèches de ces pelotons de diverses couleurs; ils les couvraient d'un morceau de verre, enveloppaient le tout d'un papier percé en manière de petite fenêtre, et demandaient un sou pour montrer cette rareté. Que n'aurais-je pas donné pour la voir!

— C'est un trait d'enfant qui est bien de l'homme.

— C'est que l'homme n'est qu'un enfant.

— Qui a grandi, c'est clair, et qui n'en est que plus enfant, si tu veux jouer sur les mots.

— Écoute encore un conte. On montrait une fois, en un certain pays, une chose extrêmement curieuse, mais il fallait faire trois lieues pour la voir, par un mauvais chemin; la foule y courait. Le lieu du spectacle était comme un dédale : on tournait longtemps en des corridors ténébreux; on traversait une salle, puis une galerie, puis un préau, puis d'autres salles, on arrivait dans un caveau à moitié caché d'une draperie; ce rideau en couvrait d'autres, qui couvraient deux battants fermés; on ouvrait enfin un coffre garni d'une soie, et la soie ôtée, on voyait... une petite roue qui tournait. T'imagines-tu la physionomie des curieux? l'admiration, la stupeur, le désappointement les tenaient immobiles. Enfin, le plus homme d'esprit se hasarda de dire, avec timidité, que *cela n'était peut-être pas aussi curieux qu'on avait cru;* un homme d'esprit, entends-tu? juge des autres.

— Eh bien, où veux-tu en venir?

— A ce secret de gagner de l'argent que je t'indique libéralement. Tu enfermes ta curiosité entre quatre planches, et tu t'écries sur le seuil qu'il y a là derrière une merveille incomparable; la foule accourt. Si tu t'accompagnes d'une clarinette, il n'en vaudra que mieux, et si tu frappes sur un tambour ta fortune est faite, quand tu n'aurais à montrer que le reste d'un vieux citron.

— Et c'est précisément de quoi je m'étonne.

— Tu m'arraches des lieux-communs. Quoi donc, ne saisis-tu pas le rapport frappant de cette profession de bateleur avec la plupart des entreprises humaines? Que fait un parti pressé d'arriver à l'empire? Il tambourine, il assemble les nigauds, leur promet monts et merveilles, les étourdit, les pousse, les entraîne et leur fait payer les pots cassés. Que fait un homme curieux de la gloire? il monte sur des tréteaux et dit : « Messieurs, je suis le sans pareil! » Qu'est-ce que nos journaux, nos livres, nos systèmes, notre politique, notre philosophie? Un bruit de cymbales devant des baraques. Il en a toujours été de même, il en ira toujours ainsi. Je me souviens d'avoir entendu faire le calcul suivant par un habile homme, qui exposait la théorie de l'annonce dans les journaux : « Messieurs, disait-il, prenez de l'eau pure, du sable ou de la sciure de bois; faites-en des cornets ou des fioles, et dépensez cent mille francs d'annonces; vous vendrez pour deux cent mille francs de sable ou d'eau pure; bénéfice : cent mille francs. L'annonce est un placement sûr, qui produit nettement le double. » Cet homme avait raison. Autrement dit, la fortune des acrobates repose, comme tant d'autres, sur la

sottise humaine, fonds inépuisable, ressource éternelle! Aussi quand j'entends répéter que les hommes s'éclairent, se raffinent, s'améliorent, je.....

— Tiens, interrompit Parpignolle, voici ton expérience à point nommé.

En effet, un homme qui s'était arrêté près de là, posa par terre un paquet et une planche; il mit cette planche en équilibre sur un pied en X, tira du paquet une veste rouge qu'il endossa, mit sa redingote en la place de cette veste, et commença de chanter à tue-tête des extravagances. Un passant s'était arrêté pour son costume, deux autres s'approchèrent parce qu'il chantait, et quand il eut fini son couplet, un grand cercle s'était fait autour de lui.

— Vois-tu, dit Montgazon, tant que je verrai un sot en amasser tant d'autres par la seule puissance d'un refrain absurde, je ne croirai point que le monde ait fait un pas depuis le temps du chien Anubis.

— Écoute au moins de quoi il s'agit. C'est encore pis que tu ne croyais. Cet homme en guenilles se vante de deviner le passé et de prédire l'avenir; il ne trouvera point de pratiques.

— Il en trouvera plus que les autres; regarde plutôt, voici déjà un soldat et une femme qui demandent de ses cartes.

— Eh! que vois-je? dit Parpignolle, un homme d'un âge mûr!

— Ne te moque point, ce bateleur t'en dit plus sur notre sujet que je n'aurais pu faire; il touche la corde la plus sensible. On a beaucoup écrit, beaucoup inventé, beaucoup

détruit depuis bien des siècles, et la bonne aventure est en pleine vogue. Que ceci te donne la mesure invariable de la cervelle humaine, le diamètre n'en a point changé depuis six mille ans, le contenu en est le même. Faut-il être assez crédule pour songer à détruire la crédulité! On a beau faire, l'homme veut connaître l'avenir; c'est un besoin, c'est un instinct de son âme, et qui pourrait prouver, en creusant la matière, qu'il a une âme, et un avenir. Et ne me dis point qu'il est question d'ignorants et de gens du peuple, je n'admets point ces sortes de différences. Vois le monde choisi, sceptique à la surface, ces savants, ces analyseurs, ces industriels; invente quelque phénomène, quelque chimère, quelque sottise énorme : ils y croiront, et si tu me le contestes, tu n'y entends rien. Les preuves sont là. Ne pleut-il pas aujourd'hui des milliers de prophètes, de magnétiseurs, de thaumaturges philosophiques, de drogues et de spécifiques merveilleux; n'ont-ils pas tous des adeptes et des partisans dont le savoir impose? Je ne m'étonnerais point, à l'heure où je te parle, que la découverte d'un cercle carré trouvât des fanatiques. Il est donc tout simple que cet homme trouve à qui parler. Et quant à ceux qui attendent qu'il en soit autrement... que veux-tu que je te dise? Je crois voir cet homme qui attendait sur les bords d'un fleuve que l'eau fût écoulée pour passer.

— Un métier si sûr et si lucratif, répliqua Parpignolle, me donne quelque envie de l'exercer, ne fût-ce que par divertissement. Il ne doit pas être bien difficile.

— Ce projet m'a souvent tenté; mais il faut encore un

attirail que nous n'avons point, pour aujourd'hui du moins.

Montgazon se leva comme ils en étaient là de leur entretien; Parpignolle le suivit nonchalamment, et ils se trouvèrent bientôt parmi les charpentes des baraques en construction, où ils s'embarrassèrent si bien dans les piquets et les cordes tendues, qu'ils ne savaient plus comment s'en tirer. Tandis qu'ils allaient à tâtons çà et là, en se moquant l'un de l'autre, ils entendirent des gémissements qui partaient d'un coin fort obscur; et Montgazon s'étant baissé, distingua un enfant accroupi qui pleurait à chaudes larmes; il le prit par la main, et le mena sous le rayon d'une lanterne voisine en lui demandant ce qu'il avait; mais l'enfant se remit à pleurer de plus belle, et les jeunes gens virent alors qu'il était habillé de je ne sais quelle souquenille bariolée, avec des chausses bouffantes, et les cheveux retenus par une passementerie d'argent en manière de diadème. Parpignolle, attendri, insistait pour connaître la cause de son chagrin; mais le pauvre petit ne poussait que des sanglots, les mots s'arrêtaient dans sa gorge, et enfin, à force de caresses, il articula, à travers ses pleurs : — Mon frè-è-re, ah! mon frè-è-re!

— Eh bien?

— Mon pe-tit frè-è-re, oh!

— Que lui est-il arrivé? parle, mon enfant.

— Ar-thur, Ar-ar-thur l'a mangé!

— Comment dis-tu ça? s'écria Parpignolle en reculant.

— Il l'a-a mangé, mon petit frè-è-re!

— Mangé ! dit Montgazon.

— Qui çà ? reprit Parpignolle.

— A-arthur.

En même temps, l'enfant allongeait le bras du côté d'où on l'avait tiré. Montgazon et son ami s'approchèrent avec une curiosité mêlée d'horreur : un grognement farouche se fit entendre, et Parpignolle, qui avait senti je ne sais quoi sous son pied, fit un saut en arrière, tandis qu'un gros animal se dressait sur ses pieds dans l'ombre.

— Est-il attaché ? s'écria Montgazon, qui concevait l'idée de quelque monstre à propos de curiosités à montrer en foire.

— C'est Arthur, disait l'enfant en pleurs.

— Je ne m'étonne plus qu'il ait mangé le petit frère, disait Parpignolle de loin.

Mais l'animal fit quelques pas en déroulant sa chaîne, et vint tout doucement frotter son muffle à la souquenille du petit acrobate, et comme il était alors dans le jour de la lanterne, Montgazon et son camarade virent que cet animal n'était qu'un gros chien, sur quoi ils se rapprochèrent.

— Comment, s'écria Parpignolle, ce n'est qu'un chien qui s'est permis de mettre une famille en deuil !

— Pourquoi ne l'a-t-on pas tué ? demanda Montgazon.

— C'est moi qu'on a ba-a-attu, dit l'enfant.

— Voilà des mœurs qui me confondent, reprit Parpignolle étonné.

Une femme, qui survint, les fit retourner, et, se précipitant sur l'enfant, se remit à le souffleter : ils connurent

que c'était la mère; toutefois ils essayèrent de se mettre entre deux, et d'excuser l'enfant, car aussi bien ne voyaient-ils point qu'il y eût de sa faute dans le malheur qui était arrivé.

— Ne m'en parlez pas ! s'écria la femme en pleurant à son tour; un vaurien qui nous met sur la paille ! nous avons fait dix-huit lieues en deux jours pour nous trouver à la fête; nous avons fait des frais à l'auberge et sur la place, et voilà qu'au moment de la recette cet enfant de malheur laisse détruire notre gagne-pain ! Son père a beau courir le champ de foire pour arranger la chose, nous demeurerons toujours bien là sans savoir que faire, allez !

Ce récit rallumait le courroux de la mère affligée; mais l'enfant s'était réfugié derrière Parpignolle, et la femme essuya ses yeux du dos de la main. Cette affliction jurait avec le costume de la pauvre créature, qui était vêtue dans le goût de son fils : elle portait une tunique amarante à brassières brodées de clinquant; un bandeau du même retenait une chevelure rouge et crépue; enfin, des chausses, arrêtées au genou, laissaient voir, dans la pureté de leurs formes dessinées par un bas sale, deux jambes et deux pieds qui rendaient fort concevables les plus hardis équilibres de sa profession. Cet attirail, consacré aux pétulances de la voltige, empruntait de la circonstance je ne sais quoi de plus piteux.

— Mais enfin, dit Montgazon, en quoi l'enfant est-il coupable, si c'est le chien qui a commis cette atrocité ?

— Si le chien s'en est mêlé, s'écria la femme, c'est que ce garnement l'a laissé faire.

— Où était donc l'autre enfant?

— Dans la boîte ; qui s'entend, c'est le bocal qui est le plus cher à racheter, et toute l'eau-de-vie répandue.

— Je m'y perds. De l'eau-de-vie? disait Parpignolle.

— Ah! le cœur me lève, dit Montgazon ; c'était quelque monstre conservé dans l'esprit-de-vin.

— Vous êtes bien dégoûté, reprit la femme d'un ton piqué ; il était en cire. On est tout aussi délicat qu'un autre.

— Comme l'enfant disait : mon frère...

— C'était son frère, si vous voulez : qui s'entend, le portrait en cire. Je n'aurais pas voulu faire métier et marchandise de mon pauvre enfant. Je l'ai vendu à un médecin.

— Ah! vous me soulagez, dit Parpignolle.

— C'est toujours bien malheureux, dit la femme, d'être en fourrière à l'auberge sans pouvoir gagner notre pain demain. Voilà mon pauvre homme qui revient, et qui n'a sûrement rien trouvé.

La femme prit un briquet dans un panier et alluma une chandelle. Les jeunes gens se retournèrent et virent un homme immobile qui s'essuyait le front.

— Eh bien? dit la femme.

— Rien, dit l'homme.

Et il replaça tranquillement sur sa tête un chapeau de chambellan à plumes blanches. Il était si occupé qu'il ne fit aucune attention à nos jeunes gens ; et ceux-ci, demeu-

rés là par curiosité, examinèrent ce personnage dont le costume commandait l'attention.

On peut dire que M. Frédéric (une banderole de son *établissement* portait ce nom en gros caractères) était le Nestor des saltimbanques. C'était un homme grisonnant, à demi chauve, le corps sec, le dos voûté, et dont la voix sourde, éteinte, rompue, n'était plus qu'un sifflement. Il avait en ceci plus d'un trait de ressemblance avec la serinette enrouée qui grinçait si souvent entre ses mains osseuses. Des favoris épais flanquaient son visage couleur de brique, aussi visiblement dégradé par l'intempérie des saisons que ces vieilles statues exposées dans les jardins. L'œil était vif, perçant et audacieux. M. Frédéric, portait l'habit d'un maréchal-de-camp, ni plus ni moins, orné des traces d'une broderie; une culotte de postillon en peau verdâtre, et des bottes à l'écuyère, flasques et rompues aux plis comme deux fourreaux de panaches. Les deux pointes de son col de chemise se fuyaient l'une l'autre derrière les oreilles, et l'uniforme, entr'ouvert sur la poitrine, laissait voir un trésor de guenilles, dont la plus discernable était un gilet à fleur en étoffe de vieux rideaux ; tél était Frédéric, la tête inclinée et fermement planté dans ses bottes écartéees, d'un air méditatif. Mais la femme, faisant crier l'enfant d'une nouvelle menace, suivie d'un commencement d'exécution, Frédéric s'écria :

— Quand tu assommeras ce petit... tu ne peùx que te priver d'un second sujet.

Alors seulement il tourna sur les jeunes gens un regard interrogatif, et Montgazon crut devoir lui expliquer

qu'ayant appris l'accident qui lui arrivait, ils y prenaient grande part.

— Savez-vous battre la caisse? interrompit Frédéric.

Les jeunes gens se regardèrent et hochèrent la tête en riant.

— C'était une idée qui me passait comme ça... Continuez.

Mais à peine Montgazon ouvrait-il la bouche, que Frédéric interrompit encore :

— Voulez-vous me faire un Hercule, l'un ou l'autre? c'est à prendre ou à laisser. Vous tirez un père de famille d'embarras, et nous partageons la recette.

Parpignolle éclata de rire.

— Ah! mon pauvre Montgazon, ce funambule se moque de nous. Vous voyez, mon brave, que nous avons les quatre membres tournés en fuseaux : encolure de poëte, mon cher. Tout ce que je pourrais faire en ce moment-ci, serait de porter les morceaux à ma bouche, s'il se pouvait.

— Je ne plaisante point, s'écria Frédéric, le feu dans les yeux; belle raison que vous donnez là! J'avais un Hercule, l'an passé... tu sais, Adèle, le petit Beauceron... dit L'INCOMPARABLE BRAS-DE-FER... C'était un petit infirme, plein de pituite, qui relevait de maladie; vous l'auriez culbuté en soufflant dessus... Ah! mes amis, nous étions alors à Metz... Il n'y eut pas un portefaix, pas un sapeur de la garnison pour oser se mesurer... Mais nous avions de fameux accessoires. L'accessoire fait tout. Enfin, si vous n'êtes pas bons à autre chose, donnez-moi conseil, c'est toujours ça... La vérité sort de la bouche des enfants! re-

prit-il d'un ton emphatique qui sentait le tréteau. J'ai couru toute l'avenue pour m'entendre avec des amis, j'ai recueilli des honnêtetés, mais voilà tout. Enfants! le métier se fait de plus en plus difficile, et le saut de l'acrobate devient positivement périlleux. Le phénomène ne mord plus. Un phénomène, aujourd'hui, c'est la pratique.

— Mais, dit Montgazon, encouragé par la gaieté du saltimbanque, est-ce qu'on ne pourrait pas simuler quelque difformité?

— Ce n'est pas ça qui manque. Mais le monstre court les rues, au jour d'aujourd'hui; il y a toujours dans la société quelqu'un qui rendrait dix points à votre objet. C'est comme le tour de force, il n'y a plus moyen, le gouvernement nous fait concurrence.

— Il me semble, dit Parpignolle, que Napoléon est encore ce qu'il y a de mieux, avec les batailles, le sacre, Sainte-Hélène, les derniers moments...

— Flambé! je ne donnerais pas trente sous, à l'heure qu'il est, d'un Napoléon complet, soit en cire, soit en mécanique. Le retour des cendres a enfoncé toutes les bamboches de ce genre. Ah! dame, c'était la chose en grand; chacun fait ce qu'il peut. Et puis, voyez-vous, tout s'use chez le Français. Fualdès n'a eu qu'un temps, et c'était du soigné; et puis aussi les révolutions tuent la parade. Autrefois nous avions la famille royale qui intéressait toujours. Ça ne se fait plus aujourd'hui. Tenez, vous me parlez de Napoléon, c'est le faux Guignard, mon voisin, qui a eu une fameuse idée : il en a fait les *Mystères de Paris* de son Napoléon. Voilà un coup! Il n'a fait qu'ôter les uni-

formes avec deux sous de peinture. Pour lors, c'est le Mameluk qui est la *Chouette*, et Talleyrand fait le Chourineur. Satané Guignard, va!

— Et les journées de juillet? reprit Parpignolle.

— Est-ce qu'on se souvient de ça? ça fut bon une huitaine. Et puis ça contrarie la police. Ça ne faisait pas de frais, par exemple. Le costume était facile, vu qu'un tas de loques faisait l'affaire... Il faut de l'actualité... Adèle! s'écria-t-il, une idée! tu as *Paul et Virginie*? Si je t'en faisais les funérailles de M. Laffite, qu'est-ce que tu dirais de ça?... Mais reprit-il, il me faudrait un Dupin. M. Dupin y était... Après ça, on pourrait le remplacer... avantageusement... par La Bourdonnaye.

— Et M. Thiers y était aussi, dit Montgazon.

— C'est juste... Pour celui-là, nous aurions...

— Domingue... dit Adèle avec anxiété.

— Est-il noir, M. Thiers? dit Frédéric; il n'est pas noir, pas vrai? est-il seulement un peu brun? Un homme connu comme ça, ça jaunit toujours un peu... Après ça, on pourrait expliquer au public qu'il avait débuté dans les colonies.

— J'aimerais mieux, dit Parpignolle, les tours de physique amusante, l'escamotage, la prestidigitation.

— Connu! le public en est fatigué; on lui en fait voir journellement de toutes les couleurs.

— Et les ânes savants?

— Mon brave! s'écria familièrement Frédéric, sans vous commander et sans faire tort aux gens instruits (il souleva légèrement son chapeau), c'est encore un métier qui est

bien gâté aujourd'hui. Nous sommes dans le siècle des lumières! Vous savez ça mieux que moi. Il n'y a pas un homme si petitement éduqué, dans les journaux ou les académies, qui ne soit plus fort que tous les ânes d'un champ de foire, savants ou non. Comment, mes enfants, quand vous nagez dans la vapeur, quand tout un chacun écrit dans le journal, quand les marchands de tabac comptent tout couramment par centigrammes, vous croyez qu'on va s'amuser à vos bourriques! Mais, jeune homme, si je ne craignais de vous offenser, je dirais que vous en êtes vous-même une...

Il souleva de nouveau son chapeau à plumes, et les jeunes gens se prêtèrent à la plaisanterie de fort bonne grâce.

— Morbleu! s'écria Montgazon, vous êtes un bon diable; je veux vous rendre service, et vous allez voir que nous ne sommes pas les ânes que vous croyez.

Frédéric le regarda d'un air de doute mêlé d'espoir.

— Sérieusement, il me vient une idée. Que direz-vous si je vous fais des recettes demain?

— Jeune homme, vous aurez mon affection. Vous m'obligerez, quoi! ainsi que mon intéressante famille.

— Te souviens-tu de ce que je te disais tout à l'heure? dit Montgazon à Parpignolle; voici une belle occasion qui se présente.

Il se retourna vers Frédéric.

— Il suffit de vous dire que l'éducation brillante que j'ai reçue, et une certaine aptitude naturelle fortifiée par des travaux obstinés et tout spéciaux, me permettent de pé-

nétrer l'avenir d'une manière à peu près certaine, et sauf un très-petit nombre de cas. J'ai assez étudié la vie et les livres, je connais assez le jeu des affaires humaines et toutes leurs combinaisons possibles, pour développer, un ensemble de faits étant donné, leurs conséquences et leurs influences diverses.

— Arrêtez, jeune homme! interrompit Frédéric transporté, gardez ça pour la parade. N'usez pas vos moyens. Pristi! comme vous maniez la chose! Ça me suffit, mon ami, je vois quel artiste vous êtes. C'est pour tirer les cartes, la bonne aventure, quoi!

— La bonne aventure! reprit Montgazon avec dignité, voilà ce que disent les pauvres gens qui trompent les nigauds sur les places; mais le savant modeste qui s'est attaché à la connaissance du monde moral et physique, qui a enrichi sa mémoire de tous les phénomènes connus et qui suit pas à pas les progrès en tout sens de l'esprit humain; l'infatigable observateur qui apprécie les prodiges du magnétisme, qui approfondit et vérifie tous les jours les principes admirables de la phrénologie, qui, par ses découvertes successives, s'est convaincu de la puissance illimitée de l'esprit humain; cet homme, dis-je, a quelque droit de présenter à la foule le résultat de ses études, non point en se vantant, comme un charlatan, d'une puissance infaillible, mais avec la certitude éprouvée qu'il peut, dans le plus grand nombre des cas, saisir d'une main sûre le fil mystérieux des destinées.

— Dites donc! s'écria Frédéric effaré, en voilà assez; vous finiriez par m'empaumer comme un bourgeois du

cercle, ça ne se doit pas; défense! fichtre, défense! c'est bon pour le public. Jeune homme, vous êtes en état de faire ma fortune, je vous revaudrai ça; montons le coup.

— Voyons votre garde-robe, dit froidement Montgazon, comme un homme qui ressaisit la considération qu'on lui doit.

— J'ai votre affaire, dit Frédéric, une robe de magicien avec la baguette et le chapeau pointu... tu sais, Adèle, qui m'ont servi pour la physique, du vivant de ce pauvre Adolphe...

Il montra d'un geste piteux le bocal brisé, et la femme essuya ses yeux. Ce n'était point qu'Adolphe eût jamais vécu, mais la sensibilité de Frédéric s'appliquait à la ruine de l'effigie en cire. Le saltimbanque fouilla dans un coffre, en tira la robe parsemée d'étoiles de papier doré, et, la brandissant avec assurance au milieu d'un nuage de poussière :

— C'est encore tout frais, dit-il en la passant à Montgazon.

Mais celui-ci la repoussa d'un air à confondre notre homme.

— Vous n'êtes qu'un enfant, renfermez vos guenilles. Je ne m'étonne point, bonnes gens, si vous mourez de faim. Sachez donc, vulgaire acrobate, qu'il ne me faut pour opérer que l'habit râpé que vous me voyez sur le dos. Point de cliquant, point d'étalage, point de charlatanisme! cela serait bon si les autres n'en usaient pas.

— Oh! oh! ceci, dit Frédéric stupéfait, est de la haute

école. Je m'étonne seulement que vous alliez à pied. Vous êtes un prince déguisé, pas vrai ?

— Si vous avez, par exemple, une souquenille de domestique pour mon ami, cela pourra servir.

— Fort bien. On l'aura.

La soirée s'avançait. Dans la première joie de ces beaux projets, les jeunes gens voulurent bien partager le souper de la famille, et l'on se promit les uns aux autres qu'on en ferait un meilleur le lendemain. On ne rapportera point la conversation qui assaisonna ce repas, laquelle fut pourtant amusante et instructive ; mais il est à présumer que Montgazon reprit avec son ami le sujet de leur premier entretien, en joignant cette fois à la théorie les détails et les instructions d'une application prochaine. Enfin, pour presser leur expérience et pour s'y mieux préparer, ils acceptèrent à coucher dans la propre tente des bateleurs, à l'aide de deux ou trois valises et toiles roulées, où ils dormirent aussi bien que dans leur lit ; ce qui donne à penser que leur lit ne valait pas mieux ; mais d'ailleurs on était dans la belle saison, le ciel était si pur et la nuit si douce !

Le réveil fut charmant. Déjà tout s'apprêtait pour les plaisirs de la journée, les instruments s'essayaient de toutes parts avec un charivari de bon augure ; on entendait au loin dans la ville ces vagues rumeurs d'un jour de fête qui commence, et le soleil du printemps égayait les ombrages des Champs-Élysées.

Dès le matin la tente de Frédéric était pavoisée de son grand tableau de *Magie Amusante*, et sa troupe était sous les armes.

A une heure, les divers exercices commencèrent ; la tempête des cymbales éclata et la foule devint épaisse Frédéric, vêtu de son grand uniforme, préluda par son bacchanal ordinaire ; et tandis que sa femme et son fils faisaient rage sur la grosse caisse, il s'écriait de temps en temps : — Messieurs, je n'ai rien à vous dire ; je ne suis qu'un homme sans éducation ; mon maître va venir.

Cette singularité commença d'étonner les passants ; mais ce fut bien autre chose quand on vit s'avancer un jeune homme de bonne mine, modestement vêtu, s'exprimant avec une élégance, une facilité, une correction et une simplicité que tout, en pareil cas, faisait ressortir. La foule s'amoncela sur ce point ; des curieux de toute classe, des bourgeois, des femmes élégantes, des jeunes gens s'arrêtèrent se donnant entre eux les marques du plus grand étonnement. Le fond même des choses que disait Montgazon était de nature à saisir, à captiver, à séduire les plus fortes têtes de l'assemblée ; et, pour en donner une idée, on peut citer les passages suivants :

« Mesdames — Messieurs !

» Je sais à quoi je m'expose en me montrant, un tel jour, en tel lieu. Que ceux qui ne sauraient voir en moi qu'un charlatan s'en aillent ou se moquent. Je serai content, faute de mieux, de les amuser. Mais que cette résignation vous prouve au moins la sincérité de mes convictions et le courage qu'elles peuvent m'inspirer. Je me suis profondément livré, messieurs, à certains travaux, et j'expose tout simplement au public le résultat de ces recherches. Je n'étalerai point une érudition fastidieuse ; il suffit d'un mot

pour les bons esprits. Nul ne peut nier que depuis le commencement du monde on n'ait cru connaître l'avenir, ou du moins qu'il était possible de le connaître. Or, messieurs, ces opinions universelles sont de grandes vérités ; celle-ci surtout est éclatante. Seulement, comme toutes les vérités, elle a été défigurée par les charlatans et les imposteurs. Il était bien facile, messieurs, d'abuser de cet instinct de l'âme humaine, mais est-ce à dire pour cela qu'il n'existe point ? S'il existe, il ne peut exister sans raison, c'est-à-dire sans moyens de se satisfaire. »

Un mouvement de surprise, d'assentiment, d'admiration, se fit sentir parmi les auditeurs, surtout parmi les mieux vêtus.

« Les moyens du charlatanisme sont vains. Cela est aisé à reconnaître. Quels rapports peuvent avoir les astres, le vol des oiseaux, les chiffres, les cartes, avec les destinées de l'homme? Pures chimères! Mais si vous me dites : — Tout en ce monde n'est qu'analogie ; même cause produit même effet, telle passion amène tel désordre dans l'individu ; l'individu exerce telle influence sur la famille, et tout est si régulier dans cette vie, qu'un vieillard n'a besoin que d'avoir beaucoup vu pour expliquer sagement les suites probables des événements. Si vous ajoutez qu'un homme a dirigé de ce côté son étude, qu'il a joint au spectacle du monde d'immenses lectures qui suppléent à l'âge, qu'il a réduit en catégories les chances humaines, qu'il propose, dans tous les cas, mille exemples en faveur de sa prédiction ; — alors, messieurs, j'ouvre mes oreilles et je commence à croire que cet homme peut me dire au moins des

choses fort curieuses, sinon, comme il est certain, beaucoup de choses vraies. »

En cet endroit, plusieurs assistants laissèrent voir le désir et même une extrême impatience d'expérimenter une chose si nouvelle. D'autres, qui approuvaient d'abord en souriant, redevinrent sérieux et commencèrent à chuchoter entre eux.

« Eh bien, messieurs, reprit Montgazon, c'est ce que je viens vous dire ici... Une dernière remarque. Je m'adresse, messieurs, à ceux d'entre vous dont l'esprit est cultivé. Qui n'a trouvé souvent, en lisant les philosophes et même les romanciers, des observations que le lecteur pouvait s'appliquer avec une parfaite justesse? Qui n'a lu, dans les écrivains des siècles passés, des vues historiques et de véritables prédictions qui se sont réalisées? C'est comme une collection de ces remarques coordonnées que je vous offre. Et voilà tout ce que je puis dire ici de ma science. Elle doit profiter à l'esprit le plus simple, mais je ne saurais la mettre à sa portée. Je me borne à cet exposé. »

Les femmes du peuple, les soldats qui écoutaient, avaient perdu le fil du discours, mais voyant les gens bien vêtus approuver, ils approuvaient.

« Quant au prix que je demande, reprit modestement Montgazon, j'ai dû le proportionner à la longueur de mes études; il paraîtra trop élevé, mais j'ose dire que c'est donner, en comparaison de ces *deux sous* que demande un bavard pour vous débiter des sottises. Mes consultations se paient cinq francs!

— C'est trop cher, malheureux ! s'écria Frédéric à mi-voix, nous sommes ruinés !

— Parpignolle, dit tout bas Montgazon, passe-moi un coup de pied à ce drôle, qui n'est pas digne de me comprendre !

Ce qui fut exécuté.

Et, en effet, après quelques mouvements d'hésitation parmi la foule, plusieurs auditeurs entrèrent avec un sourire timide, d'autres les suivirent ; en un clin d'œil la première enceinte de la baraque fut pleine, et Frédéric, ébloui, fut employé à régler le tour de chacun.

Montgazon alors redescendit et commença la séance.

Le premier qui se présenta fut un jeune homme de belle humeur qui affecta d'entrer par bravade, et qui riait encore sur le seuil avec ses amis.

« Oui, des amis, dit Montgazon, vous en avez beaucoup, des plus proches, des plus joyeux, et vous ne sauriez compter sur aucun dans le besoin. Vous chantez, vous buvez avec eux ; mais quoi ! quand vous êtes seul la mélancolie vous dévore. C'est dommage que les joies de la jeunesse soient si courtes et mêlées de retours si cuisants. Songez comme vous êtes triste après avoir trop bu. Vous regrettez ces débauches et le temps perdu, et vous dites sans cesse : demain. Quel supplice que ce combat de la convoitise, de l'ambition et de la lâcheté ! et, s'il vous arrive de réfléchir, quels souvenirs brûlants, quels affronts, quelles hontes vous font monter le sang au visage... Pourquoi vous laisser mener en tout par la vanité ? Vous plaisantez parfois d'une femme avec vos amis, vous la tenez pour laide et mé-

prisable, et quoiqu'elle le soit en effet, vous êtes tout tremblant à ses pieds ; il est vrai que c'est encore une comédie, mais il est vrai aussi que cette femme vous rend furieusement jaloux. Quel étrange nœud de misères ! Enfin vous la vantez à qui ne la connaît point et vous cachez alors qu'elle a quinze ans de plus que vous ne dites. »

Le jeune homme sortit bientôt et dit à ses amis qu'on lui avait dit la vérité, sans dire quelle.

Après lui parut un homme ventru, grisonnant, richement vêtu, beau drap, beau linge, et qui semblait de ceux qui ont, comme on dit, *une position*.

Montgazon lui dévoila d'abord — qu'il avait à se plaindre de sa famille...

L'homme parut surpris.

— Et que cela n'avait rien d'étonnant : qu'il s'était marié par lassitude, par intérêt et déjà sur le retour de l'âge ; qu'il avait négligé ses enfants et sa femme ; qu'il ne songeait qu'à l'avancement de ses affaires ; qu'il souffrait des désordres chez lui pour couvrir les siens au dehors ; et que ce n'était point merveille si sa femme le trompait, si ses enfants perdaient le respect, s'il était contraint lui-même de s'étourdir, de se retirer en lui-même ; et qu'il lui pourrait même arriver, dans sa triste vieillesse, quelque catastrophe...

Mais l'homme avait déjà disparu. Heureusement on payait d'avance. Survint une dame fort mûre, chargée de nœuds, de bijoux, d'écharpes, avec cet attirail de coquetterie où des yeux exercés lisent les mœurs d'une femme.

Montgazon la rassura, car elle minaudait en rougissant, et puis il s'écria :

— Ah! madame, vous avez eu de grandes peines de cœur!

— Oui, monsieur, dit la dame avec un soupir.

— Vous avez été trompée, trahie... bien souvent.

— Ah! oui. Autre soupir.

Montgazon ajouta qu'elle n'était point de son côté sans reproche, et lui fit une si véritable peinture de ses peines, de l'état de son cœur vide et sec parmi tant d'amours, enfin de l'avenir qui lui était réservé, qu'elle fondit en pleurs et demanda s'il n'était point de remède.

— Oui, dit Montgazon, mais cela vous sera bien difficile.

— Oh! du tout, monsieur, du tout! s'écria la dame en rajustant une boucle en accroche-cœur; je suis dégoûtée du monde; j'ai pris les hommes en horreur... » Et, décochant à Montgazon une œillade assassine, elle ajouta languissamment : « Il y en a si peu qui sachent aimer véritablement... »

Mais Montgazon se leva et la dame sortit remplie d'admiration.

Pour en finir, après quelques questions en apparence indifférentes, voici à peu près ce que Montgazon disait à chacun :

« Qu'il ou qu'elle avait eu de grands chagrins... et qu'il y avait beaucoup de sa faute.

» Qu'il s'élevait souvent des querelles dans leur maison, et que leur famille était divisée par de grandes inimitiés... et qu'il n'en irait pas de même si chacun y mettait du sien.

» Que leur santé était troublée par des incommodités,

sujette à des dérangements... et cela, faute de sobriété, de prudence et de régime suivi.

» Qu'ils étaient naturellement indiscrets, vaniteux, médisants, égoïstes, intempérants, menteurs, etc., etc... et que ces vices leur nuisaient plus encore qu'ils ne nuisaient au prochain.

» Qu'ils étaient mécontents de leur condition... et qu'ils ne pouvaient s'en prendre qu'à eux-mêmes si elle n'était point meilleure.

» Et enfin qu'il en serait à peu près ainsi pour toutes ces choses dans l'avenir. »

Or chacune de ces révélations arrachait aux patients une approbation involontaire ; ils ne pouvaient s'empêcher, en sortant, d'avouer tout haut ou de penser tout bas qu'on leur avait dit l'exacte vérité ; et Frédéric et sa famille n'avaient presque rien à faire pour grossir le concours des curieux.

La nuit était tombée que la baraque ne se vidait point ; mais comme on devait tirer un feu d'artifice sur le pont Louis XVI, à neuf heures du soir, la cohue commença de s'éclaircir, les Champs-Élysées se dépeuplèrent, le tintamarre des trompettes et des cymbales s'apaisa par degrés, et les troupes de bateleurs purent respirer un moment après une journée si chaude.

Parpignolle courut rejoindre son ami, qui était monté sur les tréteaux pour voir s'écouler la foule, et lui dit en éclatant de rire :

— Eh ! que diable leur as-tu donc conté?

— Vois-tu cet amas de peuple, répondit Montgazon, tu

n'y pêcheras au hasard que des fous, des fripons ou des sots ; c'est ce que j'ai pris la liberté de faire sentir à chacun en particulier ; et j'avais doublement raison de te dire hier que le monde n'a point changé depuis les oracles de Delphes.

Quand ils rentrèrent, Frédéric achevait de compter la recette. A la vue de Montgazon, il ôta solennellement son chapeau et mit devant lui le genou en terre avec son Adèle et l'enfant, ce qui rendait assez le tableau d'Alexandre le Grand visitant sous la tente la famille de Darius.

— Jeune homme, dit Frédéric, vous êtes mon empereur! après quarante ans d'exercice dans les cours étrangères ou autrement dit chefs-lieux d'arrondissement, je ne suis qu'un infirme à côté de vous; mais je me flatte d'avoir ouvert la carrière au génie. Je vous offre trois francs par jour et nous ne nous quittons plus.

— Trois francs par jour! dit Parpignolle à Montgazon, qui se mit à rire.

— Je ne dis pas assez, reprit Frédéric, ça n'est pas payé : moitié des recettes, avec feux, congés, représentations à bénéfice, exemption du charroi, de la caisse et de la parade; et je vous fais épouser la fille à faux Guignard.

— La fille à faux Guignard! répéta Montgazon intéressé.

— Oui, monsieur, oui, avec vos talents, vous pouvez prétendre à la fille à Guignard, le plus beau parti de tous les champs de foire de Beaucaire à Saint-Cloud.

— Elle a de la fortune?

— Un trésor! à vous deux, vous traîneriez carrosse; une

fille à gagner ce qu'elle veut. Éducation parfaite. Primo, d'abord et d'une, possédant tous les instruments, trombone, trompette, cor, tambour, violon, clarinette, caisse roulante; ensuite, instruite à fond de tous les exercices, voltige, équilibre, ventriloquie, physique amusante; et puis, dame, pour la chose de s'expliquer, il n'y a que vous pour lui rendre des points; c'est du français à quinze; elle amasserait du monde autour d'un rat mort, elle ferait arrêter un convoi des pompes funèbres. Que je lui dis souvent : Zénobie, faut que tu sois frottée de je ne sais pas quoi!

— Elle est donc bien séduisante?

— Séduisante! Zénobie! puisque je vous dis qu'elle se fait suivre des pièces deux sous. Et avec ça des talents solides. Les amateurs sont admis journellement à lui casser des pavés sur le ventre. Elle enlève un cuirassier à la force de la mâchoire, elle danse la gavotte sur un fer rouge.

— Mais sans doute elle est jolie, voilà ce que je veux dire.

— Un phénomène, monsieur! Vu son état, c'est l'enfant gâté de la nature. Elle a six doigts à chaque pied, des ongles en griffe et du poil plein le corps, avantage qui lui permet de se montrer en griffon ou femme sauvage à volonté, dans les petits endroits où le monstre donne encore. Jamais de faux frais avec elle. La viande crue qu'elle mange devant la société lui compte comme déjeuner; elle avale un sabre comme un verre de vin. Artiste finie, quoi!

Mais Frédéric voyant la mine des jeunes gens :

— Vous riez de ça, vous? Sauf votre respect, c'est une délicatesse mal placée; quand vous vieillirez, vous penserez plus sérieusement et vous apprécierez ces femmes-là. Si j'avais vingt ans de moins... ça n'est pas pour humilier Adèle... Adèle a du bon... mais si j'avais vingt ans de moins, je n'aurais pas manqué Zénobie ; ça n'est pas tout, jeune homme : Guignard est vieux ; il a pris dans les temps un tour de reins, à force d'en faire, des tours; ça le fait souffrir, cet homme, quand il veut pleuvoir; il désire se retirer dans son pays, et il me paraît qu'on lui a déjà parlé pour y être maire; c'est un homme enfin qui s'est amassé de quoi; il vous laissera son établissement, voiture, musique, charpente, caïmans, chiens dressés, tout compris. On pourrait renvoyer le paillasse, puisque monsieur votre ami est dans le cas de nous en servir; et nous formerions ensemble une troupe à ruiner la concurrence. Ça vous va-t-il?

— Non, dit Montgazon, serviteur aux caïmans. Vous direz à mademoiselle Zénobie que je lui baise les griffes. Ce n'était qu'un essai.

— C'est impossible! La France a droit à vos bienfaits. Vous voulez étouffer vos talents!

— Ils nous serviront, soyez tranquille. Mon ami Parpignolle veut être médecin, et pour moi, je me destine à la carrière politique.

— Oui, dit Frédéric abattu, c'est le même genre... mais, ajouta-t-il en relevant la tête, c'est moins honorable. Enfin, il n'y a pas de sot métier. Voici toujours la moitié de la

recette. L'acrobate n'a pas le cœur dans le jarret, Frédéric n'oubliera pas ce fameux service que je dois en partie à cet animal...

Il détacha un coup de pied à son chien, qui poussa un hurlement. Mais Montgazon ne prit dans le plateau que vingt francs pour aller souper après le feu d'artifice. Et Frédéric à cette vue s'écria :

— Petit, salue ton bienfaiteur !

Avec un autre coup de pied à l'enfant, qui, à ce commandement, fit le saut de carpe, par habitude.

— Et toi, Adèle, éclaire ces messieurs, qui unissent la générosité au talent.

Les jeunes gens, accompagnés de la famille reconnaissante, sortirent de la baraque comme de la tente hospitalière d'un ancien patriarche ; mais Parpignolle entraînait son ami, car les premières bombes du feu d'artifice éclataient dans les airs en jetant des jours éblouissants sur la cime des arbres.

— Encore une banque ! cria de loin Montgazon à Frédéric en montrant les fusées.

— Connu ! dit le saltimbanque.

Et les deux amis gagnèrent les quais avec tout le peuple, pour se régaler du bouquet.

LE FRÈRE JOSEPH

LE FRÈRE JOSEPH

Saint-Simon, dans ses Mémoires, parle d'un M. Du Casse, capitaine de vaisseau, chef d'escadre, enfin lieutenant-général, qui mourut fort âgé, fort respecté de toute la cour, en 1715, la même année que le roi Louis XIV. Ce brave officier ayant amassé honnêtement une grosse fortune dans ces divers grades, eut l'honneur de servir utilement de son épée et même de sa bourse le roi d'Espagne, dont il obtint le collier de la Toison d'or, « qui n'était point accoutumé, ajoute Saint-Simon, de tomber sur de pareilles épaules. » En effet, Du Casse n'était rien moins que le fils d'un marchand de jambons de Bayonne, et l'histoire de l'élévation de ce personnage, conservée par des traditions de famille, ne manque ni d'intérêts ni d'enseignements.

Du Casse père, le vendeur de jambons, bon bourgeois

de Bayonne, était resté veuf avec deux jeunes fils, Joseph et Bruno. Ce dernier, qui fut depuis le marin, était l'aîné de trois ans, c'est-à-dire qu'il avait souffert trois ans de plus que son frère de l'abandon où les laissait le vieux marchand, occupé de son commerce. Dans ce pays-là, on était volontiers gens de mer, et la ville de Bayonne était remplie de ce mouvement et de ce désordre qui suivent les soldats et les matelots. Bruno, livré à lui-même, courut les places et les cabarets sous prétexte de servir le commerce de son père ; il fit passer pour de la précocité sa hardiesse, ses espiégleries et ses propos de corps de garde. Le vieux Du Casse ouvrit les yeux, mais il était trop tard; l'étoffe avait pris son pli ; les remontrances, les reproches, les châtiments furent en pure perte.

Il n'était qu'un être au nom de qui Bruno se montrât traitable, et ce fut son petit frère Joseph. Plus âgé, plus robuste, plus intrépide que lui, Bruno se voyait souvent en passe de le défendre contre les enfants du même âge, et il s'en acquittait vaillamment. Cette protection resserra leur affection naturelle. Il est vrai que rien n'était plus doux, plus chétif, plus joli que ce pauvre petit Joseph. Il était si petit, si rose, si timide, il avait de si beaux cheveux blonds tout bouclés, qu'on ne pouvait le voir sans prendre intérêt à lui, de quoi son frère était fier. Celui-ci l'emmenait souvent dans ses courses et se divertissait à le porter sur ses épaules, *à la chèvre morte*, de peur qu'il ne se fatiguât, comme aussi pour montrer sa force. Venait-il quelques polissons rôder autour du convoi? Bruno déposait Joseph sur une borne en lui disant : ne bouge

pas. Après quoi, il crachait dans ses mains, et tombait sur les maraudeurs comme la foudre, les taillait en pièces et les poursuivait jusqu'au bout de la rue ; le petit Joseph était si sûr de son frère et si accoutumé à ses triomphes, qu'il l'attendait paisiblement, le doigt dans la bouche, en regardant ailleurs. Bruno revenait tout en nage, rechargeait son frère sur ses épaules et continuait son chemin.

Mais aussi de quelle fraternelle tendresse n'était-il pas payé de la part du petit Joseph ! Comme le pauvre enfant pleurait dans son coin quand Bruno était accueilli au logis par les éclats de voix et les coups d'étrivières du père Du Casse ! Or cet accueil était devenu à la longue le règlement quotidien.

Du Casse, alarmé de la mauvaise direction de son fils aîné et de tout ce qu'il apprenait sur son compte, n'avait vu, comme bien des pères de sa condition, d'autre remède que la violence et les brutalités. Tantôt on renvoyait Bruno dans son galetas sans souper ; un signe suffisait entre les deux frères : Joseph laissait adroitement tomber la moitié de son repas dans sa veste, et quand il remontait pour se coucher au galetas, Bruno soupait. D'autre fois le galetas se transformait en prison d'État, où l'aîné s'évertuait tout un jour à chercher des moyens d'évasion par les lucarnes au risque de se rompre le cou. En ce cas, Joseph se mettait par son zèle en état de solliciter des faveurs, puis il s'approchait humblement de son père, puis tout à coup son cœur se gonflait, ses sanglots se faisaient passage et il demandait en pleurant

la grâce de son frère. S'il ne pouvait rien obtenir, il finissait par dérober la clef et la glissait à Bruno par dessous la porte, ou il se glissait par les toits dans le galetas et partageait la captivité. Un jour, il demeura accroché à la gouttière par la basque de son habit et faillit se tuer sous les yeux de son frère, dont les cheveux s'étaient hérissés.

Ce qu'il y eut de moins louable dans l'amitié de ces deux enfants, c'est que l'enragé Bruno fit servir souvent à ses méfaits l'innocence et le dévouement de Joseph. Se sachant fort mal dans les papiers paternels, et ne doutant pas que son cadet n'y fût mieux, il le stylait à ses larcins et le faisait volontiers tirer les marrons du feu; non que ce fût de sa part calcul et perfidie, on partageait fraternellement les profits; Bruno ne voyait là qu'une claire économie de coups de trique et n'allait pas plus loin. Ce fut ainsi que tout un cordon de boutargues disparut en détail du coin de la cheminée, coupées l'une après l'autre par Joseph, ce qui ne retarda pourtant que d'un mois l'avalanche de soufflets amassée sur la tête de Bruno, lequel passa pour le seul coupable. La nuit, on se relevait pour écorner, par anticipation, l'héritage paternel représenté par les jambons de la boutique; on dévalisait des bocaux de cornichons dont la petite main de Joseph pouvait seule forcer l'étroite embouchure; on traitait le logis en pays conquis, et l'on avait déclaré la guerre au ménage du père, dont on faisait cuire les perruques et fondre la vaisselle d'étain sur une pelle pour se divertir. Qu'on imagine enfin les équipées et les dégâts de deux en-

fants de cet âge partagés entre la malice et l'ignorance.

Joseph, dans son petit bon sens, concevait parfois des scrupules ; mais son frère parlait, il fallait bien agir. Dieu sait aussi ce que le pauvre malheureux eut à souffrir de l'inégalité des forces, et combien de fois il fut la victime des avantages physiques de son aîné. S'ils jouaient ensemble, les coups de Joseph n'étaient que des caresses, ceux de Bruno, des blessures où le sang jaillissait. Là où l'aîné sautait gaiement à pieds joints, Joseph tombait à plat-ventre. Il est vrai que Bruno accourait tout pâle et s'arrachait les cheveux, et Joseph retenait ses pleurs à la vue d'un tel désespoir.

Un soir ils avaient établi une balançoire dans le galetas au moyen d'une planche suspendue assez près des solives du plancher. Bruno, bercé doucement, s'en trouvait à ravir. Vient le tour de Joseph, qu'il faut hisser à grand effort. Quand il est en place, Bruno ne résiste pas au plaisir de lui faire peur. L'enfant crie, se penche, glisse et tombe sur le carreau, où il reste sans mouvement. Il avait le visage couvert de sang et demeura défiguré pendant quinze jours, disant obstinément qu'il était tombé *tout seul*. On insiste sur ces détails d'enfance à cause des suites.

Le père Du Casse vit augmenter ses embarras à mesure que ses fils grandissaient. Bruno étendait le cercle de ses mauvaises connaissances ; il ne jouait plus avec son frère Joseph qu'il trouvait trop petit. Placé deux ou trois fois en apprentissage, il s'était fait chasser, et retombait à la charge de son père, qui ne savait que faire de lui. Bruno

profitait de cette oisiveté pour courir la ville avec toutes sortes de méchants compagnons. Il mangeait dehors, on ne sait comment, ne rentrait que fort tard, et passait huit jours sans voir ni Joseph ni son père. En même temps le marchand vieillissait et suffisait à peine à son commerce, de plus en plus alarmé sur le sort de son plus jeune fils, trop faible pour un travail pénible, et qu'on tremblait de voir marcher sur les traces de son frère.

Dans cet abandon, un vieux chanoine qui demeurait dans la maison des Du Casse eut pitié du petit Joseph : le bon prêtre lui montra un peu de latin et de plain-chant et le fit entrer dans une communauté. L'excellent naturel de l'enfant n'attendait que ce secours ; il se montra studieux, fervent, plein d'intelligence. Mais qu'arriva-t-il de là entre les deux frères qui s'étaient tant aimés ? Joseph, ouvrant les yeux sur les désordres de sa maison et poussé précisément par sa tendresse et son dévouement, ne put s'empêcher d'adresser de douces remontrances à son frère aîné. Celui-ci les repoussa d'abord avec une brusquerie fraternelle, se défendit, nia, accusa son père ; Joseph ne se découragea point, mais ses avis, ses prières, ses moyens les plus ingénieux demeurèrent inutiles. Si Bruno paraissait touché, il s'en allait retrouver ses compagnons et rentrait plus endurci.

Cette situation se prolongeant, l'aigreur s'en mêla. Bruno ne parla plus à son frère, sous prétexte qu'il faisait contre lui cause commune avec son père. Il osa lui reprocher des préférences ; selon lui, on avait pris soin de Joseph à son détriment, on l'avait fait étudier, et Joseph en abusait pour

se tourner contre lui, pour se donner des airs de fierté et de pédagogue. Là-dessus Bruno ne garda plus de ménagements; la douceur de Joseph l'irritait; il ne l'appelait plus qu'un hypocrite, un bigot, un ingrat et un traître qui le minait sourdement et le voulait chasser de la maison.

Et, en effet, l'âme de Bruno était profondément ulcérée. Délaissé, trahi, à son avis, par le seul être qu'il se crût attaché, il tomba dans une mélancolie farouche, et, un beau jour, après en avoir souvent menacé dans ses colères, il disparut.

Il faut avouer que le père Du Casse, qui dès longtemps avait fait son deuil du malheureux garçon, ne fut pas extrêmement affligé de ce départ; il avait eu tout le temps de s'y préparer; Joseph seul en ressentit toute la peine cuisante, d'autant que sa tendresse et sa belle âme se forgeaient des scrupules, et qu'il croyait avoir à se reprocher les efforts mêmes qu'il avait faits pour sauver son pauvre aîné.

On courut, on rechercha les traces de Bruno, on apprit qu'il s'était engagé dans la marine, mais dans quelle marine? Il s'était vendu à un racoleur de flibustiers dont il allait rejoindre l'affreuse troupe aux Antilles. L'aîné des Du Casse fut tenu dès lors pour un homme perdu.

Ces renseignements n'étaient que trop vrais. Bruno montait, avec le reste de la cargaison du racoleur, gens de sac et de corde, un méchant bâtiment, qui arriva par miracle, après quatre mois de navigation, au quartier-général de ces écumeurs.

Les flibustiers, commandés alors par des hommes ex-

traordinaires, faisaient trembler la moitié du monde ; ils avaient ruiné l'Espagne, dévasté les deux Amériques et se livraient à ces brigandages prodigieux qu'il a fallu recueillir dans de longues histoires. Un jour, pour en donner une idée, après avoir pris d'assaut, dans l'Amérique du Nord, une ville espagnole de 18,000 habitants, ils firent un feu de joie de bois de sandal et d'aromates précieux, où je ne sais combien de millions se dissipèrent en fumée. Telle était, à leur avis, la seule manière convenable de célébrer leur victoire.

Bruno Du Casse, robuste, intrépide, déterminé, n'avait plus rien à perdre ni rien à craindre ; en trois mois, il devint l'un des plus brillants sujets de la bande. A peine exercé dans le maniement des armes, il prit, lui dixième et la hache au poing, une frégate espagnole. Tourmenté bientôt du désir de se tirer de la foule par un coup d'éclat, il se jette un jour tout seul dans un gros bâtiment avec un pétard incendiaire et menace de faire sauter le navire. L'équipage frémissant se rendit, et Bruno fit avertir ses camarades par un signal. En deux ans, il tira de ses prises cinq cent mille écus qu'il plaça dans diverses banques de l'Europe, et qui ne furent que le fondement de son énorme fortune.

Nous ne le suivrons pas dans toutes les expéditions qui le signalèrent dès lors à la marine de Louis XIV comme un homme qu'il fallait s'acquérir. Nous passons à l'événement qui interrompit pour un temps ses succès militaires.

Son nom n'était que trop connu dans le Nouveau-Monde, et de grandes sommes étaient promises à qui le livrerait mort ou vif; rien n'était égal au désir de le détruire, si

ce n'est la terreur qu'il inspirait. Mais jusqu'alors les attaques et les poursuites tournaient à sa gloire. Un jour une embarcation, à peine montée de six hommes, court effrontément près de terre sur un petit navire richement chargé. Le navire n'a que le temps de lâcher une bordée qui ajuste si bien la chaloupe qu'elle coule à fond. Un canot mis en mer aussitôt recueille le reste de ces forbans qu'il s'agit de pendre par plaisir à la grande vergue. Bruno voulait casser la tête à l'officier du canot, mais on le hisse comme un requin sur le pont, où il subit un interrogatoire. On trouva sur lui des papiers; enfin il se nomma. On ne pendit que deux de ses hommes; pour lui, le capitaine trop heureux voulut l'emmener en Europe, et le fit mettre soigneusement à fond de cale, les fers aux pieds et aux mains.

Le navire continue sa route. En vue des côtes de Portugal, un corsaire de Barbarie, d'une artillerie et d'un équipage formidables, présente le combat. L'équipage chrétien, mêlé d'Espagnols et de Portugais, mais bien inférieur en forces, fait des prodiges de valeur. Le capitaine, désespéré, veut mourir plutôt que de se rendre, et l'objet le plus précieux de sa cargaison, le motif de cette résistance acharnée, était le capitaine Bruno. Cependant le canon des Turcs foudroie le navire; le pont se couvre de morts; la ruine est inévitable : le capitaine espagnol descend auprès du flibustier et lui propose de combattre au prix de sa liberté. — *Vraiment, dit l'autre, vous me faites plaisir, je m'ennuyais dans ce tapage de ne pas m'en mêler un peu.* L'Espagnol lui demande la promesse de ne point s'échapper

avant qu'on ne soit au port. Bruno la donne, ses fers tombent, et le flibustier paraît sur le pont, le sabre à la main.

Il était trop tard. Les Turcs, lancés à l'abordage, inondaient le navire. Bruno travailla comme il avait coutume, au milieu de ces mécréants, et il s'était fait de leurs cadavres une espèce de retranchement où il se battit longtemps encore après que tout l'équipage était pris ou mort. Un moment plus tard, il était recouché à sa place dans la cale, à côté du capitaine espagnol enchaîné comme lui.

— *A deux de jeu*, lui dit Bruno.

Le corsaire regagna paisiblement Alger, où le capitaine et Bruno, qui s'étaient liés d'une étroite amitié, furent vendus à différents maîtres. Le flibustier, connu pour ce qu'il était, fut particulièrement resserré, et subit le traitement et les travaux les plus durs. Avant un mois, il avait ourdi trois tentatives d'évasion qui mirent la ville en feu. Il fut blessé, repris et enchaîné dans un caveau où le mauvais air, la chaleur et le manque de nourriture réduisirent en quelque temps cet homme robuste à l'état d'un squelette vivant. Les Turcs, le considérant comme un homme intraitable et ne comptant guère en obtenir de rançon, n'appelèrent point de médecin afin de le laisser mourir dans cet état. Mais la force de sa constitution luttait encore au bout de cinq mois.

Sur ces entrefaites, les religieux de la Merci arrivent dans les États barbaresques pour le rachat des captifs. On rassemble ces malheureux de tous les coins de la ville d'Alger, et dans le nombre se trouvait le capitaine espa-

gnol et le reste de son équipage. Après les cérémonies ordinaires, le départ s'apprêtait, mais le capitaine avait beau chercher parmi ses misérables compagnons, il n'y voyait pas le fameux Bruno ; il en parle enfin aux religieux qui s'adressent aux Turcs, lesquels ne savaient pas ce qu'on voulait dire ; cet homme devait être mort. On s'informe, on traite avec son maître, et l'on tire d'une fosse infecte, une sorte de cadavre ambulant, qu'on amène frissonnant sur la plage.

On donne des soins à ce moribond, que raniment bientôt le bon air, les cordiaux, des aliments sains et enfin la liberté. Le capitaine espagnol court auprès de lui et s'établit à son chevet avec le religieux de la Merci, qui le soigne nuit et jour.

Bruno reprenant ses forces, le capitaine lui proposa de l'emmener en Espagne, non plus comme prisonnier, mais pour lui faire part de ses biens et le pousser dans le service. Il lui disait un jour à ce sujet, malgré le religieux qui ne voulait point qu'on troublât de ces propos la convalescence de son malade :

— N'ayant plus de famille, il n'est point d'autre raison je pense, qui vous puisse attacher à la France?

— Plus de famille, dit Bruno, qui le sait?

— Vous m'avez dit, je crois, que vous n'étiez pas marié et que vous étiez orphelin.

— Je n'ai jamais connu ma mère ; mais mon père vivait quand je suis parti, et j'avais un frère... Ne me parlez plus de cela. Vous savez ce que c'est qu'un misérable enfant... je ne suis qu'un scélérat... et j'ai peut-être causé la mort...

Une grosse larme, qu'il voulut dévorer, roula sur la joue creuse du flibustier, qui, vaincu par ces souvenirs, s'écria avec un sanglot :

— Mon frère ! mon pauvre petit Joseph !

Le capitaine, ému, lève la tête. Le religieux, saisi d'un tremblement, pâlit, chancelle, et s'élance en criant les bras ouverts.

— Bruno ! Bruno ! c'est moi !

Et les deux frères demeurent immobiles, confondus dans cet embrassement d'où ne s'échappent longtemps que des cris étouffés, des sanglots, des mots inarticulés. Le capitaine espagnol pleurait aussi comme un enfant. Et cependant Bruno parcourait des mains le visage et les épaules de Joseph sans pouvoir encore s'exprimer que par phrases entrecoupées :

— C'est bien toi !... pauvre enfant !... Joseph !... je ne puis parler... comment se fait-il ?... je ne t'ai pas reconnu... je t'aimais pourtant... sans te connaître... le cœur parlait... Mais toi...

— Moi-même je ne vous ai point reconnu... la première fois... si malade, si changé !... mais votre nom sur nos listes... et puis j'ai bien examiné votre visage... pendant que vous dormiez...

— Comment ! depuis huit jours ! et pourquoi retarder ?...

— Demandez au capitaine dans quel état vous étiez, je vous aurais tué !

— Tu m'aurais guéri !

Et les Du Casse se jetaient encore dans les bras l'un de l'autre et tendaient la main au brave Espagnol.

— Mais quoi! dit Bruno, sous quel habit te voilà! Tu t'es fait moine.

— Vous vous étiez bien fait flibustier, dit Joseph avec un admirable sourire : vous pouviez être pris, il fallait bien que je pusse vous racheter.

— O petit Joseph! s'écria l'autre en le reprenant dans ses bras comme un enfant, j'aurais perdu la vue que je te reconnaîtrais-là. Vous voyez, capitaine, de quelle souche j'étais, et qu'il y avait de braves gens dans ma famille. Mais sois tranquille, petit, tes manières d'agir m'ont profité, je vais me faire honnête homme et servir le roi.

Ils parlèrent ensuite de leur père. Le bonhomme était mort, quelques années après le départ de son fils aîné, à la suite de quoi Joseph s'était retiré en religion, où ses prières, sans doute, avaient si bien suivi son frère qu'elles le lui avaient rendu.

Quand le bâtiment mit à la voile, Bruno était tout à fait rétabli, si bien qu'il figura dans la procession d'usage au retour des captifs, à côté de son frère, un gros cierge à la main; et parmi la foule accourue à cette cérémonie, leur histoire étant connue, des larmes coulaient de tous les yeux à la vue de ce spectacle.

Bruno Du Casse, qui n'était encore qu'à la fleur de l'âge, n'entra pas aussitôt dans la marine du roi, ne pouvant se résigner à présenter son placet, et par suite à l'appuyer de certaines protections à Versailles. Son frère lui-même ne put le vaincre là-dessus; il craignait un refus, et disait *qu'il était si bas qu'il fallait qu'on se baissât pour le ramasser*. Il n'obtint donc que le commande-

ment d'un corsaire armé à Marseille, et dont les captures agrandirent sa fortune qu'il avait à peu près recouvrée.

Ce ne fut que trois ans plus tard qu'il obtint le brevet de capitaine de vaisseau au service du roi ; il fut depuis, comme on sait, chef d'escadre, lieutenant-général, et parut à la cour, où il était particulièrement aimé du roi et respecté de tous. Son frère mourut avant lui, et ce fut là un chagrin qui empoisonna la fin de sa vie. Il va sans dire que Joseph, après avoir sauvé son frère, ne laissa pas de faire bien des voyages dans les États barbaresques. Il mourut même de la peste, qu'il y prit ; et ce ne fut point sans avoir doublement racheté son frère, qu'il laissa établi dans la vie la plus chrétienne et la plus pieuse.

Voici, au reste, dans quels termes le duc de Saint-Simon parle du lieutenant-général Du Casse, en mentionnant sa mort en l'année 1715.

« Du Casse mourut fort âgé, et plus cassé encore de » fatigues et de blessures... La considération générale » qu'il s'était acquise, même du roi et de ses ministres, » ni l'autorité, où sa capacité et ses succès l'avaient établi » dans la marine, ne purent le gâter. C'était un grand » homme maigre, commandeur de Saint-Louis, qui avec » l'air d'un corsaire et beaucoup de feu et de vivacité, » était doux, poli, affable et qui ne se méconnut jamais. » Il était fort obligeant et avait beaucoup d'esprit, avec » une sorte d'éloquence naturelle, et même hors des cho» ses de son métier ; il y avait plaisir et profit à l'en» tendre raisonner : il aimait l'État et le bien pour le » bien, qui est chose devenue bien rare. »

L'AUBERGE SANGLANTE

L'AUBERGE SANGLANTE

C'était une de ces charrettes déguisées qu'on appelait des *pataches* et qui ont si longtemps disputé le pas aux glorieuses diligences. Le jour était tombé, la côte était rude, l'attelage soufflait et s'épuisait à tirer la machine dans un chemin gras. L'ombre qui s'étendait partout et le silence des roues invitaient à causer.

Le coupé n'était séparé de l'intérieur que par un dossier, et la conversation s'engagea d'un compartiment à l'autre, tandis que le conducteur essayait des notes douteuses sur une trompette toute bosselée.

— Voilà le vrai moment de faire un petit somme, dit un monsieur de l'intérieur, assis à côté d'un paysan et tourné de profil vers le coupé, le coude appuyé sur le dossier.

— Nous n'aurions plus le temps, dit le paysan en très-

mauvais français; nous arrivons dans une heure à Limoges.

— Je ne vois jamais tomber la nuit en diligence, dit le voyageur du coupé, sans une certaine impression grandiose; c'est plus fort que moi. Les chemins sont sûrs de nos jours, certainement; mais on a beau faire, cela en impose.

— Monsieur, les chemins sont sûrs, c'est comme on veut bien le prendre. Car enfin, au moment où je vous parle, on voit encore tous les jours sur les journaux des choses... qui étonnent. Dernièrement encore, la diligence de Rouen à Pont-de-l'Arche, en Normandie, a été dévalisée à la tombée de la nuit.

— Eh bien, monsieur, dit le bourgeois du coupé, j'ai beaucoup voyagé et jamais je n'ai eu à me plaindre de qui que ce soit.

— Monsieur est dans le commerce, peut-être?

— Oui, monsieur, je suis négociant.

— En ce cas, vous avez plus voyagé que moi! Au reste, le conducteur doit savoir ces choses-là mieux que personne. Il ne vous est jamais rien arrivé, conducteur?

LE CONDUCTEUR. — Oh! à présent c'est plutôt des mauvais sujets, est-ce pas, qui auront un coup dans la tête: ils s'en viendront trois, quatre, vous demander ce que vous avez, n'importe, pour lors ils ne vous attaqueront pas si vous ne vous défendez pas; mais pour dire qu'il y a des voleurs comme v'là dans le temps, par exemple, je n'ai jamais rien vu.

LE MONSIEUR DE L'INTÉRIEUR. — Cela me rappelle une

petite aventure que j'ai eue dans le temps. Il est vrai que j'étais plus jeune; mais il m'en est resté un terrible souvenir. Je ne veux pas ici me vanter, il est inutile de faire le brave, j'eus peur, très-grande peur, et il y avait de quoi, comme vous allez voir... Monsieur, on s'imagine que ces histoires d'assassinats dans les auberges et sur les grand'routes sont des contes faits à plaisir; pas du tout; nous avons malheureusement beaucoup de maisons dans ce genre. Je vous parle de quinze ans, j'étais un jeune homme, pour ainsi dire, une tête brûlée, ce qui s'appelle, sans-souci, sans réflexion. J'allais de Saint-Flour à Tonneins, pour affaire. A cette époque, la diligence de Tonneins ne passait pas à Tonneins, ou plutôt l'entreprise n'existait pas. Il fallait prendre la traverse. On me propose une espèce de voiturin et, ma foi, va te promener, me voilà embarqué avec le voiturin; j'étais dans la voiture, avec deux hommes, une dame fort intéressante, sa petite fille, et une personne plus mûre qui pouvait passer pour sa gouvernante. Les deux hommes nous quittèrent à Marmande. Je n'en fus pas fâché, car ils n'avaient cessé de ronfler. Je demeurai seul avec la dame, sa petite fille et la gouvernante. C'était une bonne aubaine pour un jeune homme et, à cet âge-là, je puis le dire, je me tirais d'affaire tout comme un autre. La gouvernante était peu communicative, et d'ailleurs elle était d'un âge qui m'empêchait d'y songer; mais la dame... C'était probablement une étrangère, une Anglaise plutôt; elle était blonde et paraissait éprouver quelque difficulté à s'exprimer... Nous ne nous sommes peut-être pas dit en tout

vingt paroles... Eh bien, monsieur, vous le croirez si vous voulez, mais c'était pour moi un charme de plus. Il me semble que je la vois d'ici. C'était une femme de vingt-six à trente ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, d'une physionomie agréable, mais souffrante, une femme qui paraissait avoir beaucoup souffert et qui avait je ne sais quoi qui m'attachait; les yeux un peu battus, le regard languissant, mais très-doux; enfin je ne sais quoi qui inspirait le respect et l'intérêt. Les voyageurs, comme je vous disais, descendent à Marmande. Bon, me dis-je à moi-même, me voilà à mon affaire. J'avais eu plusieurs attentions pour cette dame; je l'avais débarrassée d'un panier qui la gênait; j'avais pris la petite fille sur mes genoux; et puis, comme vous pouvez croire, mes yeux lui avaient dit ma façon de penser; mais nous gardions le silence, et je n'en étais pas fâché, parce que, comme je vous disais, cette étrangère m'inspirait réellement du respect.

La nuit approchait, et tenez, c'était à peu près dans un moment comme celui-ci; voilà un orage qui se déclare, le voiturin stimule ses chevaux; pour comble de malheur, cette maudite voiture se détraque... va te faire promener! nous culbutons et nous voilà plantés en pleine obcurité au milieu du chemin. La dame s'évanouit, la gouvernante était tombée sur moi, je ne savais plus où j'avais la tête. Je perds patience et je dis quelques mots de vivacité au voiturin qui eut encore le flegme de nous dire qu'il ne pouvait arriver à la couchée. L'étrangère était toute tremblante, je la confie au voiturin, il m'indique à

peu près une sorte d'habitation et je vais à la découverte. En effet, j'aperçois une lumière à quelque distance. J'offre mon bras à la dame, je la couvre comme je peux de mon carrick et je dis : A la garde de Dieu; quels que soient les habitants, ils ne refuseront pas l'hospitalité à trois dames dans le malheur. Le bonheur voulut que cette maison fût une auberge; je dis le bonheur, et vous verrez combien j'avais tort. Je frappe : pan! pan! qui est là? personne ne répond; je frappe de plus belle, l'incommodité de ces dames me donnait des forces. On nous ouvre, je conte notre histoire; nous entrons dans une espèce de salle très-malpropre, enfumée, obscure, d'une mine assez suspecte. On n'y voyait pas à deux pas. Cela me parut déjà un peu louche et je commençai à ouvrir les yeux, et puis on respirait en entrant, je ne sais quelle odeur, une odeur infecte, je ne dirai pas de sang, mais de lait caillé et tourné à l'aigre, de résidus de cuisine, une odeur enfin qui ne prévenait pas en faveur du maître de la maison. Je demande du feu. C'était une vieille femme qui nous avait ouvert; elle allume une lampe, elle souffle dans l'âtre. Je n'avais besoin de rien, mais néanmoins je commande un bouillon pour ces dames. Je dois dire que, dans le danger commun, l'étrangère, à plusieurs reprises, m'avait serré le bras; mais j'étais loin d'en rien conclure à son désavantage. J'attribuais ces mouvements à son émotion, et puis, dans ces moments-là, vous savez, on n'a la tête à rien. Je continue l'examen des lieux, qu'il m'avait été impossible de faire plus à fond dans l'obscurité : c'était en apparence une

cuisine; vers le milieu, il y avait une table toute rougie comme par du sang que je voulus bien prendre pour du sang d'animaux, et le long de cette table je découvre une rangée de larges couteaux qui pouvaient passer encore pour des couteaux de cuisine; mais je vous avouerai que, sans avoir précisément des soupçons, je n'étais pas entièrement sans arrière-pensée. Je ne communique rien de mes observations et je fais semblant de me sécher tranquillement devant le feu, car j'étais mouillé jusqu'à la chemise. La vieille allait et venait d'un air affairé; elle appelle, la porte s'ouvre, et nous voyons paraître un grand gaillard à larges épaules, de gros favoris, un œil indéfinissable, une espèce d'air innocent, mais pas si simple qu'il voulait bien dire. Je ne pus me défendre d'un léger mouvement. L'hôtesse voulut faire entendre que c'était son fils, et cet individu, sans dire un mot, vint se chauffer près de nous. Vous dire que j'étais à mon aise, non, je n'y étais pas, et cependant sans savoir pourquoi! Cet homme affecta de ne pas me regarder, mais vingt fois je le surpris lançant à la dame en question des regards dont je n'oublierai jamais l'expression. J'essayai par des signes, par des demi-mots, de faire comprendre mon inquiétude à la pauvre étrangère, ce fut inutile. Au reste, elle partageait sans doute de vagues soupçons, car je la vis constamment aussi fixer sur cet homme un regard qui aurait attendri un rocher. Pour me donner une contenance, je demande des nouvelles du voiturin : on me répond assez brusquement qu'il est à l'écurie, et la vieille vient me demander si nous n'avions besoin de rien. Je

crus voir jusque dans ces simples paroles une intention ironique et il y avait de quoi m'enlever tout appétit, si j'eusse été assez imprudent pour en conserver. L'Anglaise prit son bouillon avec une fermeté au-dessus de son sexe, et demanda, en jetant un dernier regard sur le fils de la maison, qu'on la conduisit à sa chambre : en même temps, je vis cet homme échanger un coup d'œil avec sa prétendue mère, et lui dire avec un son de voix que j'entends encore : *Soignez monsieur, je soignerai madame.* Je fis un mouvement pour l'accompagner, elle me fit signe de rester avec un sourire vraiment angélique. Je pensai du moins qu'elle ne consentirait pas à se séparer de sa gouvernante; mais la pauvre femme, toute résignée et, pour ainsi dire, détachée de la terre, la quitta en lui disant un mot étranger que je n'ai jamais oublié, quoique je ne sache pas cette langue. Chère dame, je la vois encore! elle disparut suivie de cet homme, qui tenait une chandelle, comme si elle marchait au supplice... quant à moi, ce fut la vieille qui me conduisit. Nous montons, elle me souhaite le bonsoir, tout cela d'un air bien extraordinaire, et elle ferme ma porte à trois tours. Jugez de ma surprise, ma chambre était contiguë à celle de ma compagne de voyage. Mon premier soin fut de tout examiner; tout était à peu près en ordre. Je m'aperçus seulement que les tringles du lit n'étaient pas solides, et que la cloison de l'alcôve, formée de planches peu épaisses, laissait entendre tout ce qui se passait dans l'alcôve voisine. Je ne me couchai pas, comme vous pensez; je ne voulus pas même me déshabiller; je dois dire sans

fanfaronnade que le cœur me battait ferme; j'attends à tout événement. Dix heures sonnent, onze heures sonnent, rien; un peu avant minuit j'entends un léger bruit de clé. Je n'étais pas tranquille, comme je disais, et cependant ce léger bruit m'enleva la respiration; j'étais ébloui, je crus que j'allais m'évanouir, si bien que je ne me rappelle plus ce que j'entendis que comme un rêve. Il me sembla entendre un pas dans la chambre voisine, puis une voix qui se plaignait tout bas, puis comme un bruit de fer qu'on aiguise... puis enfin, j'entendis distinctement un cri étouffé. Ah! je tombai à genoux. Je vous assure que dans ces moments-là, un homme, quel qu'il soit, se sent porté vers la religion... Tout à coup, j'entends un nouveau cri... je perds la tête. Si je crie, pensai-je comme un éclair, je partage le sort de la victime. Le désespoir me donne des forces, j'ouvre doucement la fenêtre, je noue mes draps l'un à l'autre, je descends sur un tas de fumier, abandonnant mes effets, et me voilà tout moulu, tout trempé, au milieu de la nuit dans la campagne, mais remerciant le ciel de l'avoir échappé aussi belle... J'arrivai à Tonneins vers le milieu de la journée. Je donnai mes instructions à l'autorité, et je repartis le même jour, tant j'étais frappé de cet horrible événement...

— Et vous n'en savez pas plus long, dit le conducteur.

— Mon Dieu non, et je le regrette. Je ne sais que le nom de cette malheureuse dame qui était brodé sur son *ridicule*, elle s'appelait Eugénie.

LE NÉGOCIANT. — Eugénie !

LE MONSIEUR DE L'INTÉRIEUR. — Oui, monsieur.

LE NÉGOCIANT. — Un ridicule vert?

LE MONSIEUR DE L'INTÉRIEUR. — Je crois que oui ; oui, ma foi, vert.

LE NÉGOCIANT. — En 1823?

LE MONSIEUR DE L'INTÉRIEUR. — Précisément, en 1823 ; l'année de la guerre d'Espagne.

LE NÉGOCIANT. — Tiens, c'est ma femme; elle ne m'a jamais parlé de ça.

LE MONSIEUR DE L'INTÉRIEUR. — Elle vit toujours?

LE NÉGOCIANT. — Mais oui, monsieur!

LE CONDUCTEUR. — Tiens! comment donc que ça se joue?

LE MONSIEUR DE L'INTÉRIEUR — Il faut croire que...

LE CONDUCTEUR. — Il faut croire qu'il n'y a pas eu...

LE NÉGOCIANT. — Sans doute...

Les trois interlocuteurs deviennent pensifs. Long silence. Le conducteur se met à siffler.

LE MAUVAIS GITE

LE MAUVAIS GITE

Il est aisé de s'apercevoir que les histoires de brigands jouissent d'une faveur nouvelle daus la littérature du jour, ce que les connaisseurs attribuent à l'ardeur de s'instruire qui se répand de plus en plus parmi le peuple. J'ai reconnu, pour ma part, des fragments notables de *Roch l'Exterminateur*, *de Monbar*, *chef de Flibustiers*, *et de Sacripanti*, *ou les Brigands de la Calabre*, découpés en petits feuilletons dans des journaux dont l'abonnement ne s'élève pas à moins de cinquante ou soixante francs par an. Or, il est assez connu que le recueil complet de ces magnifiques histoires se vendait autrefois sur les quais pour six sous; et telle est la preuve de la recrudescence du goût public pour ces relations véritables ou imaginaires. C'est ce qui m'a fait prendre la liberté d'écrire une histoire de ce genre, fort étrange et fort effrayante, et qui ne me coûtera guère d'invention, attendu que moi-

même j'y figurais. A cette annonce d'un conte de voleurs, d'un effet sûr et toujours nouveau, on s'attend peut-être que je vais donner la biographie d'un avoué ou les détails d'une affaire entre gens de commerce ; mais, en ce cas, je préviens le lecteur qu'il sera surpris plus qu'il ne croit, et j'entre en matière sans autre préambule.

Nous allions de Paris en Suisse par le Jura : arrivés à S..., où j'avais à faire deux commissions, je me retrouvai à l'auberge avec trois de mes compagnons de route retardés dans le même endroit. Nous soupions ensemble le soir à la table d'hôte, où il n'y avait que nous. Nous parlions de notre départ, du peu de sûreté à trouver des places dans la diligence du lendemain; sur quoi l'hôte nous amène une espèce de messager et nous propose sa voiture, une assez mauvaise patache qui prend la traverse et qui regagne ainsi le temps qu'elle perd sur la diligence par la lenteur de sa marche. Le messager d'ailleurs ajouta merveilles sur sa voiture et ses chevaux. Ils ne marchaient point tous les jours, mais seulement quand on trouvait à remplir la patache. Nous étions sur la fin du repas, égayés par un bon vin blanc ; cette idée de voyager de compagnie, d'avoir la voiture à nos ordres et d'aller à notre guise, nous séduisit. On convint du prix qui fut modéré, on fit boire à l'homme un coup de notre vin blanc, et le lendemain à cinq heures il nous vint réveiller, sa patache postée dans la cour.

C'était un vieux carrosse fort supportable, où l'on pouvait tenir six, et nous étions que quatre. Mais sur le point de départ, le messager produisit humblement un cin-

quième voyageur qu'il avait racolé la veille, et qui, disait-il, ne nous gênerait pas. Ce voyageur, gros comme une tonne, vêtu d'une blouse, puant un mélange nourrissant de fumier, d'ail et de tabac, semblait un gros agriculteur des environs. Nous aurions pu chicaner le messager, mais nous étions de trop bonne humeur. Va pour l'agriculteur ! Et touche, cocher.

Mais le cocher avait beau toucher, je crois qu'il ne faisait que semblant. Je n'ai jamais vu de bêtes plus obstinées dans un pas monotone qui faisait de son mieux pour ressembler à un trot. Nous employâmes, cinq grandes heures pour arriver à un petit bourg distant de sept lieues, où il fallut déjeuner. Rien à manger dans l'auberge. Je proposai de tuer nos chevaux, attendu qu'ils ne nous seraient bons qu'à cela; notre mauvaise humeur s'exhala en plaisanteries, et l'on parvint à nous trouver enfin des œufs, du jambon et d'assez bon vin. On nous renferma dans notre boîte après le repas.

Suffisamment édifié sur les agréments qui m'attendaient durant le reste de ce voyage, je ne comptais que sur les ressources et les distractions que m'offrait la compagnie. J'ai parlé de trois voyageurs que j'avais retrouvés à la dernière couchée et avec lesquels j'avais conjointement loué l'enragée patache; le premier de ces voyageurs était un homme de négoce qui s'en allait tâter quelques marchands de Bâle, comptant sur son éloquence pour leur tirer de l'argent en échange des objets de son commerce. C'était, si on peut le dire, un pilier de grand chemin, raisonnant comme un livre de poste de tous les moyens de

transport usités, depuis les chemins de fer jusqu'aux galiotes et aux coches d'eau, et connaissant par leur nom tous les aubergistes notables de France, leurs femmes, leurs enfants et leurs affaires de famille. Il était, du reste, avenant, attentionné, grand causeur et mettait son érudition à la portée de chacun.

Le second voyageur, qui était un homme de trente et quelques années, maigre, efflanqué, impétueux, bredouillant et s'effrayant de tout, m'avait raconté le matin toute son histoire. Il s'appelait Frélignon, il était fils d'un premier lit, du côté maternel, et il s'en allait trouver un beau-père récalcitrant qui avait quitté sa mère et vivait hors de France, à l'âge de soixante-treize ans avec une femme de rien, disait Frélignon, une mauvaise créature qui avait été sa cuisinière et à laquelle il menaçait de laisser tout son bien par testament. Or voilà justement ce que ne voulait point Frélignon, et pourquoi il avait entrepris son voyage, comptant que sa seule présence imposerait au bonhomme aussi bien qu'à cette misérable femme, qui n'avait pas plus de vingt-huit ans.

Le troisième de nos compagnons était un Anglais, voyageant pour ce même motif qui fait voyager tous les Anglais et que je n'ai jamais pu connaître. Je crois qu'il s'y joignait pour celui-là des raisons de santé. Il se plaignait sans cesse, en gémissant, car il ne parlait guère que des courants d'air, des cahots, de la dureté des coussins, et chaque fois qu'il se pouvait procurer un verre d'eau le long du chemin, il ne manquait pas d'y délayer un gros paquet de poudre blanche qu'il buvait en grimaçant.

J'ai parlé de l'agriculteur, et je n'ajouterai rien sur son compte, sinon qu'il allait acheter, au delà de la frontière, des bœufs dont il espérait tirer grand parti à la place des siens qu'il voulait vendre. Au reste, il fuma tout le jour, malgré l'Anglais qui disputait contre lui, sans qu'ils pussent comprendre un mot l'un de l'autre.

Nous avions mal dîné, vers deux heures, dans un bouchon perdu, et en ayant suffisamment pesté contre le messager, nous comptions prendre notre revanche à la couchée, dont il nous disait merveille; mais ce qu'il ne disait pas, c'est qu'il était impossible d'atteindre cette couchée; les chevaux, sans relais, marchaient peu, s'arrêtaient souvent, aux montées à cause de la fatigue, aux descentes pour se retenir, en plaine pour se reposer; cinq heures, six heures, sept heures vinrent, la nuit tomba, et nous alors de nous récrier. Le messager fut obligé de nous avouer l'incertitude de la couchée. J'éclatai en injures, et ces messieurs en firent autant, à l'exception de l'agriculteur. L'Anglais ne faisait qu'ajouter des jurements approbatifs, et cependant il s'entoura la tête et le cou de foulards contre le froid du soir.

— Il y a bien là-bas une auberge... murmurait le messager.

— Arrêtez-vous là ! s'écria le commerçant.

Je distinguais, par la portière une bicoque au bout d'un bois qui côtoyait la route.

— Mais elle est fermée, reprit l'homme.

— Qu'importe? Nous y coucherons.

— Ils ne font plus le commerce.

La voiture avançait toujours. La colère nous transporte; à force de cris, le messager nous fait entendre que cette maison isolée a mauvaise réputation dans le pays, et il ajoute quelques mots que le bruit et le vent nous empêchent d'entendre.

— Arrêtez! répète le commerçant.

J'ouvre la portière; le nommé Frélignon se jette à bas, nous le suivons, les chevaux s'arrêtent, et nous accablons d'invectives le messager, qui descend en grognant de son siége et se décide à frapper à la porte fermée, laquelle ne portait point d'enseigne.

Nous étions cinq hommes dans la force de l'âge; que craindre? Il est bon d'ajouter que la maison, en effet, autant que j'en pus juger, n'avait en aucune façon l'air d'une auberge. C'était plutôt un pavillon, un logement de garde ou de jardinier, rejeté sur les limites d'une propriété; mais, mourants de faim, de soif, de fatigue, tout nous était bon plutôt que de passer la nuit dans la machine de cet abominable voiturier. Des aboiements lointains répondent à ses cris redoublés, mais rien de plus. Nous touchons à la cruelle extrémité de passer la nuit sur la route, ou de nous remettre en marche. Chacun frappe à son tour, et j'avais bonne envie de frapper aussi sur le messager. Nous distinguons un bruit plus rapproché, une lumière brille aux fentes de la porte, qu'on débarrasse d'un verrou et qui s'ouvre. Un vieillard se présente, une chandelle à la main, en bonnet de coton, en chemise, et ceint d'un tablier dont il avait masqué son déshabillé. Je ne m'aperçus de cet étrange accoutrement

qu'en voyant ses pieds nus quand il se retourna. Le messager lui exposa notre situation, et demanda pour nous le souper et le gîte, à quoi le bonhomme répondit en grommelant et d'un ton que j'attribuais à la mauvaise humeur d'un homme qu'on réveille dans son premier sommeil ; il s'accroupit ensuite au pied de l'âtre pour ranimer les tisons éteints.

Cependant le messager disparut pour remiser, je ne sais où, la voiture et ses chevaux, et l'hôte singulier, que je ne perdais point de vue, déposa sur le coin d'une table la moitié d'un fromage et un pain rond. J'interrogeai des yeux mes compagnons de route, scandalisés comme moi d'un tel souper. Le messager revenu, je lui fis part de mes observations, n'osant les adresser directement à l'hôte ; et le messager demandant s'il ne serait point possible d'ajouter quelque renfort à l'ordinaire, le vieillard répliqua sur le même ton qui nous ôta toute envie de nous plaindre. Il était trop clair que nous ne pouvions rien exiger dans une maison qui n'était pas une auberge. Il fallut donc manger du fromage, et je ne pestai en moi-même que contre le voiturier, d'où venait tout le mal.

Chacun de mes compagnons, étant livré sans doute aux mêmes réflexions, le souper fut triste et silencieux ; et d'ailleurs la présence de ce vieillard, qui s'était assis en un coin, me glaçait de frayeur et d'étonnement. Nous étions en outre excédés de fatigue et de sommeil. Le messager but et mangea pour nous tous. Il essaya de rentrer en belle humeur pour nous déguiser nos malheurs.

— Eh ! l'ancien, il s'agirait de donner un lit à ces mes-

sieurs. On fera comme on pourra. Ces messieurs vous paieront. Ils sont trop honnêtes pour abuser de vos complaisances. Ne vous inquiétez pas de moi, je m'arrangerai dans l'écurie, et je ne serai peut-être pas le plus mal couché.

On ne répond rien. Le vieillard reprend sa chandelle, le messager nous fait signe de le suivre et nous accompagne lui-même pour nous assurer que nous serons bien. Le degré du premier étage, en briques et bois, était présentable, mais on ne s'y arrête point; nous montons un second degré de planches branlantes, et nous pénétrons dans un immense galetas dont la chandelle perce à peine les ténèbres. Un essaim de chauves-souris s'envole en sifflant par les lucarnes dont le vent menace notre lumière. Je trébuche sur un tas d'ognons en réserve, l'Anglais roule sur une provision de pruneaux et de poires tapées étalées pour sécher sur un carré de toile à matelas. Enfin nous distinguons deux lits de sangle dans un état digne du lieu, où n'avaient jamais couché que des chats.

— C'est à merveille, s'écria derrière moi le messager, ces messieurs seront parfaitement bien, deux lits pour quatre!

Je le suivis sur l'escalier pour l'y pousser d'un coup de pied, mais il avait déjà disparu. Le vieillard s'en alla, nous laissant la chandelle, dont il ne restait guère qu'un bout de mèche. L'Anglais courut d'abord aux lucarnes, quêtant d'une voix gémissante des mouchoirs et des hardes pour les étouper. L'agriculteur enleva de ses bras nerveux les matelas des deux lits de sangle et les jeta par terre l'un à côté de l'autre.

— A la guerre comme à la guerre ! Nous tiendrons tous là-dessus, et si quelqu'un glisse dans la ruelle, il ne tombera pas de haut.

Le nommé Frélignon, qui se coiffait de sa cravate, voulut s'élever à la hauteur des circonstances par un gros rire, mais sa voix se glaça tout à coup. La chandelle venait de s'éteindre. Je me jetai à l'aveuglette sur les matelas, l'agriculteur et Frélignon me suivirent, et celui-ci, négociant avec moi au sujet de la couverture, s'interrompit encore en poussant un gémissement effroyable. Ouf !

Il s'écria qu'on lui marchait sur le ventre, et je reconnus alors que l'Anglais, oublié dans sa besogne et parcourant la chambre à tâtons pour regagner sa place, n'entreprenait rien moins que de nous passer sur le corps. On lui fit place, et nous voilà tous côte à côte comme des harengs dans leur caque, ensevelis jusqu'au menton, faisant des vœux pour dormir et doutant quelque peu que le soleil reparût jamais. Il va sans dire que nous avions gardé nos vêtements.

L'agriculteur fut exaucé le premier, comme le plus digne, sans doute. Je reconnus la paix des champs à son ronflement formidable, dont se plaignait tout bas le nommé Frélignon, lequel, un moment après, n'avait plus rien à lui envier. L'Anglais dormait aussi, *comme aussi sa musette*. Pour moi, plein d'émulation et prenant mon mal en patience, je finis par tomber dans cet état d'anéantissement graduel qui, s'il n'est pas le sommeil, lui ressemble d'une manière satisfaisante ; et je me rappelle, en effet, qu'il me restait tout juste assez de sentiment pour appré-

cier cet état, pour m'en applaudir et me persuader que je dormirais bientôt, quand tout à coup.....

Je ris, à l'heure qu'il est, en voyant tomber sous ma plume cette forme de phrase rigoureusement requise dans toute péripétie notable d'une histoire terrible. Mais je ne trouverais certainement pas d'expression à effet qui pût rendre les sensations que j'éprouvai en ce moment-là. Je reprends donc ma phrase de feuilleton..... Tout à coup un grincement de roulettes me rappelle à moi. J'ouvre les yeux ; un carré de vive lumière se découpait sur les solives de la toiture, à l'autre bout du galetas, comme le reflet d'un foyer enfoncé dans le plancher. Ébloui, étonné plus encore qu'effrayé, je ne détachais pas les yeux de ces solives. Mais voici que du plancher même, et comme qui dirait de dessous terre, sort une figure qui monte, monte, grandit ; je distingue la tête, les épaules, puis les jambes, enfin un homme tout entier qui se retourne et vient droit à nous. D'autres le suivaient portant des lumières.

J'étais fort assuré d'être éveillé ; mais dans l'état où j'étais, l'imagination le dispute à la plus saine raison, et je me répétais, sans desserrer les lèvres : Tu rêves. J'ouvre les yeux et j'entrevois à deux pas de moi un être gigantesque, tout empanaché, des yeux terribles, des moustaches hérissées, et une grande épée au côté. Je m'efforce de chasser ce cauchemar, je veux crier, je ne peux, et d'un mouvement désespéré, j'enfonce mes deux coudes dans les flancs de l'Anglais et de Frélignon.

— Hô!

— Hâ!

Ils crient, ils s'éveillent, ils voient, et je ne puis que laisser à deviner la contenance de mes malheureux compagnons à l'aspect des personnages que nous avons devant nous !

Mon premier coup d'œil ne m'avait pas trompé, et je n'exagère pas d'un mot. L'homme que j'avais d'abord aperçu était vêtu de noir; il portait un chapeau rabattu et orné de plumes, une longue épée et un long coutelas passé dans la ceinture. Des sourcils extrêmement noirs et touffus faisaient ressortir l'éclat de son œil sauvage; une barbe épaisse, une moustache en broussaille couvraient la moitié de ce hideux visage, dont tous les traits semblaient calculés pour imprimer l'épouvante. Cet homme était visiblement le chef de l'escouade, et ceux qui le suivaient, portant des torches, faisaient mine de lui obéir.

— Messieurs, nous dit le chef avec une ironie scélérate, ne voudriez-vous pas venir voir notre maître, monsieur le chevalier de Monmouth.

L'agriculteur, rappelé à lui-même par la grandeur du péril, se pencha vers moi :

— La résistance est inutile. De la douceur, et tirons-nous de là comme nous pourrons.

Je pensai depuis qu'il devait avoir caché dans ses grandes guêtres le prix des bestiaux qu'il allait acheter. L'Anglais, sans plus tarder, tira toute la monnaie qu'il portait dans la poche de son gilet et l'offrit humblement au sacripant.

— Grand merci, dit l'homme en prenant l'argent avec une pudeur assassine, merci, messieurs, ce n'était pas la peine.

— Ah! oui, mylord, murmura le bouvier, tu n'en seras pas quitte à si bon marché.

— Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, reprit l'escogriffe, ces messieurs sont-ils décidés à nous suivre?

— Suivons, suivons, dit le fermier en se dressant sur les pieds, il n'y a pas de remède à cela.

— Nous attendrons que ces messieurs soient tout à fait habillés.

Hélas, c'était une chose faite. Il fallut, pour me lever, déranger le nommé Frélignon, et je m'aperçus qu'il était demeuré depuis son réveil dans l'insensibilité d'une statue; le négociant, pâle comme un mort, avait le visage reluisant de sueur.

— Partons, le temps presse, dit enfin le chef des sbires.

L'un de ceux qui portaient un flambeau nous précéda pour nous montrer le chemin; les autres nous laissèrent poliment passer devant, ce qui ne fut autre chose à nos yeux qu'une mesure de précaution. Nous descendîmes par la même trappe qui avait vomi ces hommes étranges, et dont l'escalier n'était qu'une grosse échelle aboutissant dans une soupente pleine de fourrages, et de là dans une écurie abandonnée, où brillait la lune par une porte ouverte.

— Prenons par les douves, dit le chef de la bande, il y fait moins de vent qu'en plein air. Ces messieurs pourraient s'enrhumer.

On s'engagea par un escalier tournant dans une tranchée revêtue de pierres, et dans le milieu de laquelle on voyait encore quelques flaques d'eau bourbeuse. Les flambeaux

s'éteignirent en cet endroit au courant d'air, mais je distinguai au clair de la lune une voûte en arcade, où une petite porte nous livra passage en des salles basses que je crus reconnaître pour des celliers. Nous nous trouvâmes bientôt au bas d'un grand escalier, et, après les premières marches, dans une longue antichambre où notre conducteur nous dit :

— Vous ne seriez peut-être pas fâchés de réparer votre désordre ; mais on est ici sans cérémonie, et d'ailleurs nous sommes pressés.

Il ouvrit en même temps le battant d'une porte et nous poussa dans la pièce voisine. C'était un salon bien éclairé, meublé simplement, où se promenaient de long en large cinq ou six hommes vêtus de noir qui ne prirent point garde à nous. Frélignon, dès l'entrée, se laissa tomber sur une banquette.

— Qu'est-ce que cela veut dire? murmura le fermier.

— Quelle barbarie raffinée! dit Frélignon. Qu'on me tue tout de suite!

— Taisez-vous donc, reprit le négociant.

L'Anglais demeurait froid et silencieux comme un terme. Le hasard m'avait placé près d'une table ronde chargée de journaux ; voyant que la compagnie s'occupait si peu de nous, et payant d'audace, je jetai les yeux sur ces papiers. Je n'en connaissais point les titres. Le premier s'appelait *le XIXe siècle*, et s'occupait exclusivement, à ce qu'il me sembla, de littérature. L'article 1er ne touchait la situation politique du moment, que pour étaler toute l'influence qu'y pouvait exercer le génie poétique d'un certain M. le chevalier de Monmouth, dont je

voyais le nom pour la première fois. Quel fut mon étonnement en passant aux nouvelles, d'y voir le même nom figurer à tous les paragraphes. Ici, le chevalier de Monmouth avait reçu les félicitations du roi de Prusse, avec la promesse du grand collier de je ne sais quel ordre ; là, cet illustre écrivain, promettait au public la prochaine publication d'un poëme épique qui devait redresser l'entendement humain, relativement à la littérature. Plus loin on annonçait qu'un très-célèbre écrivain s'était récemment brûlé la cervelle après la lecture d'un opuscule de M. le chevalier de Monmouth, par envie et par désespoir de jamais atteindre à cette perfection. Plus bas enfin on détaillait les débats des savants de diverses villes d'Europe qui se disputaient l'honneur d'avoir donné naissance à M. le chevalier de Monmouth ; on ajoutait même que ces querelles envenimées avaient fini par des combats singuliers où avait péri la fleur de plusieurs académies.

L'étonnement me fit oublier le lieu où j'étais, mes malheurs, mes compagnons, et je parcourus le reste de la feuille avec la même curiosité.

Parmi les nominations aux charges et dignités du gouvernement, il était dit que l'ancien cabinet tombant en dissolution, les peuples tournaient les yeux sur M. le chevalier de Monmouth, comme sur le plus digne de la présidence du conseil, et que le roi ne pouvait manquer d'y avoir égard, surtout depuis la publication d'un roman en deux volumes, de l'illustre chevalier de Monmouth, qu'on s'arrachait dans les cabinets de lecture.

En outre, cette gazette regardait comme indubitable

l'admission à la chambre des pairs du chevalier de Monmouth, laquelle admission ne serait pour lui qu'une faveur préliminaire et mesquine, attendu la compagnie mêlée où se trouverait momentanément ce grand homme.

Le journaliste émettait en cet endroit quelques doutes sur les justes alarmes que pourraient inspirer au gouvernement l'élévation d'un tel génie, mais il cherchait en même temps à dissiper ces vaines appréhensions. Il engageait le gouvernement à bannir des soupçons indignes de lui, à se confier noblement en la loyauté du chevalier de Moumouth, dont la vertu serait parfaite, parce que son intelligence était sans bornes.

L'article *Commerce* était rempli du mouvement qu'imprimait à l'Europe la diffusion des œuvres complètes du chevalier de Monmouth, imprimées à je ne sais combien de milliers d'exemplaires. Un navire, chargé de la troisième édition de son théâtre, avait péri corps et biens sur les côtes de Guinée. L'apparition de ses *poésies fugitives* sur les marchés de Batavia avait fait renchérir de moitié les épices et les cotons. Trois commissionnaires en librairie, qui avaient obstinément refusé le dépôt de son dernier roman, venaient de faire faillite.

Le *Feuilleton* analysait avec soin le dernier opéra comique du fécond écrivain, ou plutôt ne s'occupait que d'en faire ressortir les beautés; le seul reproche que se permit le critique envers le poëte était de rassasier le public de merveilles, de le blaser sur toute espèce de mérite, et de rendre la carrière littéraire désormais inaccessible à aucun autre mortel.

La quatrième page du journal était pleine de lettres, de compliments, de vers, de témoignages d'admiration adressés au chevalier de Monmouth de tous les coins du globe; et l'article *Variétés*, si toutefois on peut ici lui conserver ce nom, signalait les traces profondes du passage d'un tel génie dans l'histoire de l'esprit humain. Enfin les *Annonces* n'annonçaient autre chose que les éditions multipliées des œuvres du chevalier Monmouth, vers, prose, romans, philosophie, sciences, pièces de théâtre, etc., etc., enrichies de vignettes, reliées, brochées, vendues en gros et en détail, en volumes et par morceaux, et mises ainsi à la portée de tout le monde.

Je fus tenté de ne voir en tout ceci qu'une ingénieuse satire des vanités littéraires de ce temps; mais le nom de l'imprimeur, plusieurs numéros de cette feuille qui en prouvaient la périodicité, et toutes les conditions du journalisme scrupuleusement remplies, me jetèrent dans un nouvel étonnement dont je n'étais pas encore sorti, quand la porte s'ouvrit avec fracas. Je me retournai. Les hommes vêtus de noir se rangèrent respectueusement en demicercle; mes compagnons, par un mouvement machinal, se levèrent comme moi, et je vis paraître deux domestiques portant des flambeaux, une espèce de greffier ou de secrétaire portant des papiers, et enfin un petit homme bouffi, paraissant plus vieux qu'il n'était, vêtu d'une douillette de taffetas ouatée qui tombait aux genoux, et coiffé d'un bonnet de soie noire où était attachée avec des épingles une vieille couronne de lauriers flétris et ratatinés. Je ne sais quelle voix cria le nom de ce personnage, et je de-

meurai convaincu que j'avais sous les yeux cet illustre chevalier de Monmouth sur le compte duquel je venais de m'instruire pour tout le temps de ma vie que j'avais passé sans le connaître.

Ce grand homme, car je ne pouvais me défendre de le regarder comme tel, s'assit au bout de la table, sur un siége élevé, le secrétaire à ses côtés, et l'un des hommes noirs qui attendaient se détacha du rang, fit trois pas en avant et trois saluts, et, tirant un rouleau de papiers, lut avec emphase une ode où la venue littéraire du grand Monmouth était comparée au lever de l'astre du jour qui dissipe les ombres répandues sur la terre. Tout le reste était sur ce ton. Quand le poëte haletant se fut arrêté, le chevalier hocha la tête, toussa deux ou trois coups et dit au milieu d'un profond silence :

— Cela n'est pas mal ; mais je n'entends plus que l'on me compare au soleil. C'est une vieille figure prostituée à toutes sortes de gens. On ne disait pas autre chose à Louis XIV, à Bonaparte, sans compter les autres. Je suis fatigué du soleil ; on se lasse de tout ; et d'ailleurs qu'est-ce que le soleil ? Rien ne prouve qu'une intelligence soit unie à ce corps. Ce n'est donc qu'un lampion. Trouvez-moi, dans la nature, quelque objet plus brillant, plus noble et surtout plus neuf. C'est à vous de chercher, messieurs ; je vous paie pour cela.

Un second poëte s'avança, lequel demandait à sa muse, dans son dithyrambe, s'il était un plus digne emploi pour elle que d'avoir à toujours chanter la grandeur sans pareille du divin Monmouth.

Le chevalier grommela d'un air satisfait : oh! oh! divin! divin est un peu fort; vous savez, messieurs, quels sont là-dessus mes scrupules et combien j'y suis intraitable; j'aime, je veux qu'on me rende justice; mais il y a de ces choses que je ne dois pas souffrir... Qu'elles échappent en mon absence, à la bonne heure!

— Quelle autre épithète plairait à notre maître? murmura le poëte déconcerté.

— Voyez, cherchez : puissant, illustre, très-grand.

— Soit, dit le poëte, le très-grand Monmouth.

Il céda sa place à un troisième, qui lut une épître fastueuse; mais le chevalier l'interrompant et se retournant vers l'autre :

—Décidément divin est plus harmonieux, laissez divin.

Ainsi fut fait, et je vis que ces poëtes n'avaient d'autre emploi que de glorifier tous les jours, et sur tous les tons, le maître du logis. Quand ils eurent fini, le chevalier fit ses observations générales, ses remarques particulières, et dit à l'un des virtuoses :

— Mon cher Pamphile, je suis notamment très-content de vous. J'augmente vos appointements de cent écus.

Puis se retournant :

— Il est temps de s'occuper de ces messieurs les voyageurs.

La longueur et le ton pacifique de cette scène avaient permis à mes compagnons de reprendre leurs esprits, et j'eus tout lieu d'être étonné du calme qu'ils montrèrent, et chacun selon ses moyens, de leurs réponses.

—Avant tout, quels étaient les motifs de votre voyage?

— J'allais en Suisse pour affaires de commerce.

— Quelle espèce d'affaires, si vous le permettez?

— Je voulais placer en plusieurs maisons des dépôts de bijouterie et autres articles. Je fais la commission.

— Dans l'idée de faire de gros profits; car vous n'avez pas, j'espère, la prétention de travailler pour la gloire?

Le marchand ouvrit de gros yeux, les questions sortant de sa sphère; le chevalier prit un air compatissant :

— Vos vêtements annoncent l'aisance. N'avez-vous pas de quoi vivre honnêtement?

— Je serais bien à plaindre, dit le marchand piqué, si, après vingt ans de travail, j'en étais réduit à l'aumône. Je pourrais dès à présent me retirer avec un joli revenu qui ne doit rien à personne.

— Hé! monsieur, à quoi pensez-vous donc! Quel métier faites-vous? A votre âge, courir les grands chemins, se souiller l'esprit d'éternels calculs, spéculer sur la crédulité et la misère publiques, fermer son cœur et ses yeux à tout ce que le monde peut offrir de noble et de consolant, le tout dans le seul but d'ajouter quelques milliers de francs à une fortune dont vous n'aurez plus ni le temps, ni les moyens de profiter, c'est de l'aveuglement, c'est de la folie, permettez-moi de vous donner ce petit avis en passant.

Le commerçant, transporté de colère, ne répondit point et pensa, comme il me l'a dit depuis, que ce vieux coquin joignait l'ironie au brigandage, et voulait se donner l'ombre d'un prétexte pour le dépouiller.

— Et vous? reprit le chevalier en s'adressant au nommé Frélignon.

Celui-ci raconta son histoire d'un accent pitoyable, et d'une voix tremblante qu'il devait surtout à la peur.

— Folie des humains! s'écria le chevalier. Voilà donc les occasions où ils se vantent d'avoir pour eux la justice. Voilà les étranges sujets qui font la plupart de leurs divisions! Monsieur, votre oncle se gouverne mal, mais peu vous importe! Ce n'est pas vous que cela regarde. Il ne vous doit rien, sa fortune est bien à lui, n'est-il pas le maître d'en user à sa guise? Là-dessus, vous entreprenez un long voyage, vous quittez femme et enfants, vous allez inquiéter les derniers moments d'un vieillard, et vous vous flattez d'avoir raison! Vous avez le front de vous plaindre! fi donc!

Quant à moi, le chevalier me reprocha de voyager sans sujet, par inquiétude, manie du changement, vaine curiosité. Il se moqua surtout de l'Anglais, qui s'expliquait risiblement, et qui, aux torts qu'on me donnait, ajoutait celui d'un état de santé qui l'aurait dû clouer au pied de son feu, entre des pots de tisane. Restait le fermier, qui exposa ses affaires avec le respect et la componction qu'il eût montrées devant un magistrat; le chevalier l'interrompit au milieu du récit de ses marchés pour l'amélioration de son bien.

— Voilà un de ces hommes pour qui le ciel a tout fait. Il leur a donné l'heureuse médiocrité, où l'honnête salaire s'acquiert par le travail qui chasse l'ennui; il leur a donné la paix, la santé, l'ignorance de la plupart des maux; le soleil, les eaux pures, les grasses prairies, les fruits, les fleurs. Tout cela n'est que pour eux. Et voici

l'un de ces hommes qui ne voit plus dans son champ qu'une machine à produire du grain, dans le firmament qu'un robinet, et que des planches dans le tronc séculaire des chênes majestueux. Allons, je vois, messieurs, qu'on ne vous a pas détournés d'occupations bien importantes. Songeons maintenant, — ajouta le chevalier en se retournant vers les poëtes, — à des affaires plus tragiques. Vous connaissez mes intentions. Puisque ces messieurs sont tombés en nos mains, j'ai pris mes mesures afin qu'on passât immédiatement à l'exécution.

Ce mot nous rappelant à l'effroyable réalité, nous fit transir d'épouvante. J'imagine que chacun de nous fut à peu près livré aux mêmes réflexions, et certes elles n'étaient point couleur de rose. Quant à moi, je repassai dans ma tête tout ce qui avait pu me rester de lectures terrifiantes sur les francs-juges, les illuminés, la franc-maçonnerie et autres associations qu'on a chargées de crimes mystérieux. Je m'y perdais, car ceci ne ressemblait à rien. Le commerçant crut avoir affaire à des faux-monnayeurs et l'agriculteur se reprochait en lui-même d'avoir répudié trop légèrement sa croyance aux sorciers. Nous fûmes tirés de nos désagréables rêveries par le chevalier, qui dit encore, après avoir réfléchi un moment et le sourire sur les lèvres :

— Mon affaire marche bien ; le rôle des victimes est bien tracé ; le piége, l'enlèvement, vont à merveille ; le dénouement, vous le connaissez, il faut qu'il soit sanglant ; mais il est une chose qui m'embarrasse et que je n'ai point jusqu'à présent décidée, le croiriez-vous? C'est le genre de mort.

Cet affreux petit vieillard prit aussitôt dans mon imagination les proportions du bouc immonde qui préside aux sabbats. Je n'oublierai jamais surtout son exécrable sourire.

— Debout! je prie vo! dit brusquement l'Anglais au malheureux Frélignon, qui se laissait aller mourant sur son épaule.

C'est le plus rare exemple de sang-froid britannique dont j'aie jamais été témoin.

— Je vous demande donc votre avis, reprit l'infernal Monmouth, puisque Monmouth il y a, en s'adressant aux poëtes.

— Il me semble, dit le poëte au Soleil, que la décapitation est tout à fait dans les mœurs du temps...

— Songez donc à l'embarras de l'appareil qui m'a sauté aux yeux tout de suite.

— Je m'empresse aussi d'ajouter que, par impossibilité de représenter convenablement la guillotine on y pourrait substituer la hache.

— La pendaison, interrompit un second nourrisson des muses, ne serait qu'un anachronisme léger.

— Mêmes inconvénients, dit un troisième. J'opine pour du poison, que les condamnés peuvent prendre sur le chemin du supplice, et qui les fait mourir sur le lieu de l'exécution.

— Ces jeunes gens, murmura le fermier d'une voix étouffée, ont bien trompé ma confiance. Quelle horreur! à cet âge-là.

— Je me décide pour la hache, reprit Monmouth, c'est

plus expéditif et cela ne dérange rien à mon plan. Voilà qui est convenu, qu'on emmène ces messieurs. Je leur demande bien pardon de ce petit dérangement, mais qu'ils veuillent bien se prêter aux circonstances. Un peu de complaisance et de courage, un mauvais quart d'heure est bientôt passé.

En même temps, il agita une sonnette, et, tandis qu'il sortait par une porte, suivi de ses complices soi-disant poëtes, je vis entrer par l'autre le terrible alguazil qui nous avait amenés, accompagné de toute sa troupe; seulement cette fois ils étaient tous armés de piques.

— Dépêchons, me dit ce sicaire, nous sommes prêts, on n'attend plus que vous.

Que faire? que dire? Je me levai bravement, convaincu de l'inutilité d'une explication, surtout avec ces brigands subalternes.

— Qu'on nous tue tout de suite! s'écria Frélignon d'une voix défaillante.

Les estafiers se mirent à rire grossièrement.

— Je vois que vous aimez à plaisanter, dit le chef. Il y aura de quoi tout à l'heure; allons, marchons.

On nous emmena, mêlés à l'escouade, comme nous étions venus, moi marchant le premier après le chef et l'homme qui éclairait, d'où je conclus, bien qu'il y eût du hasard, qu'il m'était resté plus de courage qu'à aucun de mes infortunés compagnons.

— Ah! monsieur, peut-on entrer? dit le chef en ouvrant une porte au milieu du corridor.

Il m'y poussa doucement, la referma aussitôt, et mes

sensations demeurèrent suspendues entre le bruit des pas qui s'éloignaient et les objets que j'avais sous les yeux. Dans un petit salon à meubles élégants, mais fripés, je trouvai une table de toilette chargée de bougies et parée jusqu'à la minutie de tous ses ustensiles, brosses, peignes, limes, pinces, pots et flacons. Le long des murs régnaient des porte-manteaux fournis de costumes étincelants et bizarres, comme dans une friperie de carnaval. Je me retournai vers le seul personnage que je crus apercevoir dans un coin, mais ce n'était qu'une tête à perruque. Bientôt après entra un homme en chair et en os qui avait l'air fort affairé et qui me pria de m'asseoir en tirant de sa poche une lame brillante. Je pensai qu'on s'était arrêté sur mon compte à un assassinat secret, et dans cette pensée suprême, je tendis la gorge comme un agneau. L'homme, cependant, avec le même sang-froid, aiguisait sa lame que je regardais d'un œil mourant et qui n'était qu'un rasoir. Je ne pus me défendre d'un frémissement quand l'homme s'approcha; mais enfin, il me fit la barbe. Cette besogne achevée, il tira ses peignes, du papier à papillotes, et, en même temps, deux femmes entrèrent avec un réchaud où chauffait des fers à friser. Cette dernière apparition, en me rassurant un peu, dérouta complétement mes conjectures, et je ne sortis de ma profonde stupéfaction que hérissé de papillotes du sommet du front jusqu'au bas de la nuque. Le coiffeur me laissa dans cet état et je tombai dans les mains des femmes, qui m'attachèrent sur la poitrine un jabot de dentelles. On me fit ensuite revêtir une veste glacée d'or, une cu-

lotte gorge de pigeon et l'habit de même, le tout trop large de moitié et ne faisant de moi qu'une abominable caricature, quoique j'eusse gardé par-dessous mes principaux vêtements. Le coiffeur, me reprenant alors, me frisa, me poudra et crêpa mes cheveux à la hauteur d'un demi-pied, tandis que les femmes me couvraient le visage de fard, de blanc, de noir et m'appliquaient aux tempes des épingles noircies à la bougie qui m'arrachèrent un gémissement.

— Est-il prêt? dit quelqu'un en ouvrant la porte.

— Oui!... ah! monsieur oublie sa tabatière... et ses gants!... et son chapeau!

Et l'on me repoussa dans le corridor où je retrouvai le même impitoyable conducteur qui me conduisit au bout du corridor dans une pièce plus grande et bien éclairée. Quel ne fut pas mon étonnement d'y reconnaître, sous le costume d'une financière de l'ancien régime, dans le goût de madame Angot, le malheureux Frélignon, dont on ne voyait plus la pâleur à travers le carmin dont on l'avait barbouillé. L'Anglais défiguré d'une haute cravate et de cadenettes à l'incroyable, poussa une exclamation en me voyant fait comme j'étais. Je cherchai des yeux le commerçant enseveli dans une robe et une perruque de procureur, et que je ne reconnus qu'à la voix. Le fermier s'approcha en même temps; mais sa métamorphose passait les autres : il portait de pied en cap le costume coquet des bergères qu'on peignait, dans le dernier siècle, sur les portes et les trumeaux. L'échafaudage de poudre, la cornette, le rouge, le corset à rubans, rien n'y manquait. Je

donnerai une idée de notre situation en disant que la vue réciproque de ces transformations ne nous arracha point un sourire. Le commerçant s'approcha de moi :

— Décidément, je crois que tout ceci est dirigé contre le gouvernement. Ce sont des conspirateurs.

En ce moment, les sons d'une symphonie lugubre arrivèrent jusqu'à nous, et le chef des alguazils reparaissant :

— Allons ! En marche, on va commencer, il ne manque plus que vous.

Il nous fit passer devant, et nous suivit pêle-mêle avec ses complices et d'autres personnages aussi singulièrement vêtus que nous. La musique funèbre retentissait de proche en proche dans le corridor où nous étions engagés. A ce bruit, se joignaient les murmures d'une assemblée qui devait être dans une pièce voisine dont je voyais de loin briller les lumières par une porte entr'ouverte. Or voici ce qu'il nous fut donné d'entrevoir, en passant, par cette ouverture. Au fond d'une salle, que je jugeai fort grande, mais dont la porte, à demi poussée, ne nous laissait voir qu'une portion, s'élevait une espèce d'échafaud drapé d'étoffes. Des lumières brillaient à l'entour ; je vis au bas les musiciens qui exécutaient les sinistres fanfares que nous avions entendues. Enfin, dans un coin de cette estrade, à demi caché derrière un rideau, je distinguai une grande hache qui reluisait à côté d'un billot. Le nommé Frélignon en vit sans doute autant que moi, car il s'appuya contre la muraille, comme un homme, qui tombe en faiblesse. Quant à moi, je fus frappé de nouveaux

ressouvenirs de je ne sais quels monstrueux scélérats qui avaient passé leur vie, dans les ténèbres, à commettre impunément des forfaits où la bizarrerie le disputait à l'atrocité; et je pensai que le divertissement de cette nuit horrible consisterait à nous couper la tête en habits de masque. J'avoue que ces fantasmagories de mon imagination me mirent à peu près dans le même état que Frélignon. Le reste de nos compagnons n'était pas, je suis sûr, en état de mieux raisonner.

— Mettez-vous là, dit notre conducteur, on vous avertira quand il en sera temps.

Nous étions entassés les uns sur les autres, dans un couloir étroit qu'un quinquet éloigné laissait à peu près dans l'obscurité, en sorte qu'on voyait briller par les fentes les lumières qui se trouvaient de l'autre côté d'une cloison. Je regardai par ces fentes et mon sang se figea dans mes veines. Nous étions au niveau de l'échafaud dont j'ai parlé; que dis-je? sur l'échafaud même, et je reconnus, pour ainsi dire à mes pieds, le billot et la terrible hache. La triste symphonie, reprenant alors avec de longs roulements, doubla l'horreur de ma sensation.

— C'est comme qui dirait la comédie, murmura le paysan.

Il est certain qu'une voix grave s'élevant bientôt au milieu d'un profond silence, donna lieu pour moi-même à cette illusion. Cette voix affectait le ton d'un crieur public; et vraiment, en prêtant l'oreille, je reconnus qu'on faisait la lecture d'une sentence. Je saisis le bas de l'honorable commerçant en m'écriant, vaincu par l'effroi :

— Nous sommes morts!

— C'est le vent, dit l'Anglais en se retournant vers le mur.

Ce malheureux, dans son costume léger, ne s'occupait en ce moment qu'à rajuster ses éternels mouchoirs sur ses épaules, en grognant contre un vent coulis; je m'élance, je sens en effet un air vif, je pousse un volet, et je vois la lune éclatante au milieu du ciel.

— Nous sommes sauvés!

Tous se retournent.

— Nous sommes sauvés! dis-je encore une fois.

— Ah! monsieur, s'écria Frélignon en s'accrochant à mes vêtements.

Je me penche sur la fenêtre et je vois une terrasse à trois pieds de rebord. Je me hisse et je sors. Frélignon s'empresse après moi, après lui les autres. Le fermier, plus pesant, y prit plus de peine et déchira sa belle robe de linon au crochet de l'espagnolette. J'avais à peine repoussé le volet, qu'une voix s'écrie dans le corridor: — Messieurs, vous n'avez plus qu'un moment.

Nous demeurons immobiles, sans souffle.

— Ils n'y sont plus! disent plusieurs personnages.

Une grande agitation, des pas précipités, des cris succèdent à ces paroles; enfin un vacarme épouvantable se déclare dans ce lieu maudit.

— Excusez de la liberté, brigands: il faudra se passer de nous pour cette nuit, disait l'agriculteur dans ses dents.

Je lui mets la main sur la bouche et je m'aventure au clair de lune vers le bout de la terrasse; point d'escalier:

elle aboutissait à une porte intérieure, d'où l'on descendait par trois marches. J'examine alors la hauteur de cette terrasse; mais que vois-je? un treillage où s'étalait une vigne épaisse couvrant le mur jusqu'au sol du jardin. — Pst! — On vient de mon côté. — Faites comme moi. J'enjambe cet autre balcon, je m'accroche des pieds et des mains au treillage qui joue l'échelle et me voilà descendu. On me suit encore. Je m'orientais déjà dans le jardin pour nous y cacher du moins avant de chercher à fuir, quand j'entends un bruit sourd qui me glace. Le lourd fermier, suspendu aux mêmes treillages déjà fatigués, venait de rouler par terre, entraînant la moitié de l'espalier et l'Anglais dont il emportait le support. J'étais tenté de les laisser sur place. Nous les relevons pourtant et les entraînons, tirant le pied, sous le couvert d'une allée de tilleuls qui nous protégeait au moins d'une ombre épaisse. Nous entendîmes encore de cet endroit le tintamarre qui avait suivi notre évasion, et qui ne nous donna que plus d'ardeur à trouver une issue; mais il n'y avait au bout de l'avenue qu'un grand mur qui me parut infranchissable. Nous le suivons jusqu'à un de ses angles. Tout à coup le fermier, qui avait repris son activité, nous rappelle à mi-voix, et j'entends le cliquetis d'un loquet. C'était une porte à claires-voies, donnant dans une cour étroite et nous n'eûmes d'autres alertes que des grognements sinistres.

— Ce sont des cochons, dit l'agriculteur.

Je lui saisis le bras avec inquiétude. En effet, cette basse-cour était entourée d'étables et de chenils. Mais ici plus

de porte, nul moyen de sortir. On tint conseil pour savoir si l'on resterait là ou si l'on chercherait encore à sortir par le jardin. J'avoue que l'idée de me rapprocher de cette affreuse maison influa notablement sur mon opinion. J'eus toutes les peines du monde à retenir l'agriculteur, qui voulait s'introduire dans les étables pour s'y cacher, disait-il, sous la paille. Je crois aussi qu'il y comptait faire un somme. Durant ces débats et tandis que nous explorions une dernière fois les murs et les portes, les premières lueurs de l'aube éclaircirent le ciel. Il ne s'agissait plus que d'attendre quelques instants ; mais la joie de revoir le jour fut empoisonnée par de cruelles alarmes ; où étions-nous ? qu'allait-il arriver ? nous allait-on reprendre ? Épuisé par cette nuit sans sommeil, troublé par ces aventures étranges, je crus rêver en revoyant, à la clarté de l'aurore, mes compagnons et moi-même dans de si pitoyables accoutrements. Il faisait enfin grand jour. Je tire ma montre, que j'avais fort heureusement remontée la veille dans la maudite patache : elle marquait cinq heures. Tout à coup, ô terreur ! Un bruit de voix haute s'élève au delà d'un petit mur. Nous demeurons pétrifiés. J'écoute, et cette voix ne m'est pas inconnue ; elle s'adressait durement à quelqu'un qui s'excusait ; la querelle s'échauffe.

— C'est Branchu ! dit le fermier.

— Branchu ?

— Le voiturier.

— C'est le voiturier ! s'écria Frélignon.

— Que venez-vous me dire ? s'écriait la voix, ce sont des voyageurs de commerce que j'ai pris hier et qui n'ont

jamais entendu parler de votre maître. Il n'avaient pas plus d'envie de s'arrêter ici que de jouer la comédie. Qu'on me les cherche, je veux partir. On n'escamote pas cinq personnes raisonnables, en voilà de belles !

Tout ceci était assaisonné d'exclamations qui sentaient le métier; mais déjà les poings noueux du cultivateur tombaient à coups redoublés sur les battants d'une porte charretière ; les verrous glissent et le fermier tombe dans les bras de notre conducteur, qui recule épouvanté et n'en peut croire ses yeux. Il ne restait à franchir qu'une autre cour dont la porte était ouverte ; le négociant, le fermier, Frélignon s'y élancent hors d'eux-mêmes en s'écriant :

— M. le maire ! la gendarmerie ! c'est une infamie ! des brigands ! je veux parler à monsieur le maire.

Et ils couraient en sens divers sur la route, comme des fous, surtout si l'on y ajoute l'étrange effet de leur mascarade.

Un homme à cheveux blancs, en habit décent, accourt au-devant de moi. Le messager stupéfait promène ses gros yeux sur cette scène. Je m'arrête à la vue de notre patache paisiblement attelée devant la porte et chargée de nos bagages. J'ai toutes les peines du monde à rallier mes compagnons égarés, et nous prêtons l'oreille aux doléances de l'homme à cheveux blancs, qui avait la mine d'un vieux serviteur de bonne maison.

— Messieurs, messieurs, j'ai mille pardons à vous demander. Je suis confondu du quiproquo ; mais j'implore votre charité pour notre pauvre maître, dont la tête est

dérangée depuis fort longtemps. Cette seule explication doit trouver grâce...

Mais Frélignon, mais le commerçant, devenus furieux en sortant vainqueurs du péril, interrompent cet homme par des éclats de voix et de menaces : « Cela ne se passera pas ainsi! C'est un guet-apens! » Ils veulent informer la justice et tirer une vengeance d'un pareil tour.

— D'abord, messieurs, la justice demeure fort loin d'ici, dit le fermier.

— Nous allons partir, insinue le messager répréhensible.

— Laissez cet homme s'expliquer, dis-je à mon tour. Qu'est-ce, au fait? que nous voulait-on ?

La curiosité ferme la bouche à tous.

— Hé, messieurs, nous autres, gens de la maison, nous avons à souffrir tous les jours de pareilles algarades, qu'y voulez-vous faire? Cet homme est fou. A la vérité, sa folie est douce, tranquille...

— Tranquille...! Allez vous promener ! interrompit Frélignon.

— Je veux dire qu'elle consiste plutôt en manies favorites. Il fut frappé dans son enfance de scènes affreuses de la Révolution, où il vit périr toute sa famille, et son entendement ne s'en est jamais relevé ; il a donné dans des chimères de littérature et se croit un génie particulier ; tout son revenu passe à contenter ce caprice et à faire imprimer des folies qui ne sortent point de la maison. Sur tout autre sujet, il est raisonnable, et l'on peut dire que, sur celui-là même, il n'y a pas entre lui et certains

auteurs grande différence. Or, il fait jouer souvent des tragédies, qui roulent toutes sur les exécutions de 1793, et l'on attendait hier plusieurs personnages qui devaient prendre un rôle dans la représentation. Voici toute l'histoire du malentendu. Ces personnes n'arrivant pas, je me suis couché, car je ne me mêle guère de ces lubies dont je suis, dieu merci, excédé depuis vingt-deux ans. Cet imbécile de Williams, qui couche au pavillon, a fait le paresseux comme moi. On a bien dit à Monsieur que les voyageurs qui s'étaient arrêtés n'étaient point ceux qu'il attendait; mais il a répliqué que ces inconnus ne refuseraient point de lui rendre service par amour de l'art, et tout aussitôt il s'est mis à biffer leurs tirades pour les changer en personnages muets. Le cocher et les garçons d'écurie, qui ne savaient rien et qui devaient représenter les sans-culottes et les satellites municipaux, sont venus vous prendre sans vous avertir, et voilà la vilaine affaire que je viens d'apprendre en m'éveillant. Je vous supplie encore une fois...

— Rien, rien, s'écria le commerçant, je veux des dommages-intérêts!

— Mais pourquoi ces misérables, qui faisaient semblant de lire des sottises, ne nous ont-ils pas...

Frélignon tout à coup pâlit, s'arrêta, prit son élan pour s'enfuir, et les autres suivirent ce mouvement avec la même épouvante, à la vue d'un homme que je reconnus pour un des poëtes de la veille. J'allai au-devant de lui, et la compagnie se rapprocha. Le poëte fut mis en peu de mots au courant par le vieux domestique. Et comme je me plaignais au littérateur que quelqu'un des siens ne

nous eût point avertis, ce jeune homme, au souvenir de la scène de la veille, rougit jusque dans le blanc des yeux.

— Vous concevez, monsieur, que nous serions mal venus à contrôler les fantaisies de M. le chevalier, qui nous paie. Il nous a pris d'abord en qualité de secrétaires ; ce n'est que plus tard qu'il nous a donné pour emploi de lui faire des vers. La littérature va si mal à Paris, qu'il fallait bien accepter. Et si quelqu'un trouvait cela mauvais, — ajouta-t-il avec une chaleur préventive, — je lui dirais que la plupart de nos confrères, même les plus famés, ne font pas autre chose que de s'inspirer pour qui et pour quoi l'on veut, moyennant rétribution. J'ai un de mes amis à Paris, garçon plein d'avenir qui, voyant les progrès modernes de l'esprit mercantile, s'est établi dans une rue commerçante avec une enseigne en caractères énormes, qui porte après son nom : poëte breveté, admis aux expositions publiques, entreprend le roman, l'histoire, le théâtre, se charge des compliments, couplets, discours pour fêtes et mariages, fait la correspondance, etc.

— Tout cela est bel et bon, dit encore le voyageur de commerce, mais je n'y vois pas un arrangement à notre affaire. En somme.....

— En somme, je vous conseille d'accepter les excuses qu'on vous a faites et de continuer tranquillement votre voyage.

— Allons, allons, nous perdons le temps, reprit le messager, qui faisait le bon valet.

— Après tout, que voulez-vous obtenir d'un original de cette force ? dis-je à ces messieurs.

— Very well ! partons ! dit l'Anglais, qui s'était enveloppé de la *limousine* du conducteur.

— J'espère, dit le vieux serviteur, que ces messieurs voudront bien rendre les hardes.

Il était d'ailleurs impossible de nous mettre en route avec nos barbouillages. On nous descendit nos manteaux et quelques habits qui étaient demeurés dans la soi-disant chambre à coucher que j'ai décrite. En une demi-heure, à force de savon et d'eau fraîche, nous étions décrassés, rajustés et remontés dans notre patache, que le messager fit partir au grand trot, en nous promettant un excellent déjeuner à trois lieues de là. On juge que la conversation ne languit pas, et nous avions tous sujet de l'alimenter sur le chapitre de cette incomparable nuit. Il ne fut point question d'autre chose jusqu'à demi-journée du lendemain, où nous devions nous séparer et quitter surtout le maudit voiturier que je prie le ciel de ne plus revoir de ma vie. Mais tout ce que j'avais appris sur notre aventure, et tout ce qu'il nous fut possible d'y ajouter en éclaircissements et suppositions, ne m'avait point satisfait. Plus j'en repassais les détails dans ma tête, plus j'y trouvais de l'obscur, de l'inexplicable. Le bon de l'histoire, c'est que la plupart des gens à qui je la contais n'y voulaient pas croire, et cela m'est arrivé depuis je ne sais combien de fois. A force d'entretiens avec les personnes les plus répandues et connaissant bien le pays, j'ai recueilli des renseignements qui n'ont fait qu'accroître mes doutes.

— Prenez garde, me dit un jour un de nos meilleurs fai-

seurs de mémoires et de biographies, prenez garde de n'avoir été que la dupe d'une mystification. Ce Monmouth est, en effet, un original de première force, mais il ne l'est qu'à bon escient et veut donner pour des manies tout l'esprit et toute la malice dont il petille et qu'il emploie à passer le temps dans sa terre. Rien n'est plus vrai que les malheurs de sa famille durant la Révolution ; il en a pris une haine contre les différentes couleurs de ce régime, qu'il ne sait comment exhaler. Une foule d'histoires, dans le genre de la vôtre, me donnent lieu de penser qu'il y avait parmi vos compagnons de voyage quelque libéral enragé ou quelque vieux jacobin. Il a voulu leur faire peur, se moquer de vous et se divertir à sa façon ; sa fortune est au service de ces bonnes, ou mauvaises, plaisanteries.

Tout en repoussant ces explications, je creusais mes souvenirs, et je finis par me rappeler que durant le souper où l'on nous avait offert la patache, une longue dispute s'était élevée entre ces messieurs sur la politique. Or, Frélignon vantait le régime de la Terreur ; le commerçant soutenait qu'on avait été trop loin, et l'agriculteur approuvait alternativement l'un et l'autre. Il était question à cette époque des sinistres événements de Lyon, ce qui avait poussé les disputeurs jusqu'à la dernière exaltation.

Malgré cette apparence, l'explication nouvelle ne m'a pas convaincu, et je laisse le lecteur tirer comme moi, ses conjectures.

PAPIERS D'UN VOYAGEUR

PAPIERS D'UN VOYAGEUR

Nous étions partis gaîment dans une diligence aussi complète que possible en chiens, Anglais et enfants. Elle semblait composée exprès pour nous d'après les plus beaux modèles de vaudeville et de peintures de mœurs. Au moment du départ, un des mylords, qui était, comme nous l'apprîmes dans la route, un bonnetier de Londres, se prit de querelle avec le conducteur sur la seule inspection de la place qu'il avait retenue dans la rotonde. Elle était occupée par deux enfants au-dessous de sept ans, et conduits je ne sais où par leur père, bras nus, et orné d'une trompe de chasse en bandoulière.

Ce brave homme s'était déjà mis à son aise, et réellement son habit pendu aux courroies, le cor de chasse, les deux enfants, et quatre autres voyageurs, ne permettaient pas d'apercevoir la place d'un dernier être humain.

L'Anglais soutenait qu'il ne pouvait tenir que six per-

sonnes dans ce compartiment ; les gens de la voiture lui répondaient que les enfants ne comptaient pas, et que leur père s'était engagé à les tenir sur ses genoux. L'Anglais rougissait comme un roast-beef. Il s'entêta et déclara qu'il aimait mieux perdre ses arrhes que de s'enfermer dans cette ménagerie. Nous partîmes au grand trot après une demi-heure de cris et de retards. Nous touchions à peine au relais d'Alfort, qu'un cabriolet nous rejoignit à bride abattue. Le malheureux Anglais s'était ravisé et venait de payer pour une lieue et demie avec un cheval de place, la moitié de la somme qu'il donnait aux Messageries pour aller jusqu'à Genève. Le conducteur, pour comble, l'accabla d'invectives, et je ne doutai pas qu'il ne fût entièrement dévoré, en entrant dans cette cage, par ce père irrité au milieu de ses petits enfants.

Je ne sais ce qui en arriva, sinon que son visage passait de relais en relais du pourpre au violet le plus foncé. Il a dû tomber frappé d'apoplexie à Genève.

On m'avait dit au bureau de Paris que nous arriverions le troisième jour vers midi. Je voulus m'en assurer de nouveau avec le conducteur en franchissant la barrière. Il me répondit qu'il ne fallait pas compter débarquer à midi juste, mais que ce serait sans faute entre midi et une heure. Cependant après les retards du cabriolet au pont de Charenton, il m'avoua qu'il était à peu près certain, s'il était bien secondé, de se rendre à Genève à deux heures.

Ce conducteur était un brave garçon, jeune, étourdi, cordial, mais trop complaisant pour certains voyageurs au

détriment de ceux qui voulaient aller vite et commodément. Quelques verres de bière l'avaient gagné à la rotonde, qui s'en allaient trinquer avec lui à chaque cabaret. Nous n'avions pas fait dix lieues, que la rotonde avait obtenu la faveur, à l'intention que vous allez voir, d'envahir la banquette que nous avions retenue avec un jeune Anglais. L'impériale fut chargée en un clin d'œil comme un chariot d'ambulance. Il y avait un homme sur chaque marche-pied, il y en avait deux sur le siége du postillon, et le conducteur ne résista pas aux instances d'un dernier qu'il plaça sur le tablier du cabriolet. Nous disputâmes, ce fut inutile. Il était nuit et déjà tard. L'on s'était arrangé pour dormir. Nous commencions à fermer les yeux; le jeune Anglais ronflait déjà doucement, quand nous fûmes tout à coup foudroyés par la plus horrible clameur que j'aie jamais ouïe. Je crus que le jugement dernier nous surprenait en route. L'Anglais fit un saut et faillit tomber en bas du siége. Il avait l'oreille dans le pavillon d'un cor de chasse, et l'homme de la rotonde y soufflait à perdre haleine. L'Anglais se mit à crier, mais la fanfare allait son train; il se jeta sur l'homme, lui coupa l'embouchure au milieu d'un ré bémol, et lui dit en anglais qu'il était un monstre. L'homme détonna doucement, et lui fit remarquer qu'il n'y avait rien de plus beau que le son du cor, la nuit, dans les bois; à quoi l'Anglais observa que ce n'était pas quand on voulait dormir; l'homme ne concevait pas que l'on ne partageât pas un enthousiasme si général. Il nous prit à témoins, et comme c'était une partie projetée entre lui et le conducteur, que l'instrument

avait séduit et qui voulait prendre leçon, le conducteur l'appuya. Nous fîmes la sourde oreille, il y avait de quoi, et il fut convenu que ces exercices de cuivre seraient remis au lendemain.

Le matin, comme nous avions passé une forte mauvaise nuit, je me félicitais tout haut sur ce que nous serions le surlendemain à Genève à deux heures.

— Oh! monsieur, dit le conducteur, nous serons fort heureux, en marchant bien, si nous y sommes à quatre heures. Nous avons gagné cinquante-cinq minutes, mais comptez sur quatre heures et ne vous plaignez pas.

Je ne pus lui faire expliquer comment, ayant gagné quelque chose sur le dernier délai qu'il avait fixé, nous arriverions deux heures plus tard.

A Dijon, nous changeâmes de voiture, incident imprévu et d'autant plus regrettable, que ce fut pour en prendre une plus mauvaise. Ce fut là que je commençai à découvrir la cause de ces retards, qui croissaient d'une façon si surprenante en raison du chemin que nous faisions : le conducteur était connu et adoré de toutes les populations de la route. Quand nous entrions dans un village, à grand tintamarre de fouet et de chevaux, toutes les fenêtres s'ouvraient, les habitants se mettaient sur leurs portes, et ce n'était de toutes parts que des cris de : Hé! Pingret! bonjour, Pingret! ohé, Pingret! — le conducteur s'appelait Pingret. — Et le bon garçon saluait à droite et à gauche, embouchait sa trompette, clignait de l'œil aux filles, riait avec les garçons et faisait la nique aux vieux. Au cabaret du relai, c'était un déluge de poignées de mains

et de verres d'eau-de-vie, et de longs combats de générosité à qui paierait. Cependant il criait à la porte après les chevaux qui étaient attelés depuis dix minutes, remontait enfin, et nous disait en s'essuyant la bouche du revers de la main : Soyez tranquilles, bourgeois, nous serons à Genève à six heures sans faute, comme je vous l'ai promis.

Enfin, dès le troisième jour de route, quand il fut familiarisé avec ses voyageurs, il ne se gêna plus. La diligence ne semblait plus qu'un équipage à lui, au moyen duquel il voiturait sa propre famille à petites journées. Il s'arrêtait au moindre bouchon sous des prétextes ridicules. Je ne sais combien de petits verres il mit sur le compte de ses pauvres chevaux, qu'il fallait, disait-il, faire souffler. Il descendait tout simplement chez les gens qu'il n'avait pas vus depuis longtemps. L'intérieur et le coupé juraient entre leurs dents. Ces tableaux hospitaliers touchaient peu des gens pressés, et l'Anglais de la banquette me demandait d'un air inquiet, pourquoi l'on ne marchait pas ; mais le bon Pingret caressait la bouteille et causait politique le verre à la main. On lui faisait venir les enfants de la maison; il jouait avec eux quelques coups de marelle; il gagna aussi quelques parties de domino de loin en loin, et je le soupçonne fort surtout, d'avoir pincé quelques contre-danses à la volée, sur les derrières d'un hameau où l'on faisait la noce.

Vous pensez en outre que l'intimité avec les postillons était des plus grandes. Tous les postillons tutoyaient Pingret et Pingret tutoyait tous les postillons. Les postes se passaient en parties de main chaude, bourrades, quolibets,

pipes allumées, pipes débourrées, avec accompagnement de trompette et du cor de chasse qui revenait toujours.

Vous concevez aussi que cette main chaude sur les chevaux laissait flotter les rênes. Nous allions comme il plaisait à Dieu. Ces récréations faillirent nous perdre à jamais. Le jeune Anglais, par miracle, échappa d'abord à un supplice inouï ; un morceau d'amadou, emporté par le vent, de la pipe du postillon, avait mis le feu à la paille qu'il avait sous les pieds.

L'infortuné dormait encore sur ce volcan, il se réveilla, comme Jacques Molay, sur un bûcher. Pingret et le postillon l'accablèrent de coups de poing, sous prétexte d'étouffer l'incendie. Ils l'étouffèrent lui-même à demi. Puis aussi, comme les voyageurs du dedans se plaignaient à haute voix de la négligence et des retards, Pingret résolut tout de bon de réparer le temps perdu. Il échauffa la tête du jeune postillon, au sortir d'un relais : nous partîmes ventre à terre, sur un chemin étroit, élevé en chaussée. Les chevaux s'emportent, on les fouette, le premier dévie, le postillon se pend aux guides, le cheval revient s'abattre sur la volée et s'ouvre le flanc au crochet ; le sang jaillit. Sans ce coup, la voiture versait, et nous étions précipités dans un champ plus bas de six pieds que le grand chemin.

La malheureuse bête palpitait et ne pouvait aller plus loin. Il fallut la reconduire à la poste, heureusement nous n'en étions pas loin. Les moissonneurs s'étaient rassemblés tout effrayés ; Pingret rajustait les traits de mauvaise humeur.

— Ah ! lui dis-je en soupirant, voilà sans doute encore du retard.

— Çà ! fit-il en se redressant, pas du tout, monsieur, ce n'est rien ; nous serons à Genève à sept heures, je vous en réponds, je parie avec vous si vous voulez.

— Va pour sept heures, murmurai-je.

J'avoue qu'à dater de ce moment, le terme du voyage disparut à mes yeux. J'en fis mon deuil, la difficulté n'était plus d'arriver à telle ou telle heure, mais seulement d'arriver.

Au bout de trois quarts d'heure, le postillon revint avec un cheval frais. A la nuit tombante, nous arrivions à Lons-le-Saulnier. Au-dessus de la ville j'aperçus tout d'abord sur une hauteur deux ou trois tours ruinées, d'un fort bel effet au soleil couchant. On nous dit que c'était le château de la Dame blanche : je répliquai que la Dame blanche habitait l'Écosse ; et dans le vrai j'étais assez surpris de ce souvenir de Walter Scott, retrouvé en pleine Franche-Comté.

C'estla reine Blanche que les paysans d'à présent ont estropiée d'après les chansons d'opéra comique. Selon la tradition, c'est de ce manoir que l'illustre mère de Saint-Louis partit escortée de ses hommes d'armes, pour aller épouser Louis-le-Lion. Le paysage, cette autre ruine, qui du moins ne change pas, ce témoin plus intègre et plus consolant des temps passés, le paysage, désert à cette heure, nous aida à reconstruire la scène, et longtemps il nous sembla voir les pertuisanes étinceler aux derniers feux du soleil, le long des flancs de la montagne.

Lons-le-Saulnier est déjà plein de parfums helvétiques. Genève lui a communiqué les cheminées de fer-blanc, ce clinquant des toits et des clochers qu'on peut prendre de loin pour des palais de fées ou des batteries de cuisine, et le Jura qui vient mourir à ses pieds, lui souffle l'air pur et vif des montagnes.

Nous entrâmes dans la ville avec un bruit infernal de trompes et de cornets qui mit les habitants en rumeur. Les gendarmes nous attendaient sur la place, je crus qu'on prenait les armes; on nous demanda seulement nos passeports. La frontière est proche, une émeute venait d'éclater à Paris, on était fort sévère. Durant la cérémonie, je fus obsédé par un brave homme qui faisait tout doucement son petit métier de mouchard. Je me flattais qu'il me prenait pour un conspirateur, et je fis ma grosse voix en enfonçant ma casquette. Je lui fais, en tous cas, une grosse injure; c'était peut-être, après tout, quelque bonhomme curieux.

— Votre passe-port est rongé des souris, me dit le gendarme avec un accent, comme dit Odry, qui n'appartient qu'à cette institution.

Cela était vrai; la légation me l'avait envoyé ainsi. Aucun mot, du reste, n'avait disparu, je le lui fis remarquer.

— Soyez plus raisonnable à l'avenir, ajouta-t-il.

J'écrivis ce mot du gendarme. Quoi qu'il en soit, mon passe-port était en règle, tout y était précis et clair, le gendarme n'y pouvait rien dire, mais il n'était pas satisfait; je suis sûr que je dois la froideur de ce brave homme au vacarme de nos sonneurs.

Le soir, nous gravissions les premières pentes du Jura. Imaginez la plus belle nuit du monde, la pleine lune, une gorge profonde, un gros ruisseau entre des peupliers; au haut, des masses d'arbres agrandies par l'ombre; en bas, une pente comblée par des rochers et des broussailles; des parfums sauvages, une fraîcheur humide, et le silence de la nuit dans les bois. Ce lieu semblait fait pour être le théâtre de quelque crime mystérieux et terrible, de quelque grand événement de la vie humaine.

Les sombres scènes de Shakespeare me passèrent dans l'esprit. Je me figurai, en frissonnant, Macbeth et Banko chevauchant dans cette solitude, et les sorcières ricanant au loin dans les ténèbres.

A peine au petit jour, il fallut grimper par des rampes difficiles, que la voiture mit une heure à tourner. Je ne saurais vous passer un détail sur la nourriture de cette contrée. Nous étions entrés pour déjeuner dans une misérable auberge, perchée sur le sommet de la montagne, et d'où l'on voit une double vallée de ces monts Jura qui sont bien dignes d'être le marche-pied des Alpes. Les gens d'écurie s'étaient attablés dans la première pièce, autour de je ne sais quel ragoût que je ne voulus pas voir. Nous passâmes, nous, dans la seconde, et nous n'étions que trois, le jeune Anglais, mon compagnon de route, et moi.

L'hôtesse nous apporta pour trois, un hachis de viandes froides, taillé en pavé, un gâteau farci de gibier du poids de huit à dix livres, un plat oblong qui couvrait la table, bourré aussi de venaison et cuirassé d'une croûte

impénétrable à l'arme blanche; enfin une fouace, en couronne, d'un jaune d'or, ayant deux pieds de diamètre; tout cela était grossier, mais appétissant et passablement bon. Nous prîmes du tout l'épaisseur d'une lame de couteau. On nous dit que c'était là l'ordinaire du pays, quand on s'y mêlait de faire la cuisine. L'écot ne fut pas cher; seulement on demanda quatre francs à l'Anglais pour deux bouteilles de mauvais vin. Nous étions retombés à un postillon résolu, qui nous mena plus vite que nous ne voulions, par une pente extrêmement rapide. Il se prétendait rassuré par l'habitude, et ajouta qu'il n'avait jamais versé que sept fois sur ce chemin, qui est pourtant l'un des plus mauvais.

Nous fûmes enfin distraits par un ravissant spectacle. Mes yeux tombèrent sur un éclatant miroir d'un bleu de turquoise et de saphir; il me sembla qu'on tirait le rideau qui avait caché quelque panorama splendide. C'était le lac de Nantua que nous côtoyions, lac charmant bordé de beaux arbres, entouré de montagnes de toutes parts, qu'on prendrait à sa couleur étrange pour une trouée du ciel. Ce bleu des eaux est une des choses les plus belles et les plus frappantes pour un homme de Paris, qui ne connaît guère que des marais et d'affreuses rivières toutes noires.

La petite ville de Nantua, quand on n'a vu ni les lacs, ni les villages de la Suisse, semble faite à plaisir comme un décor. Elle s'appuie à la montagne et mire ses maisons blanches au bout de son lac, qui dort à ses pieds comme une pièce d'eau de sa dépendance. Le postillon allait

toujours d'un tel train, qu'il renversa une petite charrette dans la rue principale, et qu'en se jetant de côté, après le coup, il accrocha et emporta d'autre part toute la tente d'un café.

Le conducteur sollicita nos signatures, pour le justifier sur le procès-verbal; je lui promis qu'il n'y aurait point de ma faute, s'il n'était condamné à quelques six ou sept bons mois de prison. Nous subîmes là une première visite de la douane.

Je ne rencontrai plus rien de remarquable jusqu'au soir, que le fort de l'Écluse et cette fameuse perte du Rhône, que les voyageurs vont visiter avec le même empressement, bien qu'on l'ait comblée et tout à fait dissimulée sous d'énormes pierres. Le fort de l'Écluse est posé comme une aire au flanc d'un mont colossal, et présente un aspect formidable. Deux monts séparés par le Rhône, qui coule en bas, ferment en cet endroit la France comme deux tours.

Mais comme il est aisé au sommet de la montagne méridionale, de foudroyer le fort de l'Écluse, et que les Autrichiens ne s'en gênèrent pas dans les guerres de 1815, on a creusé de la forteresse, un escalier dans le roc qui communique au sommet septentrional, où se déploient des fortifications tout aussi compliquées, et où il serait aussi commode de riposter, je suppose, aux Autrichiens, en sorte que toute cette montagne n'est qu'un fort gigantesque, qu'un volcan miné et plein de poudre, avec des meurtrières creusées dans le roc, et qui peut vomir à l'instant feu et flammes de toutes parts; la route serpente au contour de la hauteur et traverse forcément la place.

Les portes en étaient toutes grandes ouvertes.

Nous n'y vîmes qu'un grenadier en faction, et dans la cour, trois ou quatre soldats dormant ou fumant à l'ombre, sur les bancs d'un corps-de-garde.

Cependant les villages perdaient peu à peu leur physionomie française. Nous rencontrions des chariots de formes bizarres, et des voitures qu'on appelle des chars en Suisse. C'est une sorte de tonneau de ravaudeuse où l'on tient deux, la face tournée vers le bord de la route, et le cheval vous traîne ainsi de profil. Mais Genève n'arrivait pas, et nous n'arrivions pas à Genève. Je m'étais résigné, et je ne soufflais mot. Le soleil était couché, il était près de huit heures, la nuit allait tomber. Enfin, n'y tenant plus, je me tournai vers le conducteur.

— Soyez franc, convenez d'une chose, nous n'arriverons pas à Genève avant minuit.

Il se redressa, étendit les bras, et me dit : Genève? la voilà.

Des arbres, des villas, des jardins me masquaient la ville; mais je vis s'étaler au loin un amas de clochers et de dômes argentés à l'orientale. Quelques minutes après, nous entrions dans la ville par une porte, où je vis cet écriteau : Rue Chante-Poulet.

FIN

TABLE

Clichy. — Imp. Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.


Digitized by Google

